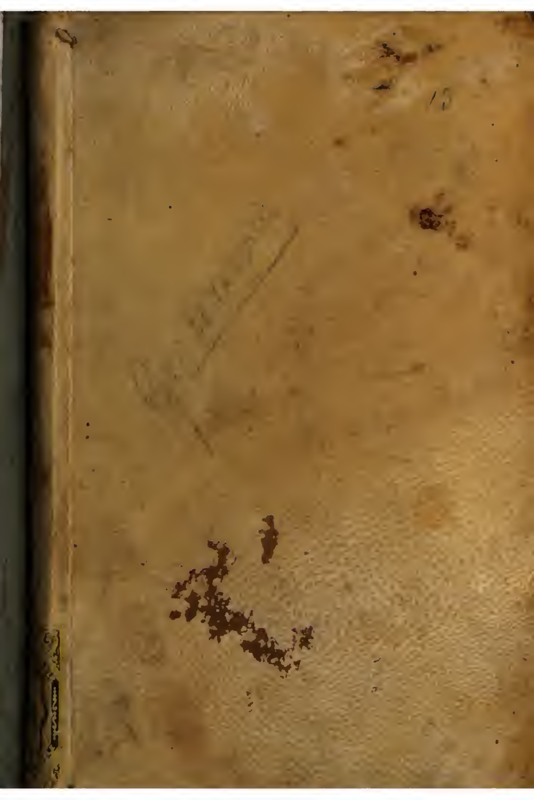
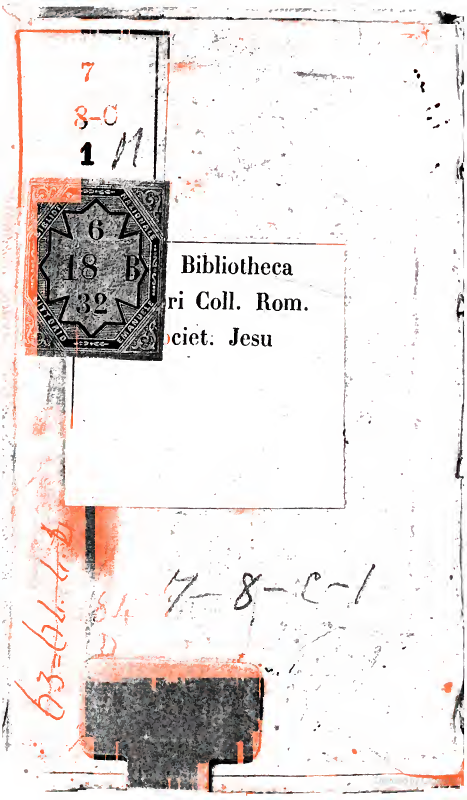




7
8-C
1
6
18 B
32
Bibliotheca
ri Coll. Rom.
ciet. Jesu


BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE




FREDERIC LE GRAND
ROI DE PRUSSE.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
BRANDEBOURG
De Main de Maître.



IMPRIME
Pour la Satisfaction du Public

1750.





AVANT-PROPOS.



RIEN ne devroit tant dégoûter d'écrire que la multitude de Livres dont l'Europe est inondée. L'abus que l'on fait de l'ingénieuse invention de l'Imprimerie éternise nos Sottises, & fournira à la Postérité des Jugemens sévères sur la frivolité de nos Ouvrages. Il semble en effet que l'on ait épuisé toutes les Matiéres depuis le Cédre jusqu'à l'Hysope. Peut-être trois cens, peut-être même mille Auteurs, ont écrit des Mémoires & des Fragmens

de l'Histoire de France. *Il n'y a pas de si petite République dont on n'ait composé une grande Histoire. On a même fait l'honneur aux Insectes de leur consacrer huit gros Volumes in 4to, dont la reliûre sert tout au moins d'ornement dans la Bibliothèque des Curieux. Il n'y a pas depuis les injures poliment dites jusqu'aux invectives grossières dont on n'ait d'amples Recueils. Hé qu'ont fourni ces Querelles littéraires que l'envie excite parmi les Savans? Il faut avouër que notre Siécle est bien louable de s'occuper si laborieusement pour l'instruction du Genre Humain. Ne diroit-on pas qu'un homme qui fait de semblables réfléxions n'écrira jamais? Cependant cette fureur, ce mal épidémique, lui*

a fait

a fait faire un Livre. Défions-nous toujours de nous-mêmes; nous sommes les Sophistes de nos passions. Un mauvais Génie, ou quelque Démon, me mit dans l'esprit que l'Histoire de LA MAISON DE BRANDEBOURG *n'avoit point été écrite. Voilà l'enthousiasme qui s'empare de mon imagination. Je demande, & j'obtiens la permission de m'instruire dans les Archives Royales; mes recherches me fournissent d'autres secours; & me voilà Auteur en dépit de moi-même. Le recueillement du Cabinet me rendant sédentaire, un de mes Amis me demanda la raison de cette retraite, & me pressa si fort, que je fus obligé de l'avouër. Il lut cet Essai, & me contraignit de l'offrir à ....*

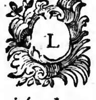
Je puis garantir l'autenticité des Faits qui se trouvent rapportés dans ce petit Ouvrage. Les Archives, les Chroniques, & quelques Auteurs qui ont écrit sur ces Matiéres, sont les Sources dans lesquelles j'ai puisé. Il auroit fallu un Architecte plus habile pour employer ces Materiaux, & un Juge moins porté à l'encouragement de ceux qui travaillent pour les Sciences que Mr ..... C'est au Lecteur de juger de mon Ouvrage; l'amour propre ne m'aveugle pas assez pour me persuader que je lui fais un bon Present.



MEMOI-



MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
BRANDEBOURG.



A MAISON de Brandebourg, ou plutôt celle de Hohenzollern, est si ancienne, que son Origine se perd dans les tenebres de l'Antiquité. Je pourrois rapporter des Fables ou des Conjectures sur son Extraction; mais les Fables ne doivent pas être présentées au Public judicieux & éclairé de ce Siécle. Peu importe que des Généalogistes fassent descendre cette Maison des Colonnes, & que, par une bévûë grossière, ils confondent le Sceptre qui est dans les Armoiries de Brandebourg avec la *Colonne* que cette Maison Italienne porte dans son Ecusson; peu importe enfin que l'on fasse descendre les Comtes

de Hohenzollern de Witikind, des Guelfes, où de quelque autre Tige; les Hommes, ce me semble, sont tous d'une Race également ancienne. Après-tout, les Recherches d'un Généalogiste, ou l'occupation des Savans qui travaillent sur l'étymologie des mots, sont des Objets si minces, que par cela même ils ne sont pas dignes d'occuper des têtes pensantes; il faut des Faits remarquables, & des choses capables d'arrêter l'attention des Personnes raisonnables.

JE NE m'amuserai donc point à m'alembiquer l'esprit sur ces Recherches aussi frivoles qu'inutiles.

TASSILLON est le premier Comte de Hohenzollern connu dans l'Histoire; il vécut à-peu-près l'année 800. Ses Descendans ont été Danco, Rodolphe I., Othon, Wolffgang, Fréderic I., Fréderic II., Fréderic III., Burchardt, Fréderic IV., Rodolphe II., dont les vies obscures ne sont pas connuës. Conrad, qui vivoit vers l'année 1200., est le premier Burgrave de Nuremberg dont l'Histoire fasse mention. Ses Successeurs furent Fréderic I. en 1216., Conrad II. en 1260., Fréderic II. en 1270. On trouve que Fréderic III. hérita de son Beau-Frere, le Duc de Méran, les Seigneuries de Bareyth & de Cadelsbourg. Jean I. lui succéda en 1298., & à celui-ci Fréderic IV. en 1332.

CE BURGRAVE rendit des services importans aux Empereurs Albert, Henri VII. & Louïs de Baviére, dans la Guerre qu'ils firent à Fréderic d'Au-

d'Autriche. Le Burgrave battit l'Archiduc, le fit prisonnier & le livra à l'Empereur, qui, par reconnoissance, lui fit present de tous les Prisonniers qu'il avoit fait sur les Autrichiens. Fréderic IV. les relâcha à condition qu'ils lui prêteroient hommage de leurs Terres; & c'est l'origine des Vassaux que les Markgraves de Franconie ont encore en Autriche.

LES SUCCESSEURS de Fréderic IV. furent Conrad IV. en 1334., Jean II. en 1357., Albert VI., dit *le Beau*, en 1361., & le Neveu d'Albert, Fréderic V., que l'Empereur Charles IV. déclara Prince de l'Empire en 1363. à la Diète de Nuremberg, & qu'il nomma même son Lieutenant.

FREDERIC V. partagea en 1402. les Terres de son Burgraviat entre ses deux Fils Jean III. & Fréderic VI.; mais Jean III. étant mort sans enfans, toute la Succession paternelle échut à Fréderic VI.

CE PRINCE entra en 1408. avec ses Troupes sur le Territoire de la Ville de Rotweil, qui étoit mise au Ban de l'Empire, & rasa plusieurs Châteaux. En 1410. il prit possession du Gouvernement de la Marche que l'Empereur Sigismond lui avoit donné.

LES DERNIERS Electeurs de Brandebourg n'ayant pas résidé dans la Marche, la Noblesse s'en prevalut; elle étoit independante, mutine & séditieuse. Le nouveau Gouverneur se ligua avec les Ducs de Poméranie, & livra une sanglante Ba-

taille à ces Rebelles auprès de Zoffen. Il fut pleinement victorieux, & rasa quelques-uns des Forts qui leur servoient de retraite; mais il ne put entiérement dompter la Famille de Kuitzow, qu'après lui avoir enlevé 24. Châteaux en état de défense.

NOUS VOICI parvenus à la belle Epoque de la Maison de Hohenzollern; mais, comme la voilà transplantée dans un nouveau Païs, il est bon de donner une idée de l'Origine & du Gouvernement de Brandebourg.

LES PAÏS qui composoient alors l'Electorat de Brandebourg, étoient la Vieille Marche, la Moyenne, la Nouvelle, la Marche Uckerane, le Pregnitz, le Comté de Ruppin, Croffen, Cotbus, Beffekaw & Storkaw. Le mot de Markgraviat signifie originairement Gouvernement de Frontières.

LES ROMAINS établirent les premiers des Gouverneurs dans ces Païs qu'ils avoient conquis sur les Suéves. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais passé l'Elbe. Il semble que le caractère farouche & belliqueux de ces Peuples, selon Tacite, les empêcha de les dompter. Les Suéves, aussi-bien que les Romains, furent ensuite chassés par les Vandales, les Henétes, les Saxons & les Francs, & Charlemagne eut bien de la peine à les subjuguer en 780. Ce ne fut que l'an 927. que l'Empereur Henri *l'Oiseleur* établit des Markgraves dans ces Païs, pour contenir ces Peuples enclins à la révolte, & des Voisins dont

la

la valeur errante s'exerçoit par des incursions & des ravages. Sigefroi, Beau-Frere de l'Empereur Henri *l'Oiseleur*, fut, selon Enzelt, le premier Markgrave de Brandebourg en 927. Ce fut sous son Administration que les Evêchés de Brandebourg, Meissen, Camin & Havelberg s'établirent. Ce ne fut que l'Empereur Othon qui fonda celui de Magdebourg.

ON COMPTE six Races différentes de Markgraves de Brandebourg, depuis Sigefroi jusqu'à nos jours; savoir, celle des Saxons, des Comtes de Stade, de la Maison d'Anhalt, de Baviére, de Luxembourg, & enfin celle de Hohenzollern qui subsiste actuellement.

PENDANT ces premieres Races, un Roi Vandale, nommé Mystevojus, ravagea totalement les Marches, & en chassa les Gouverneurs. L'Empereur Henri II. reconquit ce Païs de nouveau; les Barbares furent battus, & Mystevojus y périt avec 6000. des siens. Les Markgraves ne furent pas tranquilles pour être rétablis; ils eurent des Guerres à soutenir contre les Vandales, & d'autres Peuples barbares; & tantôt battus, tantôt battans, leur puissance ne s'affermit que sous Albert *l'Ours*, le premier de la Race Anhaltine, & qui étoit la troisième de Markgraves. Les Empereurs Conrad III. & Fréderic *Barberousse* l'élevèrent, l'un au Markgraviat, & le dernier à la Dignité Electorale environ l'an 1100. Primislas, Prince des Vandales, qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert *l'Ours*,

qu'il lui légua par ſon Teſtament en 1142. la Moyenne Marche. Cet Electeur poſſédoit alors la Vieille & la Moyenne Marche, la Haute-Saxe, le Païs d'Anhalt, & une partie de la Luſace. Il y a dans les Archives & les Hiſtoires une obſcurité infinie ſur les Princes de la Race Anhaltine. On ſait que cette Ligne s'éteignit en 1332. par la mort de Woldemar II. L'Empereur Louïs de Baviére, qui régnoit alors, regardant la Marche comme un Fief dévolu à l'Empire, le donna à ſon Fils Louïs, qui fut le premier de la quatrième Race. Cet Electeur eut trois Guerres à ſoutenir; l'une avec les Ducs de Poméranie, qui envahiſſoient la Marche Uckerane, l'autre avec les Polonois qui ravageoient le Comté de Sternberg, & la troiſième contre un Impoſteur, qui prenant le nom d'un Woldemar, Frere du dernier Electeur de la Maiſon Anhaltine, ſe fit un Parti, s'empara de quelques Villes, mais fut enfin défait. Ce faux Woldemar étoit le fils d'un Meûnier de Bélitz.

LOUIS LE ROMAIN (*) ſuccéda à ſon Frere, & comme il mourut de même ſans enfans, ſon troiſième Frere Othon lui ſuccéda. Ce Prince étoit ſi puſillanime, qu'après la mort de l'Empereur ſon Pere il vendit en 1370. l'Electorat pour 200. mille florins d'or à l'Empereur Charles IV., de la Maiſon de Luxembourg, qui ne lui

(*) Ce ſurnom lui fut donné, parce qu'il étoit né à Rome.

lui paya pas même cette Somme modique. Charles IV. donna la Marche à son Fils Wenceslas, qui voulut l'incorporer à la Bohême dont il étoit Roi.

SIGISMOND, troisième Electeur de la Maison de Luxembourg, ayant besoin d'argent, vendit la Nouvelle Marche à l'Ordre Teutonique en 1402. Cet Ordre avoit déja possédé cette Province, après l'avoir conquise sur l'Electeur Jean; Othon *le Long* l'avoit rachetée, & Sigismond de Luxembourg l'aliéna de nouveau. L'Electeur Jodoce de la même Maison empoisonna son Frere Procope. Il régna 24. ans; mais, comme il aspiroit à l'Empire, il vendit tout l'Electorat pour 400000. florins à Guillaume Duc de Misnie. Ce Duc ne posséda la Marche que pendant une année, après laquelle l'Empereur Sigismond la racheta.

CETTE COUTUME singuliére de vendre & d'acheter les Etats, qui étoit si fort à la mode dans ce Siécle-là, prouve bien certainement la barbarie de ces tems, & le misérable état dans lequel étoient ces Provinces que l'on vendoit à si vil prix. L'Empereur Sigismond établit Fréderic VI. Burgrave de Nuremberg, Gouverneur ou Markgrave de Brandebourg, & c'est l'Histoire de ce Prince que nous allons écrire.

FREDERIC I.

Ce fut l'année 1415. que l'Empereur conféra la Dignité Electorale & la Charge d'Archi-Chambellan du St. Empire Romain à Fréderic VI., & qu'il lui fit la donation en propre du Païs de Brandebourg. Fréderic I. en reçut l'Investiture des mains de son Bienfaiteur à la Diète de Constance l'an 1417. Il jouïssoit alors de la Vieille & de la Moyenne Marche. Les Ducs de Poméranie avoient usurpé la Marche Uckerane; l'Electeur leur fit la guerre, les battit à Angermund, & reunit à la Marche une Province qui y étoit incorporée d'un tems immémorial.

La nouvelle Marche étoit encore engagée à l'Ordre Teutonique, comme on l'a dit plus haut; mais l'Electeur, qui étendoit les vûës de son aggrandissement, s'empara de la Saxe, dont l'Electorat étoit vacant par la mort du dernier Electeur de la Branche Anhaltine. L'Empereur, qui n'approuva pas cette acquisition, en donna l'Investiture au Duc de Misnie, & Fréderic I. se desista volontairement de ses Droits.

L'Electeur fit le partage de ses Etats par son Testament. Son Fils aîné, surnommé *l'Alchymiste*, perdit l'Electorat pour s'appliquer trop à la recherche de la Pierre Philosophale; il eut le Voigtland; son second Fils Fréderic eut l'Electorat; Albert, surnommé *le Gros*, eut la Vieille Marche; mais la mort de Fréderic *le Gros* réunit

cette

cette Province à l'Electorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un Pere fasse un partage égal entre ses Enfans, étoit encore suivie dans ces tems reculés. On s'apperçut dans la suite que ce qui faisoit la fortune des Cadets devenoit le principe de la décadence des Maisons. Nous verrons cependant dans cette Histoire encore quelques exemples de Partages semblables. Fréderic mourut en 1440.

FREDERIC II,

SURNOMME DENT DE FER.

Frederic II. fut surnommé *Dent de fer*, à cause de sa force. On auroit du l'appeller le *Magnanime*, à cause qu'il refusa la Couronne de Bohême, que le Pape lui offrit pour en dépouiller George Podiébrad, & celle que lui offrirent les Polonois, qu'il déclara ne vouloir accepter qu'au refus de Casimir, Frere du dernier Roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet Electeur lui attira la confiance des Peuples, & les Etats de la Basse-Lusace se donnèrent à lui par inclination. La Lusace étoit un Fief de la Bohême. George Podiébrad, oubliant la reconnoissance qu'il dévoit à Fréderic II., porta la Guerre en Lusace & dans la Marche. Ces deux Princes firent un Traité à Guben en 1462., par lequel Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkaw & Bessekaw furent cédés en propriété à

l'Electeur par la Couronne de Bohéme. L'Electeur qui ne vouloit point faire des Acquisitions injustes, savoit faire valoir ses Droits lorsqu'ils étoient légitimes; il racheta (*) la Nouvelle Marche de l'Ordre Teutonique, où j'ai déja dit qu'elle avoit été engagée. En 1464. Othon III., dernier Duc de Stettin, vint à mourir, & l'Electeur entra en guerre avec le Duc de Wolgast. La raison en étoit, que Louïs de Baviére, Electeur de Brandebourg, avoit fait un Traité en 1338. avec les Ducs de Poméranie, qui portoit, que si leur Ligne venoit à s'éteindre, la Poméranie retomberoit à l'Electorat. Ce Traité avoit été confirmé par l'Empereur. Ce Différend se termina par un Accord en 1464., suivant lequel le Duc de Wolgast resta à la vérité en possession du Duché de Stettin; mais il devint Feudataire de l'Electeur, & la Poméranie lui prêta l'hommage eventuel. Fréderic II. réunit en 1469., comme un Fief vacant, le Comté de Wernigérode à la Marche, & prit les Titres de Duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Rostock, sur lesquels il avoit l'Expectance.

Le meme Esprit de desintéressement qui lui avoit fait refuser deux Couronnes, lui fit abdiquer l'Electorat l'an 1469. en faveur de son Frere Albert, surnommé *l'Achille;* car il n'avoit point d'enfans. Ce Prince qui avoit professé la modéra-

(*) En 1445. pour 100000. florins d'or.

dération pendant toute sa vie, ne s'écartant point de ces principes, se réserva la modique Pension de 6000. florins, avec laquelle il vécut en Philosophe, jusqu'à l'année 1471. qu'il mourut accablé d'infirmités.

ALBERT,

SURNOMMÉ L'ACHILLE.

ALBERT fut surnommé *Achille* & *Ulysse*, à cause de sa valeur; il avoit 57. ans lorsque son Frere lui céda la Régence. Ses plus belles actions s'étoient passées lorsqu'il n'étoit que Burgrave de Nuremberg. Comme Markgrave de Bareyth & d'Anspach, il fit la guerre à Louïs *le Barbu*, Duc de Baviére, & le fit même prisonnier. Il gagna huit Batailles contre les Nurembergeois, qui s'étoient révoltés, & lui disputoient les Droits du Burgraviat. Il enleva un Etendart à un Guidon de cette Ville au péril de sa vie, combattant seul contre 16. hommes, jusqu'à ce que le secours des siens lui arrivât. Il s'empara de la Ville de Greiffenberg, comme Aléxandre de la Capitale des Oxidraces, sautant lui seul du haut des murailles dans la Ville, où il combattit jusqu'à ce que ses Troupes, ayant forcé les Portes, vinssent le secourir. Albert gouvernoit presque tout l'Empire, par la confiance que l'Empereur Fréderic III. lui témoignoit. Il conduisit les Armées Impériales contre

contre Louïs *le Riche*, Duc de Bavière, & contre Charles *le Hardi*, Duc de Bourgogne, qui avoit mis le siége devant Nuis (*), & Albert disposa ce Prince à la paix. Il gagna le Prix dans 17. Tournois, & ne fut jamais desarçonné.

L'USAGE de ces Combats semble être originairement François. Peut-être que les Maures qui inondèrent l'Espagne l'établirent dans ce Païs, avec leur galanterie Romanesque. On trouve dans l'Histoire de France, qu'un certain Godefroi de Preuilly, qui vivoit l'an 1060., étoit le Renovateur de ces Tournois. Cependant Charles *le Chauve*, qui vivoit l'an 844., en avoit déja tenu à Strasbourg, lorsque son Frere Louïs *d'Allemagne* l'y vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès l'an 1114., & Richard Roi de la Grande-Bretagne l'établit l'an 1194. Jean Cantacuzène dit, qu'au Mariage d'Anne de Savoye avec Andronic Paléologue, Empereur Grec, ces Combats, dont l'usage étoit venu des Gaules, se célébrèrent en 1226. Il y périssoit souvent du monde, lorsqu'ils étoient poussés à outrance. On lit dans Henri Cnigston, qu'il se fit un Tournoi à Châlons en 1274., au sujet d'une Entrevûe entre la Cour du Roi d'Angleterre Edouard & celle du Duc de Châlons, où beaucoup de Chevaliers Bourguignons & Anglois demeurèrent sur la place. Les Tournois passèrent en Allemagne dès l'an 1136. On envoyoit

(*) La Ville de Nuis est dans l'Electorat de Cologne.

envoyoit des Lettres de défi pour ameuter les Champions de ces Combats. Elles portoient à-peu-près, qu'un tel Prince, s'ennuyant dans une lâche oisiveté, desiroit le combat pour donner de l'exercice à sa valeur, & pour signaler son adresse. Elles marquoient le tems, le nombre de Chevaliers, l'espèce d'armes, & le lieu où le Tournoi devoit se tenir; & enjoignoient aux Chevaliers vaincus de donner aux Chevaliers vainqueurs un bracelet d'or, & un bracelet d'argent à leurs Ecuyers. Les Papes s'élevèrent contre ces funestes Divertissemens. Innocent II. en 1140., & depuis Eugène III.; au Concile de Latran en 1313., fulminèrent les Anathêmes, & prononcèrent l'Excommunication contre ceux qui assisteroient à ces Combats. Mais, malgré la Superstition de ces tems, les Papes ne purent rien sur ce fatal usage, auquel un malheureux point d'honneur donnoit le cours, & que la grossiéreté des mœurs faisoit servir de spectacle, d'amusement & d'occupations proportionnées à la barbarie des Siécles qui le virent naître. Car, depuis ces Excommunications, l'Histoire fait mention du Tournoi de Charles VI. Roi de France, qui se tint à Cambrai en 1385., de celui de François I., qui se tint entre Ardres & Guines en 1520., & de celui de Paris en 1559., où Henri II. reçut une blessure à l'œil par un éclat de la Lance du Comte de Montgommery, dont ce Roi mourut onze jours après.

ON

On voit dont que c'étoit un grand mérite alors à Albert *l'Achille* d'avoir remporté le Prix dans 17. Tournois; & qu'on faisoit dans ces Siécles grossiers le même cas de l'adresse du Corps que l'on en fit du tems d'Homére. Notre Siécle plus éclairé n'accorde son estime qu'aux talens de l'Esprit, & à ces vertus qui élevant l'Homme presque au dessus de sa condition, lui font fouler ses passions sous les pieds, & le rendent bienfaisant, généreux & secourable.

Albert Achille réunit donc ses Possessions de Franconie à l'Electorat par l'abdication de son Frere en 1470. Après avoir pris la Régence, il fit un Traité de Confraternité l'an 1473. avec les Maisons de Saxe & de Hesse, qui régloit entr'eux la Succession de leurs Etats, en cas qu'une de leurs Lignes vint à s'éteindre. En 1473. il ordonna de sa propre Succession entre ses Fils; l'Electorat tomba en partage à Jean dit *le Cicéron*, le second de ses Fils eut Bareyth, & le Cadet Anspach. Albert abdiqua enfin l'Electorat en 1476. en faveur de Jean *Cicéron*. Sa Fille Barbe, qui épousa Henri Duc de Glogaw & de Crossen, fit passer ce dernier Duché à la Maison de Brandebourg. Son Contrat de Mariage portoit, qu'au cas que le Duc Henri vint à mourir sans enfans, l'Electeur seroit en droit de lever annuellement 50000. Ducats sur le Duché de Crossen. Le cas vint à écheoir; Jean *Cicéron* se mit en possession de la Ville

Ville de Croſſen, & maintint cette acquiſition. Le troiſième Fils d'Albert *Achille*, Fréderic *le Gros*, Markgrave d'Anſpach, fut le Grand-Pere de cet Albert-Fréderic qui reçut le Duché de Jagerndorff du Roi de Bohême. Il n'eſt pas inutile de rapporter à cette occaſion, que ce Duc George d'Anſpach & de Jagerndorff fit un Contrat avec les Ducs d'Oppelen & de Ratibor, par lequel ceux qui reſtoient en vie héritoient de ceux qui mouroient ſans enfans. Ces deux Ducs ne laiſsèrent point de Lignée, & Geore recueillit la Succeſſion de ces Duchés. Depuis, Ferdinand, Frere de Charles V., & Héritier de Royaume de Bohême, dépouilla le Markgrave George d'Oppelen & de Ratibor, & lui promit pour dédommagement une Somme de 130000. florins, qui ne fut jamais payée.

JEAN LE CICERON.

ON LUI donna le ſurnom de *Cicéron*, à cauſe de ſon éloquence naturelle. Il réconcilia trois Rois qui ſe diſputoient la Siléſie; ſavoir, Ladislas de Bohême, Caſimir de Pologne, & Matthias de Hongrie. Jean *Cicéron* & Electeur de Saxe entrèrent en Siléſie à la tête de 6000. Chevaux, & ſe déclarèrent Ennemis de celui des Rois qui refuſeroit de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à ce que diſent les Annales, moyenna l'Accord de ces Princes, par lequel la Siléſie & la Luſace furent

par-

partagées entre les Rois de Bohême & de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres Exemples de l'éloquence de ce Prince; car dans celui-ci les 6000. Chevaux paroissent le plus fort Argument. Un Prince qui peut décider les litiges par la force des armes est toujours un grand Dialecticien; c'est un Hercule qui persuade à coups de Massuë.

JEAN CICERON eut une Guerre à soutenir contre le Duc de Sagan, qui formoit des Prétentions sur le Duché de Crossen; l'Electeur le battit près de cette Ville, & le fit même prisonnier. On peut juger des mœurs de ce tems par Jean Duc de Sagan, qui eut la cruauté de laisser mourir de faim un Frere avec lequel il s'étoit brouillé. Jean *Cicéron* mourut l'an 1499. Il laissa deux Fils, dont Joachim lui succéda à l'Electorat, & le second, nommé Albert, devint Electeur de Mayence & Archevêque de Magdebourg.

JOACHIM I.,

SURNOMME NESTOR.

IL REÇUT le surnom de *Nestor* comme Louïs XIII. celui de *Juste;* c'est-à-dire, sans que l'on en pénètre la raison. Joachim n'avoit que 16. ans lorsqu'il devint Electeur. Le Comté de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann Comte de Lindaw, l'Electeur réunit ce

ce Fief à la Marche. Il mourut en 1532. laissant deux Fils; savoir, Joachim qui lui succéda, & le Markgrave Jean, auquel il légua la Nouvelle Marche, Crossen, Sternberg & Storkaw.

JOACHIM II.

IL PAROÎT qu'on revint du tems de Joachim II. de l'abus de donner des Surnoms aux Princes. Celui de son Pere avoit si mal réussi, qu'il étoit devenu plutôt un sobriquet qu'une illustration. La flatterie des Courtisans, qui avoit épuisé les Comparaisons de l'Antiquité, se retourna sans doute d'un autre côté, & il faut croire que l'amour propre des Princes n'y perdit rien.

JOACHIM II. hérita l'Electorat de son Pere, comme nous venons de le dire; il embrassa la Doctrine de Luther en 1539. On ne sait pas les circonstances qui donnèrent lieu à ce changement; ce qu'il y a de certain, c'est que ses Courtisans, & l'Evêque de Brandebourg, suivirent son exemple.

UNE NOUVELLE Religion qui paroît tout à coup dans le Monde, qui divise l'Europe, change l'ordre des Possessions, & donne lieu à de nouvelles Combinaisons politiques, mérite que nous donnions quelques momens pour en considérer les progrès, & sur-tout par quelle vertu elle produisoit les conversions soudaines des plus grands Etats.

DES L'ANNEE 1400. Jean Hus commença à prêcher sa nouvelle Doctrine en Bohême, c'étoit proprement les sentimens des Vaudois & de Wiclef auxquels il adhéroit. Hus fut brûlé au Concile de Constance (*). Son prétendu Martyre augmenta le zèle de ses Disciples ; les Bohémiens, qui étoient trop grossiers pour entrer dans les Disputes sophistiques des Théologiens, n'embrassèrent cette nouvelle Secte que par un esprit d'indépendance & de mutinerie, qui est assez le caractère de cette Nation. Ces nouveaux Convertis secouèrent le joug du Pape, & se servirent des libertés de leurs consciences pour couvrir les crimes de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur Chef, ce Parti fut redoutable. Ziska remporta quelques victoires sur les Troupes de Wenceslas & d'Ottocare, Rois de Bohême; mais après sa mort les Hussites furent en partie chassés de ce Royaume, & l'on ne voit point que la Doctrine de Jean Hus se soit étenduë hors de la Bohême.

L'IGNORANCE étoit parvenuë à son comble dans les XIV. & XV. Siécles. Les Ecclésiastiques n'étoient pas même assez instruits pour être Pédans; le relâchement dans les mœurs & la vie licencieuse des Moines faisoient que l'Europe ne poussoit qu'un cri pour demander la Réforme de tant d'abus. Les Papes abusoient même de leur pouvoir à un point qui n'étoit plus

(*) L'An. 1415. sous le Pape Jean XXIII.

plus tolérable. Léon X. faisoit dans la Chrétienté un Négoce d'Indulgences pour amasser les Sommes dont il avoit besoin pour édifier la Basilique de St. Pierre à Rome. On prétend, que ce Pape fit present à sa Sœur Cibo du produit que rapporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce Revenu casuel fut affermé, & ces étranges Fermiers, voulant s'enrichir, choisirent des Moines & des Quêteurs propres à ramasser les plus grandes Sommes, & les Commis de ces Indulgences en dissipèrent une partie par des desordres scandaleux. Un Inquisiteur, nommé Tetzel, & des Dominicains furent ceux qui, s'acquittant si mal de cette Commission, donnèrent lieu à la Réforme. Car le Vicaire Général des Augustins, nommé Staupitz, dont l'Ordre avoit été en possession de ce Negoce, ordonna à un de ses Moines, nommé Luther, de prêcher contre les Indulgences. Dès l'an 1516. Luther avoit déja combattu les Scholastiques; il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus; il avança d'autres Propositions douteuses; puis il les soutint, en les munissant de nouvelles preuves. Il fut enfin excommunié du Pape en 1520. Il avoit goûté le plaisir de dire ses sentimens sans contrainte; il s'y livra depuis sans retenuë; il renonça au Froc, & épousa Catharine de Bore en 1525., ayant mis dans son Parti beaucoup de Princes, pour qui la dépouille des Biens Ecclésiastiques étoit une douce amource. L'Electeur de Saxe fut le premier qui embrassa sa nouvelle

Secte. Le Palatinat, la Hesse, le Païs de Hanovre, le Brandebourg, la Suabe, une partie de l'Autriche, de la Bohême, de la Hongrie, toute la Siléfie & le Nord reçurent cette nouvelle Religion. Les Dogmes en sont si connus que je me crois dispensé de les rapporter.

PEU DE TEMS après Calvin parut en France, en 1533. Un Allemand, nommé Wolmar, qui étoit Luthérien, avoit inspiré ses sentimens à Calvin, avec lequel il fit connoissance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit à ce nouveau Dogme, Calvin fut obligé de quitter la France à différentes reprises. Poitiers fut l'endroit où il fit le plus de Prosélites. Ce Convertisseur qui connoissoit le Génie de sa Nation, savoit qu'elle étoit plutôt persuadée par des Chansons que par des Argumens, & il composa un Vaudeville, dont le Refrain étoit, *O! Moines! O! Moines! il faut vous marier* (*). Ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bâle, où il fit imprimer ses Institutions; il convertit ensuite la Duchesse de Ferrare, Fille de Louïs XII. En 1536. il acheva de ranger la Ville de Genève à ses sentimens, & il y fit brûler Michel Servet qui étoit son ennemi. Quoique la Religion Réformée ne fût pas entiérement tolérée en France, les Guerres auxquelles elle donna lieu pensèrent bouleverser ce Royaume. Henri VIII. établit ce Culte en Angleterre. Léon X. lui avoit

(*) Voyez le Dictionnaire de Moréri, Article *Calvin*.

avoit donné le Titre de Défenseur de la Foi, parce qu'il avoit écrit contre Luther; mais lorsqu'il devint amoureux d'Anne de Boulen, il voulut faire rompre son Mariage avec Catharine d'Arragon; ce qu'il éxécuta de sa propre autorité. Clément VII., qui succéda à Léon X., l'excommunia imprudemment pour avoir épousé Anne de Boulen, & en l'année 1533. Henri VIII. secoua le joug du Pape, & se déclara Chef de l'Eglise Anglicane. Si donc on veut réduire les causes des progrès de la Réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'Ouvrage de l'Interêt, en Angleterre celui de l'Amour, & en France celui de la Nouveauté, ou peut-être d'une Chanson. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luther ou Calvin fussent des Génies supérieurs. Il en est des Chefs de Secte, comme des Ambassadeurs. Souvent les Esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvû que les conditions qu'ils offrent soient avantageuses. Les Siécles de l'Ignorance étoient le Régne des Fanatiques & des Réformateurs. Il semble que l'Esprit humain se soit enfin rassasié de Disputes & de Controverses. On laisse argumenter les Théologiens & les Métaphysiciens sur les bancs de l'Ecole, & depuis que dans les Païs Protestans les Ecclésiastiques n'ont plus rien à perdre, les Chefs des nouvelles Sectes sont mal venus.

L'ELECTEUR JOACHIM II. gagna donc, par la Communion sous les deux espèces, les



Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébufs, qu'il incorpora à la Marche.

Il n'entra point dans l'Union que les Princes Proteftans firent à Smalcalde en 1535., & il maintint la tranquillité dans l'Electorat, tandis que la Guerre defoloit la Saxe & les Païs voifins. La Guerre de Religion commença en 1546., & finit par la Paix de Paffaw & d'Augsbourg.

L'Empereur Charles V. s'étoit mis à la tête des Catholiques. L'illuftre & malheureux Jean-Fréderic, Electeur de Saxe, & Philippe *le Magnanime*, Landgrave de Heffe, étoient les Chefs des Proteftans; l'Empereur battit les Proteftans en Saxe auprès de Muhlberg. Lui & le Cardinal Granvelle fe fervirent d'un ftratagême indigne pour tromper le Landgrave de Heffe. Charles V. fe crut autorifé, par la phrafe équivoque d'un Saufconduit, à mettre le Landgrave dans la prifon où il paffa une grande partie de fa vie. L'Electeur Joachim, qui avoit été le Garant de ce Saufconduit, fut outré de ce manque de foi; il tira fon épée dans fa colére contre le Duc d'Albe (*), mais on les fépara. Jean-Fréderic de Saxe fut dépofé; l'Empereur donna cet Electorat au Prince Maurice, qui étoit de la Ligne Albertine. Cependant Joachim ne fe conforma point à *l'Interim* que l'Empereur avoit fait publier.

Les

(*) Ambaffadeur de l'Empereur à Berlin.

LES ELECTEURS de Saxe & de Brandebourg furent chargés par l'Empereur de mettre le Siége devant Magdebourg; cette Ville se rendit après s'être défenduë 14. mois; la Capitulation étoit conçuë avec tant de douceur que l'Empereur eut peine à la confirmer. L'Evêque de Magdebourg étant décédé, les Chanoines élurent à sa place Fréderic Evêque de Havelberg, second Fils de l'Electeur Joachim; & après la mort de celui-là, l'Electeur eut assez de crédit pour le faire succéder par le troisième de ses Fils, nommé Sigismond, qui étoit Protestant. Ce fut cet Electeur qui fit bâtir la Forteresse de Spandaw en 1555. L'Ingénieur, qui la construisit, s'appelloit Giromela; il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes sortes d'Arts dans ce Païs, pour avoir recours à l'Italie dans les moindres choses. Le Markgrave Jean, Frere de l'Electeur, fit fortifier Custrin en même tems. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les Places; si l'on avoit eu une idée distincte de l'usage que l'on en peut faire, on auroit eu des Ingénieurs.

JOACHIM II. obtint en 1569. de son Beau-Frere Sigismond-Auguste, Roi de Pologne, le Droit de succéder à Albert-Fréderic de Brandebourg, Duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers, & il s'engagea de secourir la Pologne d'un certain nombre de Troupes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée. Le Régne de ce Prince fut doux & paisible. On l'accusa de pousser la

libéralité au point d'être prodigue ; il mourut en 1571.

JEAN-GEORGE.

JEAN-GEORGE hérita la même année l'Electorat de son Pere Joachim II., & la Nouvelle Marche de son Oncle le Markgrave Jean. Son Gouvernement fut pacifique, & ne tient ici que pour le fil de l'Histoire chronologique. Il est à remarquer qu'une de ses femmes fut une Princesse de *Lignitz*, nommée *Sophie*. La Branche des Markgraves de Bareyth & d'Anspach vint à s'éteindre ; il partagea cette Succession entre ses deux Fils cadets, dont Christian devint l'Auteur de la nouvelle Tige de Bareyth, & Ernest de celle d'Anspach. L'Electeur mourut l'an 1598.

JOACHIM-FREDERIC.

JOACHIM-FREDERIC avoit 52. ans lorsqu'il parvint à la Régence ; pendant la vie de son Pere, il jouïssoit des Evéchés de Magdebourg, de Havelberg & de Lébuss. Lorsqu'il succéda à Jean-George, il se démit de l'Archevêché de Magdebourg en faveur d'un de ses Fils, nommé Christian-Guillaume. Il administra la Prusse pendant la démence du Duc Albert-Frédéric ; il recueillit la Succession du Duché de Jägerndorff, qu'il céda à un de ses Fils nommé Jean-George, pour

pour le dédommager de l'Evêché de Strasbourg, auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces tems-là les Successions se réunissoient souvent, & se divisoient de même; la mauvaise politique de ces Princes rendoit le travail que la Fortune faisoit pour eux ingrat & inutile.

JOACHIM-FREDERIC fut le premier Prince de la Maison qui établit un Conseil d'État. Je laisse à juger quelle devoit avoir été l'administration du Gouvernement, la Justice & la conduite des Finances dans ces tems grossiers & sauvages, où il n'y avoit pas même des Personnes préposées pour vaquer à ces Emplois.

L'ELECTEUR s'apperçut sans doute de la nécessité qu'il y avoit de pourvoir à l'éducation de la Jeunesse; car ce fut à cette intention qu'il fonda le Collége de Joachimsthal. Cent vingt Personnes y sont élevées, nourries, & instruites, selon l'Institution. Le Grand Electeur transféra depuis ce Collége à Berlin. La pauvreté du Païs, & le peu d'espèces qui rouloient, donnèrent lieu aux Loix somptuaires que l'Electeur fit publier. Il mourut l'année 1608., âgé de 63. ans.

JEAN-SIGISMOND.

JEAN-SIGISMOND avoit épousé à Konigsberg l'an 1594. *Anne*, Fille unique d'Albert Duc de Prusse, Héritiére de ce Duché & de la Succession de Cléves. Cette Succession étoit composée des Païs de Juliers, Bergues, Cléves, Marck,

Ravensberg & Ravenstein. Le Morceau étoit trop tentant pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avoient espérance d'y participer.

AVANT QUE de parler des Droits des Electeurs de Brandebourg & des Ducs de Neubourg, il est bon d'expliquer les Prétentions de la Saxe, pour ne point embrouiller les matiéres.

L'EMPEREUR MAXIMILIEN avoit donné l'Expectance de cette Succession aux Princes des deux Lignes de Saxe, à savoir, l'Ernestine & l'Albertine, au défaut de tous les Héritiers mâles & femelles des Ducs de Cléves. Car les Patentes que le Duc de Juliers, George-Guillaume, obtint de l'Empereur, font foi que ce Fief tomboit en quenouille. Jean-Fréderic, dernier Electeur de Saxe de la Maison Ernestine, épousa *Sibyle*, Fille de Jean III. Duc de Juliers.

LE DUC GUILLAUME de Cléves, Fils de Jean de Juliers, épousa la Fille de Ferdinand, Niéce de l'Empereur Charles V. Ce Mariage joint au mécontentement que l'Empereur avoit de ce que Fréderic de Saxe étoit un des Membres de l'Union de Smalcalde, le portèrent à confirmer au Duc Jean-Guillaume le Droit qu'il avoit de disposer de la Succession en faveur de ses Filles, au défaut des Héritiers mâles. Le Fils de ce Duc, nommé, comme lui, Jean-Guillaume, mourut sans enfans en 1609. Ainsi cette Succession retomba à ses Sœurs.

L'AÎNEE, nommée *Marie-Eléonore*, avoit épousé le Duc de Prusse, Albert-Fréderic.

LA

LA SECONDE, *Anne*, étoit mariée au Prince Palatin de Neubourg.

LA TROISIEME, *Magdelaine*, étoit Femme du Comte Palatin de Deux-Ponts.

LA QUATRIEME, *Sibyle*, étoit mariée à un Prince d'Autriche, Comte de Burgaw.

CES QUATRE PRINCESSES, & leurs Enfans, prétendirent à cette Succeſſion.

LA MAISON de Saxe ajoutoit aux Droits de ſon Expectance le Mariage de l'Electeur Fréderic avec la Princeſſe *Sibyle*, Tante du Défunt.

MARIE-ELEONORE, Femme d'Albert de Pruſſe, fondoit ſes Droits ſur ſon Contrat de Mariage en 1572., qui portoit en termes exprès, que ſi ſon Frere venoit à mourir ſans enfans, elle & ſa Poſtérité hériteroient des ſix Duchés, en vertu des Pactes fondamentaux des années 1418. & 1496., par leſquels les Filles aînées ont le Droit de ſuccéder. Le Duc de Pruſſe s'engagea à payer 200000. florins d'or aux Sœurs de ſa Femme, pour les ſatisfaire par cette Somme ſur toutes leurs Prétentions. Si *Marie-Eléonore* eut été en vie au décès de ſon Frere, il eſt fort probable qu'il n'y auroit point eu de démêlé; mais, étant morte, ſa Fille *Anne*, Femme de l'Electeur Jean-Sigiſmond, rentroit dans les Droits de ſa Mere. Cette Succeſſion devoit donc tomber ſur ſon chef, puiſqu'elle repréſentoit *Marie-Eléonore*, & c'étoit le point de conteſtation.

LES PRETENTIONS d'*Anne*, Ducheſſe de Neubourg, ſe fondoient ſur ce que ſa Sœur *Marie-*

Mari-Eléonore étant morte, elle rentroit dans ses Droits, & devenoit par conséquent l'aînée de ses autres Sœurs, étant plus proche Parente qu'*Anne* de Brandebourg, qui étoit Nièce du Défunt. Il n'y avoit que les Pactes de Famille & le Contrat de Mariage de *Marie-Eléonore* de contraires à ces raisons.

LES DEUX Sœurs cadettes du Duc Jean-Guillaume ne demandoient pas la Succession entiére; elles ne proposoient que le démembrement.

CE QUI RENDOIT nul de toute nullité le Droit de ces trois Sœurs cadettes, c'est qu'elles avoient passé dans leur Contrat de Mariage une renonciation à tous leurs Droits, tant qu'il y auroit des Enfans de leur Sœur aînée.

L'ELECTEUR Jean-Sigismond & le Duc Wolffgang-Guillaume de Neubourg convinrent de se mettre en possession de la Succession litigieuse, en se réservant cependant leurs Droits respectifs. L'Empereur Rodolphe, qui vouloit prendre les Duchés de cet Héritage en Sequestre, facilita cet Accord. L'Archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer; mais les Princes Protestans s'y opposèrent, & formèrent cette célèbre Alliance qu'on nomma l'*Union*, & dans laquelle Jean-Sigismond entra des premiers. Pour contrebalancer l'*Union*, les Princes Catholiques firent un Traité semblable à Wurtzbourg, qu'on nomma la *Ligue*. L'Electeur étoit favorisé des Hollandois, qui craignoient le Sequestre

questre Impérial, & le Duc de Neubourg par Henri IV. Roi de France; mais lorsque ce Prince se préparoit à le secourir, il fut assassiné par Ravaillac (*).

L'ELECTEUR avoit tenté un Accommodement avec le Duc de Neubourg; mais dans une entrevûë qu'ils eurent, dans la chaleur de la dispute Jean-Sigismond donna un soufflet à ce Prince; ce qui brouilla les choses de nouveau. On peut juger par cet Echantillon de la politesse & des mœurs de ce tems, en 1611. On tenta un autre Accommodement à Juterbock avec l'Electeur de Saxe au sujet de la même Succession, sans que les Princes s'y trouvassent, car les entrevûës étoient devenuës dangereuses; mais le Duc de Neubourg protesta contre ce Traité, & il ne fut jamais mis en éxécution.

JEAN-SIGISMOND eut l'Administration de la Prusse pendant la démence du Duc Albert, son Beau-Pere, de même que l'avoit euë Joachim-Fréderic. L'Electeur reçut aussi de Sigismond III., Roi de Pologne, l'Investiture de la Prusse pour lui & ses Descendans; c'étoit la troisième Investiture qui avoit été donnée à la Maison Electorale.

COMME LA PRUSSE fut réunie à la Maison de Brandebourg par Jean-Sigismond, il n'est pas hors de propos de donner en peu de mots une idée de ce que ce Païs étoit originairement, de

(*) Voyez les Mémoires de Sully.

de ſon Gouvernement, & comment il paſſa au Duc Albert, Beau-Pere de l'Electeur.

Le nom de Prussia, dont on a fait Pruſſe, ſignifie *auprès de Ruſſe;* la Ruſſe eſt une Branche de la Riviére de Niémen, qu'on nomme à préſent la Mémel. La Pruſſe fut habitée originairement par des Bohémiens, des Sarmates, des Ruſſes & des Vénédes. Ces Peuples étoient plongés dans l'Idolâtrie la plus groſſiére; ils adoroient les Dieux des Forêts, des Lacs, des Riviéres, & même des Serpens & des Elans. Leur dévotion ruſtique & ſauvage ne connoiſſoit pas la ſomptuoſité des Temples. Leurs principales Idoles *Potrimpos*, *Percunos*, & *Picollos*, avoient leur Culte établi ſous des Chênes, où elles étoient placées à Ramowa & à Heiligenbeil. Les Pruſſiens ſacrifioient à leurs faux Dieux juſqu'à leurs Ennemis priſonniers. Saint Adelbert fut le premier qui prêcha le Chriſtianiſme à ces Peuples vers l'an 1000., & il y reçut la Couronne du Martyre. Selon Criſpus, trois Rois de Pologne, nommés tous trois Boleslas, firent la guerre aux Pruſſiens pour les convertir; mais ces Peuples, devenus aguerris, ravagèrent la Mazovie & la Cujavie. Conrad, Duc de Cujavie, appella à ſon ſecours les Chevaliers Teutons de l'Allemagne; Herman de Saltza en étoit alors Grand-Maître, en 1239. Il entra en Pruſſe, & il établit, à l'aide des Chevaliers Livoniens, (qui étoient une eſpèce de Templiers) les 4. Evêchés de *Culm*, *Pomeſan*, *Ermeland* & *Sahmeland*. La

Guerre

Guerre que l'Ordre fit aux Prussiens dura 53. ans; les Chevaliers soutinrent ensuite des Guerres, tantôt contre la Pologne, & tantôt contre les Ducs de Pomeranie, qui étoient jaloux de leur Etablissement. Dès-lors les Familles des Chevaliers commencèrent à s'établir en Prusse; & c'est d'eux, en grande partie, que descend la Noblesse qui l'illustre aujourd'hui.

SOUS LE Grand-Maître Conrad d'Erlickhausen, en 1450., les Villes de Dantzick, Thorn & Elbing lui déclarèrent qu'étant lasses de lui obéïr, elles s'étoient données à Casimir, Fils de Jagellon Roi de Pologne. La Guerre que les Chevaliers & les Polonois se firent pour la Prusse dura 13 ans; les Polonois victorieux donnèrent la Loi. La Prusse Citérieure de la Vistule fut annéxée à ce Royaume, & s'appella Prusse-Royale; l'Ordre garda la Prusse Ultérieure, mais il fut obligé d'en prêter hommage aux Vainqueurs.

EN 1510. ALBERT de Brandebourg fut élu Grand-Maître par l'Ordre. C'étoit l'Arriére-Petit-Fils d'Albert *l'Achille*, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau Grand-Maître, pour vanger l'honneur de l'Ordre, entreprit une nouvelle Guerre contre les Polonois, qui finit très-heureusement pour lui; puisqu'il fut créé Duc de Prusse par Sigismond I. Roi de Pologne, qui rendit cette Dignité Héréditaire pour ce Prince & ses Descendans. Albert s'obligea simplement en récompense de prêter hommage à la Pologne.

LE

Le Duc Albert, Maître de la Prusse Ultérieure, quitta alors l'Habit, la Croix, & les Armes de l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers se conduisirent comme font les plus foibles ; ils se contentèrent de protester contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau Duc eut une Guerre à soutenir en 1563. contre Eric Duc de Brunswick, & Commandeur du Mémel. Eric entra en Prusse à la tête de 12000. hommes; mais Albert l'arrêta aux bords de la Vistule. Comme il ne s'y passa rien de remarquable, & que les deux Rives de la Riviére étoient couvertes de Soldats qui cueilloient des noix, on appella cette Expédition la *Guerre des Noix*. Albert se fit Protestant en 1519., & la Prusse imita son exemple; son Fils Fréderic-Albert lui succéda en 1568. Il reçut l'Investiture du Roi Sigismond-Auguste, à laquelle eut part l'Envoyé de l'Electeur Joachim II. C'est cet Albert-Fréderic qui épousa *Marie-Eléonore*, Fille de Jean-Guillaume, & Sœur du dernier Duc de Cléves. Jean-Sigismond fut le Gendre & le Touteur de ce Duc de Prusse. La mort de son Beau-Pere le fit entrer entiérement dans la possession de ce Duché l'an 1618. Jean-Sigismond s'étoit fait Réformé dès l'an 1614. pour complaire aux Peuples du Païs de Cléves qui devoient devenir ses Sujets. L'Empereur Rodolphe II. mourut pendant la Régence de l'Electeur. Le Collége Electoral élut en sa place Mathias, Frere du Défunt. L'Electeur, sentant les approches de l'âge, & se

& se voyant accablé d'infirmités, remit la Régence à son Fils George-Guillaume, & mourût peu de tems après.

GEORGE-GUILLAUME.

GEORGE-GUILLAUME parvint à l'Electorat l'an 1619. Son Régne fut le plus malheureux de tous. Les Etats de ce Prince foible furent desolés pendant le cours de la Guerre de 30. ans, qui laissa des traces en Allemagne qu'on découvre encore dans le tems où j'écris. Tous les Fléaux, qui peuvent accabler un Païs, fondirent sur l'Electorat de Brandebourg. Un Souverain incapable de gouverner; un Ministre traître à la Patrie (*), une Guerre, ou plutôt un Saccagement & un Bouleversement général; une inondation d'Armées amies & ennemies, barbares, pillardes & cruelles également, qui, se ballotant comme les vagues de la Mer, abîmoient par leur flux & reflux les mêmes Provinces, & ne se retirèrent qu'après avoir tout dévasté, & mis le comble à la desolation.

CETTE FATALITÉ, qui sembloit persécuter l'Electeur, s'étendoit sur tous ses Parens. George-Guillaume avoit épousé la Fille de Frederic IV., Electeur Palatin, & Sœur du malheureux

(*) Le Comte de Schwartzenberg, Statthalter de la Marche.

heureux Fréderic V., Roi de Bohême, battu au Wésenberg, dépouillé du Palatinat, & mis au Ban de l'Empire. L'Empereur Ferdinand II. confisqua le Duché de Jagerndorff; parce que le Duc avoit pris le parti de Fréderic V. Ce Duc étoit l'Oncle de George-Guillaume. L'Empereur donna ce Duché aux Princes de Lichtenstein, qui en sont encore actuellement en possession; & l'Electeur protesta tant qu'il voulut, sans qu'on y eût égard. Son Oncle, l'Administrateur de Magdebourg, fut dépossédé, & mis au Ban de l'Empire, pour être entré dans la Ligue de Lawembourg, & pour s'être allié avec le Roi de Dannemarck. L'Empereur étoit presque despotique alors.

La Treve, que l'Espagne & la Hollande avoient conclue en 1621. pour 12. ans, vint à expirer. Le Théâtre de la Guerre s'établit dans les Païs de la Succession de Cléves. Les Espagnols forcèrent la Garnison de Juliers, que les Hollandois tenoient pour l'Electeur; Cléves & Lipstadt se rendirent à Spinola; les Hollandois rechassèrent à la vérité, quelques années après, en 1629., les Espagnols du Païs de Cléves, & reprirent quelques Villes pour l'Electeur; George-Guillaume & le Duc de Neubourg obtinrent des Espagnols en 1630., qu'ils évacueroient en quelque maniére les Païs de la Succession; les Hollandois mirent Garnison dans les Places de l'Electeur, & les Espagnols dans celles du Duc.

Duc. Mais cette composition ne subsista pas long-tems, & la guerre recommença en 1635. dans ces Provinces avec plus de force qu'auparavant. Je me contenterai de dire, que pendant tout le Régne de l'Electeur les Païs de Cléves furent en proye aux Espagnols & aux Hollandois, qui s'emparoient des Postes, surprenoient des Villes, gagnoient quelquefois des avantages les uns sur les autres, & les perdoient de même; mais où il ne se passa rien de considérable. Les éxactions des Officiers & le brigandage des Soldats faisoient dans ces tems-là la plus grande partie de l'Art militaire.

QUOIQUE L'EMPEREUR affectât une Souveraineté indépendante dans l'Empire, les Princes ne laissoient pas que d'apposer à son Despotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois, & des Ligues qui donnoient l'alarme à Vienne. Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe intercédèrent auprès de l'Empereur pour leur Collégue, l'Electeur Palatin, & ils refusèrent de reconnoître l'Electeur Maximilien de Baviére, que Ferdinand II. avoit élevé à cette Dignité au préjudice de la Maison Palatine, & contre les Loix de l'Empire. Car, selon la *Bulle d'Or*, qui sert de Loi fondamentale, un Electeur ne peut être mis au Ban de l'Empire, ni dégradé, sans le consentement unanime de la Diète assemblée en Corps. Les intercessions de ces Electeurs ne produisirent aucun effet.

LES PROGRES de la Réforme, qui, en divisant l'Allemagne, avoient donné naissance à deux puissans Partis, occasionnèrent enfin la Guerre. Les Princes Protestans, pour soutenir le libre Exercice de leur Religion, s'étoient confédérés ensemble à Lawembourg. Dans cette Alliance entrèrent Christian IV., Roi de Dannemarck, les Ducs de Brunswick-Lunebourg, de Holstein, de Mecklenbourg, & Christian-Guillaume, Administrateur de Magdebourg. L'Empereur en prit ombrage, & envoya en 1625. son Général Tilly, à la tête de 12000. hommes, dans le Cercle de la Basse-Saxe. Tilly se présenta devant Hall, & quoique la Ville se rendit sans résistance, il la livra au pillage. Wallenstein s'approcha, avec un autre Corps de 12000. hommes, du Païs de Halberstadt & de Magdebourg. Les Etats de la Basse-Saxe demandèrent un Accommodement à l'Empereur; mais ces Propositions n'empêchèrent pas Wallenstein & Tilly d'envahir les Païs de Magdebourg & de Halberstadt. L'Administrateur de Magdebourg, Christian-Guillaume, fut déposé (*); le Chapitre choisit à sa place, & donna sa Nomination de Coadjuteur au Fils de l'Electeur de Saxe, nommé Auguste, & l'Administrateur joignit ses Troupes à celles que le Roi de Dannemarck avoit dans la Basse-Saxe. Christian-Guil-

(*) L'Empereur avoit dessein de donner ce Bénéfice à son Fils.

Guillaume & Mansfeld, qui commandoient cette Armée, furent battus par Wallenſtein, qu'ils attaquèrent au Pont de Deſſaw; ils ſe ſauvèrent après leur défaite dans la Marche de Brandebourg qu'ils pillèrent. Tilly battit à Lutter un autre Corps de troupes que le Roi de Dannemarck avoit en Baſſe-Saxe. Le voiſinage & les victoires des Impériaux obligèrent George-Guillaume à reconnoître l'Electeur Maximilien de Baviére, comme le vouloit l'Empereur.

Le Roi de Dannemarck, qui ſe releva de ſes défaites, reparut l'année ſuivante, en 1626., avec deux Armées, dont il commandoit l'une, & l'Adminiſtrateur l'autre; mais il n'oſa ſe préſenter devant Tilly qui avoit mis Garniſon à Brandebourg, Ratenow, Havelberg, & Perleberg.

Mansfeld, qui avoit raſſemblé les débris de ſon Armée, oſa entrer dans le Païs de Brandebourg contre le gré de l'Electeur. Les Impériaux détachèrent contre lui 7000. hommes, auxquels George-Guillaume joignit 800. Soldats, ſous les ordres du Colonel Craght, qui paſſèrent la Werthe, & diſſipèrent les Troupes fugitives de Mansfeld. On voit par ce foible ſecours que l'Electeur n'avoit presque point de Troupes ſur pied.

Les Imperiaux, profitant de leurs avantages, mirent Garniſon dans toute la Poméranie, ſous prétexte de couvrir l'Allemagne contre les Entrepriſes des Suédois; mais, dans le fond peut-

être, parce que Bogislas, dernier Duc de Poméranie, laissoit après sa mort tomber sa Succession à l'Electeur de Brandebourg, qui en avoit l'Expectance. Wallenstein mit le Siége devant la Ville de Stralzund, & le leva après y avoir perdu 12000. hommes. Stralzund fit Alliance avec le Roi de Suède, & reçut une Garnison Suédoise de 9000. hommes.

L'EMPEREUR publia vers ce tems son fameux Edit de Restitution, qui enjoignoit aux Princes Protestans de rendre à l'Eglise les Biens dont la Réforme les avoit mis en possession depuis la Transaction de Passaw. Les Princes Protestans y auroient fait des pertes considérables. La Maison de Brandebourg y perdoit les Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébuss. Ce fut le Signal qui arma de nouveau les Protestans & les Catholiques. Ferdinand II. vouloit pêcher en eau trouble; il vouloit s'approprier l'Archevêché de Magdebourg; mais après 28. semaines que Wallenstein avoit passé devant cette Ville, il fut obligé de lever le Siége.

L'ELECTEUR avoit pris l'Investiture de la Prusse en personne à Varsovie dès l'année 1626. Il s'éleva une nouvelle Guerre de ces côtés-là. Sigismond III., Roi de Pologne, formoit des Prétentions contre le Royaume de Suède, que Gustave-Adolphe gouvernoit alors. Gustave-Adolphe prévint son Ennemi, passa en Prusse, prit

prit le Fort de Pillaw en 1628. & fit de grands progrès en Livonie, & dans la Prusse-Polonoise. Ce Prince, étant à Dantzick en 1629., fit une Trève de 6. ans avec les Polonois, dans laquelle l'Electeur fut compris, & qu'on prolongea jusqu'à 26. ans.

Le Roi de Suede avoit dessein d'entrer en Allemagne, & de profiter des troubles qui augmentoient par l'Edit de Restitution que l'Empereur avoit fait publier. Gustave fit paroître une espèce de Manifeste, qui détailloit les Griefs qu'il avoit contre l'Empereur. Ces sujets de plainte consistoient en ce que l'Empereur avoit assisté le Roi de Pologne d'un Secours de 10000. hommes; qu'il avoit déposé le Duc de Mecklenbourg, son Allié; qu'il avoit usé d'injustice contre la Ville de Stralzund, avec laquelle il étoit en Alliance. Après cette Déclaration tous les Ports de la Poméranie furent bloqués par la Flotte Suédoise. A bien considérer ces raisons, on ne les trouvera guère plus raisonnables que celles que Charles II. Roi d'Angleterre fit valoir pour déclarer la Guerre aux Hollandois. Un des principaux Griefs des Anglois rouloit sur ce que Mrs. de Witt avoient un Portrait scandaleux dans leurs Maisons (*). Faut-il que de pareils sujets deviennent l'origine de

(*) Ce Portrait représentoit, dit-on, une Bataille navale, que les Hollandois avoient gagnée sur les Anglois.

de la ruïne des Provinces, & que l'Espèce humaine prodigue sa vie, & répande son sang, pour satisfaire aux fantaisies & aux caprices bizarres d'un seul homme!

Ce fut l'Annee 1630. que tous les malheurs qui menaçoient auparavant l'Electorat de Brandebourg éclatèrent, & que les orages qui grondoient dans le voisinage se réunirent tous pour tomber sur ce Païs. Wallenstein, qui s'y étoit établi, en tira des Contributions exorbitantes, & l'on ne comprend pas par quel droit, & par quelles raisons, les Armées Impériales traitoient avec tant de dureté un Païs ami, dont le Prince étoit attaché à l'Empereur. On peut juger de la situation où se trouvoit l'Electeur George-Guillaume par la réponse qu'il donna à Ferdinand II., qui l'invitoit de se rendre à la Diète de Ratisbonne. Il y dit: „L'Epuisement „de la Marche me met hors d'état de fournir à „mes dépenses ordinaires, & à plus forte raison „à celles d'un pareil Voyage.“ Les Régimens de Pappenheim & de St. Julien avoient leur Quartier dans la Moyenne Marche, & ils en tirèrent en 16. mois 300000. Ecus; le Marc d'Argent étoit alors à 9. Ecus, à présent à 12. Ainsi cette Somme de nos jours feroit 400000. Ecus. On prétend que Wallenstein tira de tout l'Electorat la Somme de 20000000. de florins, qui feroit aujourd'hui 17777777. Ecus. Ce calcul me paroît excessif, & je crois qu'on en peut rabattre deux tiers, sans se tromper.

GUSTA-

Gustave-Adolphe entra en Allemagne sur ces entrefaites; il fit une descente à l'Isle de Rugen, & en délogea les Impériaux, à l'aide de la forte Garnison qu'il avoit à Stralzund. A l'approche des Suédois, l'Empereur fit signifier aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'ils eussent à fournir des Vivres & des Munitions pour ses Troupes; moyennant quoi il modéreroit en leur faveur l'Edit de Restitution. Pendant que la Diète se tint à Ratisbonne, Gustave-Adolphe s'empara de la Poméranie, mit Garnison à Stettin, & chassa de ce Duché Torquato Conti qui commandoit les Impériaux.

Ce Roi fit un Traité avec le Duc de Poméranie, dans lequel il fut stipulé, que si après sa mort quelqu'un disputoit sa Succession à l'Electeur de Brandebourg, ou que la Suède ne fût pas entiérement indemnisée des fraix de la Guerre, cette Province resteroit en Sequestre entre les mains du Roi. Les Impériaux, chassés de la Poméranie par les Suédois, se retirèrent dans la Nouvelle Marche, & s'assemblèrent du côté de Francfort sur l'Oder.

A l'approche des Suédois, l'Electeur fit élever à la hâte quelques Ouvrages de terre devant les Portes de Berlin, il y fit planter quelques Canons, & obligea les Bourgeois à monter la Garde; ce qui marque certainement qu'il n'avoit aucune espèce de Militaire.

LA VILLE de Magdebourg s'allia avec les Suédois, & leur promit le passage de son Pont sur l'Elbe. Les Troupes de cette Ville chassèrent les Impériaux de leur Païs; mais Tilly revint avec son Armée, subjugua tout le Païs, & mit ce Blocus si célèbre devant cette Ville.

LES PROTESTANS tinrent une Assemblée à Leipsic en 1631., où ils délibérèrent sur leurs interêts. Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe y résolurent de se tenir constamment attachés à l'Empereur, & d'assembler leur Arriére-Ban pour s'opposer aux Suédois.

CEPENDANT GUSTAVE-ADOLPHE traversoit la Marche, pour accourir au secours du Mecklenbourg. Ce Prince, aussi politique que brave, fit observer à ses Troupes une exacte discipline dans leur marche; il s'étudioit à ranger les Protestans à ses interêts, publiant par-tout qu'il n'étoit entré en Allemagne que pour retirer les Princes du joug que l'Empereur leur vouloit imposer, & pour défendre les libertés de leur Religion. Gustave-Adolphe fit alors une Alliance avec Louïs XIII. Roi de France, qui avoit avec lui le même interêt à l'abaissement de l'Empereur. Ce Traité fut conclu à Berwald.

TILLY LAISSANT Magdebourg bloqué, se joignit aux Impériaux à Francfort sur l'Oder, & traversa la Marche pour attaquer les Suédois, qui fai-

faisoient des progrès dans le Mecklenbourg; mais la fortune de Gustave-Adolphe avoit un ascendant marqué sur celle du Général Impérial. Le Roi de Suède marcha du Mecklenbourg à Schwet, y passa l'Oder, & vint mettre le Siége devant Francfort, que 7000. Impériaux défendoient. Il les force, s'empare d'une nombreuse Artillerie, qui y étoit gardée, prend Landsberg & Crossen; puis tourne tout à coup vers Berlin, pour secourir Magdebourg que Tilly assiége en personne.

LORSQUE GUSTAVE-ADOLPHE arriva à Copenick, il fit prier l'Electeur de lui livrer les Forteresses de Spandaw & de Custrin, pour assûrer sa retraite, en cas que quelque malheur lui arrivât. L'Electeur surpris d'une demande si extraordinaire, & qui lui répugnoit, ne put prendre aucune résolution. On proposa une Entrevûë entre ces deux Princes. L'Electeur alla au devant du Roi à un quart de mille de Berlin; l'entrevûë se fit dans un petit Bois; il y trouva Gustave-Adolphe escorté de mille Fantassins & de 4 Canons. Ce Roi réïtéra à George-Guillaume les mêmes Propositions qui lui avoient déja été faites; l'Electeur, ne pouvant prendre de parti dans cet extrême embarras, demanda une demie heure pour consulter avec ses Ministres, & il tint avec eux Conseil à l'écart. Le Monarque Suédois s'entretint en attendant avec les Princesses & les Dames de la Cour; mais comme

comme l'Electeur n'avoit rien conclu après ces délibérations, il pria le Roi de passer à Berlin. Gustave-Adolphe y entra avec son étrange Escorte, & 200. Suédois montèrent la Garde au Château de Berlin. Les autres Troupes furent logées chez les Bourgeois. Le lendemain, toute l'Armée Suédoise vint se camper à l'entour de cette Capitale, & l'Electeur, qui n'étoit plus le Maître chez lui, en passa par tout ce que le Monarque Suédois voulut. Les Garnisons Suédoises des Forteresses de Spandaw & de Custrin prêtèrent serment à l'Electeur; & le Roi promit qu'il remettroit ces Places aux Troupes Brandebourgeoises dès que le besoin qu'il en avoit seroit passé. Gustave-Adolphe avança au-delà de Potzdam. Les Troupes Impériales, qui tenoient Brandebourg & Ratenow, se retirèrent à son approche, & se replièrent sur l'Armée qui faisoit le Siége de Magdebourg. Le Roi demanda à l'Electeur de Saxe le passage sur l'Elbe au Pont de Wittenberg, mais il lui fut refusé; & c'est ce qui l'empêcha de secourir Magdebourg.

Cette Ville, que Tilly & Pappenheim n'avoient pu prendre par la force, succomba enfin à la ruse. Les Impériaux entamèrent une Négociation avec la Ville de Magdebourg, par l'entremise des Villes Anséatiques, & lui offrirent des conditions avantageuses. Ils affectèrent pendant ces Pourparlers de ne plus tirer sur la Place; les Magdebourgeois s'y fièrent, leur vigi-

vigilance s'endormit dans cette feinte sécurité; & les Bourgeois, qui avoient été de garde la nuit aux Remparts, se retiroient en grande partie vers le matin. Pappenheim, qui étoit avancé avec ses Attaques jusqu'à la Contrescarpe du Fossé, s'en apperçut & en profita; il fit donner en même tems quatre assauts, & il se rendit maître des Remparts sans grande résistance. Les Cravates cotoyèrent l'Elbe, qui étoit bas alors, & en passant la Riviére prirent les Ouvrages à revers. La Garnison & les Bourgeois s'assemblèrent à la hâte dans cette alarme sur les Places publiques; mais Tilly, maître des Canons du Rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfiloient les Ruës; le nombre des Impériaux augmentoit en même tems, & la résistance des habitans devint vaine. Cette Ville, qui étoit une des plus florissantes de l'Allemagne, fut malheureusement livrée au pillage qui dura trois jours.

TOUT CE QUE peut inventer la licence effrenée, lorsque les hommes s'abandonnent à leur fureur, tout ce que les crimes & les forfaits peuvent enfanter de plus abominable, fut commis par ces Soldats que l'on avoit abandonnés à leur cruauté barbare. Ce brigandage autorisé fit périr presque tous les habitans par le fer; 1400., qui étoient restés enfermés dans l'Eglise du Dôme, & auxquels Tilly fit grace, se sauvèrent. Au pillage & au massacre succédèrent les embrasemens; les flammes s'élevèrent de tous cô-

tés,

tés, & dans peu d'heures maisons des Bourgeois & les Edifices publics ne formèrent qu'un même monceau de cendres, & des ruïnes pareilles à celles de Troye. A peine y eut-il 140. maisons des sauvées. On conte que 1200. filles se noyèrent dans l'Elbe, pour préserver leur chasteté des hazards auxquels la violence des Vainqueurs l'auroit exposée. Ces exemples sont beaux, mais ils sont rares ; & s'ils nous paroissent fabuleux, c'est, ou par la corruption de nos mœurs, ou parce que le fait n'est pas avéré.

Apres la prise de Magdebourg, Gustave-Adolphe vint pour la seconde fois camper auprès de Berlin. Il étoit irrité d'avoir manqué son coup, & en rejettoit la faute sur les Electeurs de Brandebourg & de Saxe. Le Roi fit braquer l'Artillerie de son Armée contre la Ville, & demanda en même tems le passage pour ses Troupes. George-Guillaume envoya l'Electrice & toutes les Princesses de sa Cour au Camp Suédois, pour appaiser ce Monarque & les suivit de près. Il accorda, comme on le peut croire, tout ce que le Roi lui demanda. Lorsque l'Electeur s'en retourna, le Roi ordonna qu'on le saluât par la décharge des Canons. On oublia de les retourner vers la Campagne, & il y eut beaucoup de maisons & de toîts endommagés & percés par les boulets de Canon; cette civilité étoit un peu Gothique & Hérule.

Le

Le lendemain l'Armée défila par la Ville, & passa la Sprée.

L'ELECTEUR excusa sa conduite auprès de l'Empereur sur la violence d'un Prince Etranger, à laquelle il n'étoit pas en état de resister. Ferdinand lui répondit séchement, que les Troupes Suédoises ne menageroient pas plus les Marches que n'avoient fait les Imperiales. L'Electeur de Saxe, qui voyoit prospérer les Armes Suédoises, se rangea du côté de la Fortune, & donna l'exemple à tous les Princes Protestans. Les Suédois rendirent Spandaw & Custrin à l'Electeur, & ils inondèrent toute la Basse-Saxe; ils entrèrent dans la Vieille Marche, & le Roi prit le Camp de Werben, le plus fort qu'il y avoit par son assiette, étant situé au Confluent du Havel dans l'Elbe. Tilly, craignant pour Pappenheim, qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringue, & vint à son secours; il s'avança vers le Camp du Roi de Suède. Le Génie heureux de ce Prince, qui favorisoit toutes ses Entreprises, lui fit imaginer de surprendre une Avantgarde de trois Régimens, que le Général Autrichien avoit trop avanturée; il les surprit, les tailla en pièces, & revint dans son Camp de Werben. Tilly, qui espéroit de laver cet affront, voulut attaquer les Suédois dans leur Camp, mais l'assiette lui en parut si forte, & les dispositions si bonnes, qu'il n'osa en courir le hazard. Le manque de Vivres l'obli-

l'obligea de se retirer; il passa à Hall, dans l'intention de forcer Leipsic, & d'obliger l'Electeur de Saxe à renoncer aux Engagemens qu'il avoit avec les Suédois. Gustave-Adolphe pénétre son dessein, quitte son Camp de Werben, passe l'Elbe à Wittenberg, se joint aux Saxons à Duben, & fond sur les Impériaux qu'il défait totalement auprès de Leipsic. Parmi la nombreuse Artillerie que le Roi prit à cette Bataille, il se trouva beaucoup de Pièces aux Armes de Brandebourg, de Saxe & de Brunswick, que les Impériaux s'étoient appropriées par droit de bienséance. Tilly, après avoir laissé 6000. hommes sur la place, obligé de fuir, rassembla en Thuringue les débris de sa défaite. Nous ne suivrons pas les Suédois dans le cours de leurs triomphes. Il suffit de dire que Gustave-Adolphe devint l'Arbitre de l'Allemagne, en y pénétrant jusqu'au Danube; tandis que Bannier avec un autre Corps de troupes, soumit le Plat-Païs à l'entour de Magdebourg, où les Impériaux tenoient encore une forte Garnison. Les Suédois, qui étoient les Maîtres, établirent une Régence dans le Païs de Magdebourg & de Halberstad.

AU COMMENCEMENT de l'année 1632. mourut Sigismond Roi de Pologne. Uladislas fut élu pour remplir ce Trône vacant. Les Suédois, qui ne s'endormoient pas sur leurs Lauriers, vinrent mettre le Siége devant Magdebourg. Pappenheim, qui étoit dans le Duché

de

de Brunswick, accourut au secours des Impériaux; Bannier leva le Siége à son approche. Mais le Duc de Lunebourg, qui étoit dans l'Alliance de Leipsic, vint avec une belle Armée pour se joindre aux Suédois. Alors Pappenheim, étant trop foible pour resister à tant de forces, évacua la Ville de Magdebourg, abandonna le Plat-Païs, & se retira en Westphalie & en Franconie, où la Guerre le suivit. Les Suédois entrèrent à Magdebourg. Ce qui restoit des anciens habitans commencèrent à déblayer les ruïnes de leur Patrie, & à rétablir leurs demeures.

L'EMPEREUR, que l'infortune de ses armes rendoit plus doux, employa un langage insinuant pour détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg du Parti Suédois; mais il n'y put point réussir. George-Guillaume envoya même quelques foibles secours aux Saxons, qui poursuivoient en Silésie un Corps d'Impériaux, commandé par Balthasar de Maradas. L'Empereur irrité de l'irruption de la Silésie, & voulant ressentir le refus qu'il venoit d'essuyer de la part de ces Electeurs, envoya Wallenstein, à la tête d'une Armée, pour s'emparer de ces deux Electorats. Pappenheim quitta la Westphalie pour se joindre à Wallenstein, & profitant de l'éloignement du Roi de Suède, qui étoit alors en Baviére, ils prirent Leipsic, Naumbourg, Mersbourg, Hall & Gibichenstein. La Basse-Saxe

alloit être desolée de nouveau, si le Roi de Suéde ne fût accouru à son secours. Il arrive, meurt, & gagne en combattant la fameuse Bataille de *Lutzen*. Les Suédois vainqueurs crurent être battus, n'ayant plus leur Héros à leur tête; & les Impériaux vaincus se croyoient victorieux, n'ayant plus Gustave-Adolphe pour Adversaire. Après la mort de Turenne, l'Armée Françoise recula & repassa le Rhin; après la mort de Gustave-Adolphe, les Suédois chassèrent les Impériaux de la Basse-Saxe; & toutes les Villes que Wallenstein avoit prises furent reprises par l'Electeur de Saxe en 1633. Oxenstiern eut depuis la direction des Affaires d'Allemagne; les Suédois conclurent une Alliance à Hailbron avec les Cercles de Franconie, de Suabe, du Haut- & du Bas-Rhin.

QUOIQUE L'ELECTEUR ne fut pas de l'Alliance de Hailbron, il fit pourtant quelques efforts pour la Cause commune, & il envoya quelque Secours à Arnheim qui commandoit en Silésie les Troupes de Saxe. Toutes les Troupes de l'Electeur consistoient alors en 3000. Cavaliers & 5000. Fantassins. A l'approche de Wallenstein & de Galas, il convoqua une espèce d'Arriére-Ban, ou plutôt l'Armement général de tous ses Sujets.

WALLENSTEIN entre en Silésie à la tête d'une Armée de 45000. hommes, & amuse Arn-

Arnheim par de feintes propofitions d'Accommodement. Ses démonftrations menacent la Saxe; Arnheim en eft la dupe, & pendant qu'il couvre cet Electorat, le Général Impérial tourne inopinément vers le Pont de Steinaw, y défait 800. Suédois, reprend Francfort, & envoye des Partis qui defolent la Poméranie & la Marche. Il fomme Berlin de lui porter fes Clefs; mais il apprend en même tems que Bernard de Weimar a pris Ratisbonne, que 9000. hommes de Troupes Saxonnes & Brandebourgeoifes s'avancent, & il renonce à tous fes Projets. Arnheim & Bannier couvrirent Berlin, & Wallenftein fe retira en Siléfie, en laiffant une forte Garnifon à Francfort, & dans quelques autres Villes.

Oxenstiern, qui avoit trouvé fes avantages dans l'Alliance qu'il avoit faite à Hailbron en 1634. avec les quatres Cercles, en propofa une pareille aux Cercles de la Haute- & Baffe-Saxe. Elle fe conclut à Halberftad, & les Electeurs de Brandebourg & de Saxe en furent les principaux Membres. Ce Miniftre Suédois leva le mafque à l'Affemblée de Francfort fur le Mein, où il propofa aux Etats, fans nul détour, de céder la Poméranie à la Suède, après la mort du dernier Duc, en guife de dédommagemens des dépenfes que cette Puiffance avoit faites en faveur des Princes Proteftans. L'Electeur de Brandebourg fut outré de cette Propofition. Elle étoit précipitée, & Oxenftiern ne l'auroit

 du

du faire que lorsque les conjonctures lui auroient été assez favorables pour oser choquer de front les Prétentions de George-Guillaume, sans commettre les interêts de la Suède. Cependant l'Electeur, assisté des Troupes Suédoises, se trouva à la tête d'une Armée de 20000 hommes, dont à peine la sixiéme partie lui appartenoit. Voici les noms des Régimens Brandebourgeois qui s'y trouvèrent; Borsdorff, Wolckmann, François Lauenbourg, Conrad Borsdorff, & Ehrenreich Borgsdorff. Il prit Francfort, dont 1000 hommes, qui en composoient la Garnison, sortirent par Capitulation. La Garnison Impériale de Crossen en sortit avec le baton blanc à la main; mais ces legers succès furent bien contrebalancés par la nouvelle qu'on reçut, que l'Archiduc Ferdinand & le Cardinal Infant avoient remporté une victoire complette sur les Suédois à Nortlingen. L'Electeur de Saxe ne pouvoit pas digérer qu'Oxenstiern eût, à son préjudice, la direction des Affaires d'Allemagne; & George-Guillaume avoit le coeur gros de la Proposition qu'Oxenstiern avoit faite à l'Assemblée de Francfort.

Ces dispositions pacifiques furent suivies de leur effet assez promptement. L'Empereur, qui desiroit de diviser l'Allemagne liguée contre lui, saisit l'occasion avec empressement, & la Paix se conclut à Prague le 20. de Mars de l'année 1635. Les conditions furent,

que

que le second Fils d'Electeur de Saxe resteroit Administrateur de Magdebourg, & que les quatre Bailliages démembrés de cet Archevêché (*) demeureroient à la Saxe. On promit à l'Electeur de Brandebourg qu'on maintiendroit ses Droits sur la Poméranie, & l'Empereur s'engagea à ne plus revendiquer les Biens de l'Eglise que les Protestans possedoient, & à confirmer les Pactes de Confraternité entre les Maisons de Brandebourg, de Saxe & de Hesse.

APRES CETTE Paix, les Troupes Saxonnes & Impériales nettoyèrent le Païs de Halberstad & de Magdeboug des Suédois qui l'infestoient; il n'y eut que la Capitale qui tint pour les Suédois. Le Mecklenbourg, la Vieille Marche & la Poméranie se ressentirent de nouveau des troubles de la Guerre; les Suédois faisoient des courses jusqu'à Oranienbourg, & les Saxons & les Impériaux occupoient tous les bords de l'Elbe & du Havel.

BANNIER, qui songeoit à conserver la Poméranie à la Couronne de Suède, assembla son Armée à Ratenow, & marcha par Wittenberg à Hall, pour éloigner la Guerre des Frontières de la Poméranie, & pour délivrer en même tems la Garnison Suédoise qui étoit pressée à Mag-

(*) Querfurt, Juterbock, Bock, Damme.

Magdebourg. L'Electeur de Saxe accourut à la Mifnie, où il fe joignit aux Impériaux que commandoit Morofini; la Guerre s'arrêta un tems aux bords de la Sale; les Saxons forcèrent cependant Bannier à fe retirer, & les Impériaux reprirent Magdebourg. Bannier paffa dans le Païs de Lunebourg, & revint dans la Marche. Wrangel le joignit, avec un Renfort de 8000 hommes; ils furprirent Brandebourg, & forcèrent Ratenow, où il y avoit Garnifon Impériale. Ainfi ce pauvre Electorat étoit la proye du premier Occupant, faccagé, pillé, & dévafté également par l'Ennemi & par ceux qui prenoient le nom d'Ami. Toutes les Villes qui font le long du Havel furent pillées deux fois par les Suédois, & une fois par les Impériaux, en moins de fix femaines. Cette defolation étoit univerfelle; le Païs n'étoit pas ruïné, mais il étoit totalement abîmé.

Le malheur de la Marche voulut que, femblant à deffein perpétuer la Guerre, la Fortune ne fe déclara jamais entiérement pour un Parti. Les Suédois reprennent tout d'un coup la fupériorité. Bannier remporte une victoire à Wiftock fur les Impériaux & les Saxons; les Troupes fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipfic; les Suédois profitent de leurs avantages; ils inondent la Marche de nouveau; Wrangel s'approche de Berlin; il y met une Garnifon de cinq Compagnies, & redemande à l'Electeur fes Forteres-

tereſſes. George-Guillaume, qui étoit à Peitz, lui répond qu'il s'abandonne à la diſcrétion des Suédois; mais que les Impériaux étant les maîtres de ſes Places, il n'a pas l'autorité d'en diſpoſer. Wrangel prend ſes Quartiers dans la Nouvelle Marche.

L'EMPEREUR FERDINAND II., le Tyran & l'Oppreſſeur de l'Allemagne, mourut enfin en 1637., & ſon Fils Ferdinand III., qui étoit déja Roi des Romains, lui ſuccéda, comme ſi ce Trône eut été héréditaire. Bogislas, Duc de Poméranie, dont la Famille avoit poſſédé ce Duché pendant 700. ans, finit ſa vie durant ces troubles, & avec lui s'éteignit ſa Maiſon. Les Armées Suédoiſes, maîtreſſes de la Poméranie, & de l'Electorat même, empêchèrent l'Electeur de faire valoir ſes Droits; il ſe contenta d'envoyer un Trompette aux Etats de la Poméranie pour leur ordonner de courir ſus aux Suédois. Cette Ambaſſade ſinguliére n'eut point d'effet; & je crois que c'eſt le ſeul exemple dans l'Hiſtoire qu'un Trompette ait été chargé d'une Commiſſion pareille.

CEPENDANT LES Impériaux, ſous les ordres de Hatzfeld & de Moroſini, chaſsèrent Bannier de la Saxe, le pouſsèrent au-delà de Schwet, & reprirent Landsberg. Klitzing, Général Saxon, nettoya en même tems la Marche & les bords du Havel, dont il expulſa les Suédois.

dois. La Guerre, qui voyageoit de côté & d'autre, se transporta de nouveau en Poméranie ; les Impériaux reçurent 3000. Hongrois de secours. Je crois que ce furent les premiers de cette Nation, dont ils firent usage hors de leur Païs. La Poméranie eut le sort de la Marche; exposée aux mêmes brigandages, elle fut prise, reprise, brûlée & ruïnée.

Les Suedois reçurent en 1638. un Secours, qui ne sembla arriver que pour perpétuer la Guerre avec toutes les horreurs qui l'accompagnent. Ils rechassent les Impériaux & les Saxons de la Poméranie, pénétrent dans la Marche, brûlent Bernaw, battent 7000. hommes de troupes Saxonnes qu'amenoit Morosini, & forcent Galas, qui commandoit les Impériaux, à fuir devant eux jusqu'en Bohême. Malgré ces revers, les Electeurs de Brandebourg & de Saxe restèrent attachés à l'Empereur.

Aussi les Suedois reparurent-ils en 1639. pour la quatrième fois aux Portes de Berlin. Les Brandebourgeois leur font une diversion inopinée ; ils fondent de la Prusse avec 4000. hommes sur la Livonie ; mais négligeant de prendre des Villes pour faire des Etablissemens, ils abandonnent leurs Conquêtes, & l'Expédition devient inutile. Les Suédois se vangent sur la Marche de ce qu'ils ont perdu en Livonie ; 400. hommes évacuent Berlin à leur approche ; ils

ils s'en emparent, & surprennent 1500. Brandebourgeois que Borsdorff commandoit à Bernaw. Dewitz prend la route de la Siléfie, & Bannier faccage de nouveau la Saxe & le Païs de Halberstad.

Axelilie, qui commandoit a Berlin en 1640., ferre Spandaw de près, & bloque legérement Custrin où l'Electeur s'étoit refugié; les ravages & les éxactions des Suédois étoient des choses inouïes. Les Etats de Pomeranie se tinrent, & l'Electeur y envoya des Députés. Les résolutions de ces Etats ne furent pas favorables pour les Suédois. Aussi les Envoyés de l'Electeur tinrent-ils à la Diète de Ratisbonne les places des Ducs de Wolgast & de Stettin. George-Guillaume fit un voyage en Prusse la même année, pour y tenir les Etats à Konigsberg, & leur demander le payement de quelques Subsides arriérés; mais il y mourut le trosième de Décembre, laissant à son Fils Fréderic-Guillaume un Païs desolé, point de ressources, ni Troupes, ni argent.

On ne sauroit, sans blesser les loix de l'équité, charger George-Guillaume de tous les malheurs qui lui arrivèrent. On remarque dans sa conduite deux fautes capitales. L'une de n'avoir point levé une Armée de 20000. hommes, qu'il auroit été en état de soudoyer, qui lui auroit servi à soutenir ses Droits sur la Succession

de Cléves, & dont il auroit fait un uſage plus utile encore pour la défenſe de ſon Païs, l'autre d'avoir placé une confiance ſans réſerve dans ſon Miniſtre, le Comte de Schwartzenberg, qui étoit vendu à la Cour Impériale, & dont les vûës ambitieuſes ne tendoient pas à moins qu'à ſe rendre lui-même le Maître de la Marche. La complication des conjonctures bizarres où ſe trouva ce Prince, ne lui laiſſa que le choix des fautes. Il falloit opter entre les Impériaux & les Suédois, lesquels on vouloit pour Amis ou pour Maîtres. L'Edit de Reſtitution, les vûës de la Cour Impériale ſur Magdebourg, & la liberté de la Foi, devoient naturellement inſpirer à George-Guillaume de l'éloignement pour Ferdinand II.; mais en s'alliant avec le Roi de Suède, dont l'intention étoit d'acquérir la Poméranie, il devenoit l'Inſtrument dans la main de ſon Ennemi qui lui arrachoit la Succeſſion. D'un côté, il ſe révoltoit contre la dureté de l'Empereur, & prêtoit l'oreille aux manières inſinuantes des Suédois; de l'autre, il étoit irrité de l'uſurpation des Suédois, & il recherchoit l'appui de la Cour de Vienne. Cette incertitude le fit tourner ſans ceſſe du côté du plus Fort; & la legéreté de la Fortune, qui paſſoit tous les jours de l'Armée Impériale à la Suédoiſe, & de la Suédoiſe à l'Imperiale, ne donnoit pas à ceux qui étoient ſes Alliés le tems de le protéger.

FRE-

FREDERIC-GUILLAUME,

SURNOMME

LE GRAND.

FREDERIC-GUILLAUME nâquit à Berlin le 6. de Février 1620. Il reçut le nom de GRAND, & il l'étoit effectivement. Le Ciel l'avoit formé exprès, tel qu'il le falloit, pour rétablir par son activité le desordre & la confusion, où l'indolence de la Régence précédente avoit jetté ses Provinces; pour être le Restaurateur & le Défenseur de sa Patrie; la gloire & l'honneur de sa Maison. Il semble que par méprise la Nature avoit uni en lui l'Ame d'un grand Roi à la fortune médiocre d'un Electeur; aussi étoit-il bien au dessus du Rang qu'il occupoit. On vit pendant son Régne, les actions d'une Ame forte, & d'un Génie supérieur, tantôt tempérées par la prudence, tantôt portant ce caractère d'enthousiasme qui enleve notre admiration; inépuisable en ressources, sans secours étrangers; formant ses Projets lui-même, & les mettant en exécution; rétablissant par sa sagesse un Païs abîmé; acquérant de nouveaux Etats par sa politique & sa prudence; assistant ses Alliés, & défendant ses Peuples par sa valeur; & toûjours également grand dans tout ce qu'il entreprenoit.

Fréderic-Guillaume avoit 20. ans, lorsqu'il parvint à la Régence. Son éducation avoit éte sembla-

ſemblable à celle de Philoctéte : il apprit à vaincre dans âge où le vulgaire des hommes apprend à bégayer ſes penſées. Le Camp du Prince Frédéric-Henri d'Orange fut ſon Ecole militaire; il aſſiſta aux Siéges des Forts de Schenck & de Breda. Le Comte de Schwartzenberg, Miniſtre de George-Guillaume, qui voyoit avec peine dans le caractère de ce jeune Prince des éclairs de ce beau feu qui jetta enſuite des rayons ſi brillans, l'éloigna, autant qu'il lui fut poſſible, de la Cour, ne croyant pas ſes vertus aſſez pures pour qu'elles ſoutinſſent l'examen d'un Surveillant auſſi dangereux. Le jeune Prince revint cependant trouver ſon Pere, malgré le Miniſtre, & il fit avec l'Electeur le voyage de Pruſſe, où la mort de George-Guillaume le mit en poſſeſſion de ſes Etats.

Mais cette Succeſſion étoit en partie entre les mains des Suédois, qui avoient fait de l'Electorat de Brandebourg un Deſert affreux, où l'on connoiſſoit les traces des Villes par les décombres & les ruïnes, & les Lieux où il y avoit eu des Villages par des monceaux de cendres, qui empêchoient l'herbe d'y croître.

Les Duchés de Cléves & de la Marche n'étoient guère plus heureux ; leurs moiſſons ſe partageoient entre les Eſpagnols & les Hollandois, qui les pilloient alternativement, en tirant des Contributions éxorbitantes, ſous prétexte de les défendre.

La Prusse, qui avoit été envahie par Gustave-Adolphe saignoit encore des playes que la Guerre lui avoit faites. Fréderic-Guillaume commença ainsi sa Régence dans des conjonctures désespérées Prince sans Etats, Electeur sans pouvoir, Successeur sans héritage; dans cette premiere Jeunesse, qui, étant l'âge des égaremens, rend à peine les hommes capables d'obéïssance, il donna des marques d'une prudence consommée, & de toutes les vertus qui le rendoient digne de commander aux Hommes.

Il établit l'ordre dans ses Finances, proportionna sa dépense à sa recepte, & se défit des Ministres malhabiles, ou suspects, qui avoient contribué au malheur de ses peuples, Le Comte de Schwartzenberg fut le premier qu'il congédia. Ce Comte étoit Grand-Commandeur de Malthe, Gouverneur de la Marche, Président du Conseil, & Grand-Chambellan. S'il y avoit eu plus de Charges importantes, il les auroit toutes réunies sur lui. George-Guillaume avoit concentré en un seul homme son Conseil & sa Cour. Ce Comte, qui s'étoit vendu à la Maison d'Autriche, retourna à Vienne, où il mourut la même année.

Après la mort de Schwartzenberg, l'Electeur envoya le Baron Borgsdorff à Spandaw & à Custrin, pour apposer son Scellé sur les Effets du Défunt. Les Commandans de deux Forteresses refusèrent de lui obéïr, prétextant qu'ils n'osoient le faire sans ordre exprès de l'Empereur,

reur, à qui ils avoient prêté le Serment. Borgsdorff dissimula l'insolence de ce refus; il guetta Rochow, Commandant de Spandaw, & s'en saisit, comme il sortoit imprudemment de sa Forteresse. L'Electeur fit trancher la tête à ce Rebelle, & les Commandans de ses autres Places se rangèrent à l'obéïssance.

Fréderic-Guillaume reçut en personne l'Investiture de la Prusse, des mains de Ladislas Roi de Pologne. L'Electeur s'engagea de payer à cette Couronne un Tribut annuel de 120000. florins, & de ne faire ni paix ni trève avec ses Ennemis.

Le Baron de Leben reçut l'Investiture de l'Electorat, en son nom, de l'Empereur Ferdinand III.; mais il ne put obtenir celle des Duchés de Cléves, parce que cette Succession étoit encore en litige.

Après avoir satisfait à ces sortes de devoirs étrangers, l'Electeur tourna toute son application à soulager ses Peuples, & à retirer ses Etats de la desolation dans laquelle ils étoient plongés. Ses Négociations le firent entrer dans la possession de ses Biens; il conclut une Trève pour 20. ans avec les Suédois (*), qui évacuèrent la plus grande

(*) A Stockholm, Gotze & Leuchtmer furent ses Envoyés.

grande partie des Marches de Brandebourg; l'Electeur paya, & fit livrer aux Garnisons Suédoises, qui tenoient encore quelques Villes, 140000. Ecus, qui en font près de 200000. de notre monnoye, & mille boisseaux de bled par an. Il fit en 1644. un Traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du Païs de Cléves, dont ils s'étoient mis en possession, & il obtint des Hollandois l'évacuation de quelques autres Villes.

Les Puissances de l'Europe, qui commençoient à sentir le poids d'une longue Guerre, dont les suites leur devenoient de jour en jour plus ruïneuses, se prêtèrent aux Negociations de Paix. Les Villes de Munster & d'Osnabruck furent choisies, comme les Lieux les plus propres, pour ouvrir les Conférences; l'Electeur y envoya ses Ministres.

La multitude de Matières, la Complication des Causes, le nombre de Souverains à contenter, les différentes Prétentions sur les mêmes Provinces, la Religion, les Prééminences, le Compromis de l'Autorité Impériale & des Libertés Germaniques; tout ce Cahos énorme à débrouiller occupa les Ministres jusqu'à l'année 1647. qu'ils convinrent des Articles principaux.

Il n'est pas nécessaire de copier ici le Traité de Westphalie, sur lequel un Auteur laborieux a écrit

écrit un Livre ſavant & utile. Je me contente de rapporter les points de ce Traité qui ſont relatifs à l'Hiſtoire de Brandebourg.

La France, qui épouſoit les interêts des Suédois, demandoit la Poméranie, comme un Dédommagement des fraix que la Guerre avoit coûté à Guſtave-Adolphe & à ſes Succeſſeurs; à quoi l'Electeur & l'Empire refuſoient de conſentir. Fréderic-Guillaume convint enfin de céder aux Suédois la Poméranie Citérieure, les Isles de Rugen & de Wollin, les Villes de Stettin, de Gartz, de Golnow, & les trois Embouchures de l'Oder; ajoutant, que ſi les Deſcendans mâles de la ligne Electorale venoient à manquer, la Poméranie & la Nouvelle Marche retomberoient à la Suéde; & qu'en attendant il ſeroit permis aux deux Maiſons de porter les Armes de ces Provinces. On ſéculariſa en récompenſe, pour Equivalent de cette Ceſſion que l'Electeur venoit de faire, les Evêchés de Halberſtad, de Minden & de Camin, dont on le mit en poſſeſſion, de même que des Comtés de Hohenſtein & de Richenſtein; & il reçut l'Expectance ſur l'Archevêché de Magdebourg, dont Auguſte de Saxe étoit encore Adminiſtrateur.

Cette Paix, qui ſert de Baſe à toutes les Poſſeſſions & à tous les Droits des Princes d'Allemagne, & dont Louïs XIV. devint le Garant, fut publiée l'année 1648.

L'Elec-

L'Electeur, dont les interêts étoient ainsi fixés, fut obligé de faire encore en 1649. un nouveau Traité avec les Suédois pour le Réglement de quelques Limites, & pour l'acquit de quelques dettes, dont la Suède ne paya que le quart. Ce ne fut que l'année 1650. que l'Electorat, la Poméranie & les Duchés de Cléves furent entiérement évacués par les Suédois & les Hollandois, qui tenoient quelques Places.

Le Duc de Neubourg pensa jetter les Affaires dans la même confusion dont on venoit de les tirer avec tant de peine, en persécutant les Protestans de Juliers avec rigueur. Fréderic-Guillaume se déclara leur Protecteur, & envoya son Général Spaar avec quelques Troupes sur le Territoire du Duc, lui faisant proposer en même tems un Accommodement par la Médiation des Hollandois.

Charles IV., Duc de Lorraine, Prince errant & vagabond; chassé de ses Etats par la France, & qui, avec un petit Corps de troupes, menoit plutôt la vie d'un Tartare que d'un Souverain, vint dans ces entrefaites au secours du Duc de Neubourg. Son arrivée pensa faire évanouïr les dispositions pacifiques des Parties; cependant on s'accorda. Quant à l'ordre des Possessions, on s'en tint au Traité de Westphalie (*); & quant

(*) Les Duchés de Cléves, la Marche & Ravensberg échurent à l'Electeur; Juliers, Bergues & Ravenstein au Duc.

quant aux Libertés de Conscience, à ceux qu'on avoit fait en faveur des Protestans depuis l'année 1612. jusqu'à l'année 1647.

Il arriva alors un Evénement en Suède, en 1654., dont la singularité attira les yeux de toute l'Europe.

La Reine Christine abdiqua le Trône en faveur de son Cousin Charles-Gustave, Prince de Deux-Ponts. Les Politiques condamnèrent cette action, d'autant plus qu'ils ne jugent de la conduite des hommes que par des principes d'interêt & d'ambition. Ceux qui se piquoient le plus de finesse, prétendirent que la jeune Reine ne s'étoit démise de la Royauté que par l'aversion qu'elle avoit pour Charles-Gustave, qu'on lui vouloit faire épouser. Les Savans la louèrent trop de ce qu'elle avoit sacrifié, dans un âge encore tendre, les appas des Grandeurs aux charmes de la Philosophie. Cependant, si elle avoit été vrayement Philosophe, le meurtre de Monaldeschi & les regrets qu'elle témoigna à Rome de son abdication n'auroient pas flétri sa renommée. Aux yeux des Sages, la conduite de cette Reine ne parut qu'étrange. Elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le Trône. Une pareille action n'acquiert de grandeur que par l'importance des motifs qui la fait résoudre, par les circonstances qui l'accompagnent, & par la magnanimité dont elle est soutenue dans la suite.

A pei-

A peine Charles-Gustave fut-il monté sur le Trône, qu'il étudia les moyens de se signaler par les armes. Il s'en falloit 6. ans que la Trève que Gustave-Adolphe avoit faite avec la Pologne ne fût expirée. Son dessein étoit d'obliger Jean-Casimir, qui depuis l'an 1648. étoit devenu Roi à la place de Ladislas, à renoncer à toutes les Prétentions que la Couronne de Pologne formoit sur la Suède, & à lui céder la Livonie. Fréderic-Guillaume, qui se défioit des Suédois, devina leurs desseins; mais, pour flatter la Suède, il moyenna un Accord par sa Médiation entre la Régence Suédoise de Stade & la Ville de Brême, dont les démêlés étoient relatifs aux libertés de cette Ville Anséatique.

Charles-Gustave, qui publioit que ses Armemens regardoient la Russie, fit demander à l'Electeur ses Ports de Pillaw & de Mémel, de même que Gustave-Adolphe avoit demandé à George-Guillaume ses Forteresses de Spandaw & de Custrin. Les tems avoient changé; & Fréderic-Guillaume avoit l'Ame trop fiere, & trop généreuse, pour descendre à de pareilles bassesses. Il rejetta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit faites avec indiscretion, & répondit, que si l'intention du Roi de Suède étoit positivement d'attaquer les Russes, il s'engageoit de fournir un Corps de 8000. hommes pour cette Guerre; prétextant que les progrès des Moscovites en Pologne lui faisoient appréhen-

der qu'ils ne s'approchassent de ses Frontieres. Cette défaite artificieuse, & polie, fit connoître aux Suédois que l'Electeur n'étoit ni timide ni dupe.

La République de Pologne, que l'Electeur avertit du danger qui la menaçoit, le pria de l'assister de son Artillerie, de ses Troupes, & de ses bons Conseils. Cette priere fut suivie d'une Ambassade, qui demanda sa Médiation pour moyenner un Accommodement avec la Suède; & celle-ci par une autre, qui le pressa de fournir des Subsides pour subvenir aux frais de la Guerre.

L'Electeur, qui connoissoit les vices cachés des Délibérations tumultueuses de cette République, prête à faire la guerre, sans en avoir préparé les moyens, épuisée par la rapine des Grands, incertaine dans ses Résolutions, mal obéïe par ses Troupes, & legére dans ses Engagemens, répondit, qu'il ne vouloit ni se charger des malheurs qu'ils appréhendoient, ni se sacrifier pour des ingrats. Ce Prince, pensant à la sûreté de ses Etats, fit une Alliance défensive avec les Hollandois, qui devoit durer 8. ans, & rechercha l'amitié de Cromwel, cet Usurpateur heureux, qui avoit acquis le Titre de Protecteur de sa Patrie, & qui ne devoit avoir que celui de Tyran. Il essaya de se lier avec Louïs XIV., qui, depuis la Paix de Westphalie, étoit deve-

devenu l'Arbitre de l'Europe. Il flatta la hauteur de Ferdinand III. pour l'engager dans ses interêts; mais il ne reçut de ces Princes que des complimens, & de vaines paroles en réponse. L'Empereur fit de grandes augmentations dans ses Troupes, & l'Electeur imita son exemple.

Charles - Gustave ne tarda pas à confirmer les soupçons que l'Electeur avoit eus de ses desseins. Le Géneral Wittemberg traversa la Nouvelle Marche avec un Corps de troupes Suédoises, sans en avoir obtenu la permission, & s'approcha de la Pologne. A peine Steinbock attaqua-t-il ce Royaume, que deux Palatinats de la Haute-Pologne se rendirent aux Suédois.

Fréderic-Guillaume voyant que tout l'effort de la Guerre se portoit du côté de ses Frontiéres de la Prusse, y marcha à la tête de ses Troupes, pour être à portée de prendre des mesures justes, & de les éxécuter avec promtitude. Il conclut à Marienbourg une Alliance défensive avec les Etats de la Prusse-Polonoise. Elle rouloit sur un Secours mutuel de 4000. hommes, que se promettoint les Parties contractantes, & sur l'entretien des Garnisons Brandebourgeoises à Marienbourg, Grodenz, & autres Villes.

Les Suédois n'étoient pas alors les seuls ennemis des Polonois. Le Czar de Russie avoit

changea ensuite (*) son Traité avec les Suédois en Alliance offensive. Le Roi & l'Electeur eurent une entrevûë en Pologne, où ils convinrent des Projets de leur Campagne, & sur-tout de reprendre Varsovie aux Polonois, qui venoient d'en déloger les Suédois.

L'Electeur marcha ensuite par la Mazovie, & joignit l'armée Suédoise au Confluent de la Vistule & du Bog. Les Alliés passèrent le Bog, & l'Armée Polonoise passa en même tems la Vistule à Varsovie; de sorte qu'il n'y avoit plus d'obstacle qui les séparât.

Les Ministres François, d'Avaujour & de Lombres, se flattèrent de concilier les Esprits par leurs Négociations. Ils allèrent d'un Camp à l'autre; mais les Polonois, fiers de leur nombre (†), méprisoient les Alliés, dont les Forces ne montoient qu'à 16000. hommes, & rejettèrent avec insolence toutes les offres qu'on leur fit.

Les Polonois étoient dans un Camp retranché; leur Droite s'étendoit vers un Marais, & la Vistule couroit en ligne transversale de leur dos vers leur Gauche. Charles-Gustave & Fréderic-Guillaume marchèrent à eux le 28. Juillet.

E 4 Le

(*) A Marienbourg.

(†) Ils avoient 40000. Combattans.

Le Roi passa un petit Bois, & appuya sa Droite à la Vistule. Mais le terrein étoit si étranglé, qu'en se déployant il n'auroit pu présenter qu'un front de 12. Escadrons & de 3. Bataillons à l'Ennemi. Il resta donc en Colonnes, & la journée se passa en Escarmouches, & en Canonnades. L'Infanterie arriva tard; l'Electeur, qui commandoit la Gauche, l'appuya, le mieux qu'il put, au Bois que la Droite venoit de passer; & l'Armée resta de cette sorte la nuit sous les armes.

Le lendemain 29., l'Electeur s'empara d'une Colline qui étoit vers sa Gauche, d'où il découvrit une Plaine rase & unie, propre à étendre les Troupes au-delà de ce petit Bois; il fit défiler sa Colonne par la Gauche, en s'étendant dans la Plaine, & assûrant son flanc par 6. Escadrons qui le couvroient. Les Tartares apperçurent ce mouvement, & attaquèrent l'Electeur de tous côtés; mais ils furent repoussés, & son Aîle gauche se déploya entiérement sur la Plaine. Les Tartares firent une nouvelle tentative qui leur réussit aussi mal que la premiere, & ils se retirèrent en confusion.

Le Roi, voyant l'impossibilité qu'il y avoit d'attaquer le Retranchement des Ennemis du côté de la Vistule, arrangea une nouvelle Attaque. L'Infanterie Polonoise, faisant mine de sortir de ses Retranchemens, le contint pendant

un

un tems ; mais quelques Canons Suédois, braquées ſur les Ouvertures des Retranchemens Polonois, furent ſi bien employés, que toutes les fois que les Polonois voulurent déboucher, ils ſe trouvèrent forcés de rentrer dans leurs Retranchemens avec confuſion. Un ſeul moment ſuffit à Charles-Guſtave pour changer ſon Ordre de Bataille. Les Suédois, qui étoient à la Droite, traversèrent le Bois, & vinrent ſe former ſur la Plaine, à la gauche des Brandebourgeois qui s'y étoient déja déployés.

L'Armée Polonoiſe, ſortant en même tems de ſon Retranchement par ſa Droite, forma un front ſupérieur à celui des Alliés; toute ſa Cavalerie étoit à la Droite, qu'un Village garni d'Infanterie & une Batterie placée ſur une Eminence couvroient. Le Roi de Suède les déborda, & leur gagna le flanc. Auſſi-tôt les Polonois mirent le feu au Village, l'abandonnèrent, & ſe rallièrent derriére un autre Village qu'un Marais couvroit. Le Roi les pourſuivit, & leur gagna encore le flanc; ce qui produiſit un nouvel incendie, & une nouvelle retraite de la part des Polonois. Dans ce danger la Cavalerie Polonoiſe fit un effort général. Elle attaqua tout à la fois les Alliés en dos, en flanc, & de front; mais, tout étant prévu, & les Troupes diſpoſées à les recevoir, la Réſerve tint le dos de l'Armée libre, & les Polonois furent repouſſés avec grande perte de tous côtés. La nuit déroba

pour cette fois une Victoire complette aux Suédois, & ils attendirent le retour de l'Aurore sur le Champ de Bataille, les armes à la main.

Dès que le jour parut, le Roi jugea à propos de faire de nouvelles dispositions. Il forma ses deux premieres Lignes d'Infanterie, la Cavalerie fut mise en troisième, à la réserve de la Droite, où l'Electeur garda les Cuirassiers & les Dragons Brandebourgeois.

L'Ennemi étoit encore en possession d'un Bois, situé au devant de la Gauche. On y détacha une Brigade d'Artillerie, soutenue de 500. Chevaux. Après quelques décharges de Canon, la Cavalerie chassa l'Ennemi du Bois, qui fut occupé par 200. Fantassins. L'Electeur attaqua alors la Cavalerie Polonoise, qui étoit rangée sur une Hauteur, la culbuta dans des Marais, & la dispersa entiérement. L'Infanterie des Ennemis qui se trouvoit abandonnée, & qui avoit déja perdu ses Canons, se culbuta sans attendre l'Ennemi, & s'enfuit dans une confusion totale. L'Armée battuë repassa la Vistule, & abandonna Varsovie, qui se rendit le lendemain au Vainqueur.

L'Armée Polonoise perdit 6000. hommes dans les différens combats de ces trois Journées; & les Alliés, harassés d'un jeûne de trois jours, ne purent la poursuivre.

Jean-

Jean-Casimir avoit assisté en personne à la défaite de ses Troupes; la Reine & quelques Palatines en avoient été les spectatrices du Pont de la Vistule; mais elles ne servirent qu'à multiplier les embarras, la honte, & la confusion d'une déroute totale.

Après que l'Armée victorieuse eut pris quelque repos, elle fit une Marche de 6. Milles d'Allemagne à la poursuite des Polonois; mais l'Electeur, qui reçut avis que quelques Milices Tartares faisoient des incursions en Prusse, laissa quelques troupes dans l'Armée Suédoise, & retourna avec le gros de son Armée pour couvrir ses Frontiéres. Il informa l'Empereur du gain de cette Bataille. Ferdinand, qui n'applaudissoit pas du fond de son ame à des succès aussi brillans, se contenta de lui répondre: „Qu'il „plaignoit les Polonois d'avoir à faire à deux „aussi braves Princes.“

Fréderic-Guillaume, qui remarquoit le besoin extrême que Charles-Gustave avoit de son assistance, en profita avec tant d'habileté, qu'il obtint l'entière Souveraineté de la Prusse par le Traité de Libaw; la Suède ne se réserva que la Succession éventuelle.

L'Empereur, qui jouïssoit alors de la paix, en 1657., voulut se mêler des troubles des Polonois, soit pour les défendre, soit pour en profiter. Il en-

envoya Hatzfeldt à la tête de 16000. hommes au ſecours de cette République. Le Dannemarck épouſa également leur querelle, en haine de la Suède. Ferdinand III., ne ſe contentant pas d'aſſiſter les Polonois de ſes Troupes, voulut encore par ſes perſuaſions les delivrer d'un Ennemi redoutable, & ſollicita Fréderic-Guillaume dans les termes les plus preſſans à ſe détacher des Suédois. Cette Ligue puiſſante devénoit pour Guſtave un préſage certain de l'inconſtance de la Fortune.

L'Electeur, preſſé de tous côtés, ſe réſolut à prévenir les loix de la néceſſité; il conſentit de bonne grace à ce qu'il n'auroit pu refuſer à la force d'une diverſion que l'Empereur & le Roi de Dannemarck étoient en état de faire dans ſes Etats. Il ſigna à Vélaw ſa paix avec les Polonois; cette Couronne reconnut la Souveraineté de la Pruſſe; elle lui céda les Bailliages de Lawembourg & de Butaw en dédommagement de l'Evêché de Warmie; la Ville d'Elbing lui fut engagée moyennant une Somme d'argent; & la Succeſſion de la Pruſſe fut étenduë ſur ſes Couſins les Markgraves de Franconie. La Pologne & le Brandebourg ſe promettant un Secours réciproque de 2000. hommes, l'Electeur évacue toutes les Villes de Pologne où il tient Garniſon, & ce Traité important eſt confirmé à Braunsberg.

En

En abandonnant les Suédois, l'Electeur rompoit aussi en quelque maniére avec la France; il trouva à propos de suppléer aux anciennes liaisons par de nouvelles, & fit une Alliance avec l'Empereur & le Dannemarck. Ferdinand III. s'engagea de fournir un Corps de 6000. hommes, & Fréderic-Guillaume un Contingent de 3500., en cas qu'une des Parties contractantes en eût besoin.

L'Archiduc Léopold, que son Pere avoit fait élire Roi des Romains dès l'an 1653., malgré la Bulle d'Or, & contre l'avis des Princes de l'Empire, remplit alors le Trône Impérial, qui vint à vaquer par la mort de Ferdinand III.

Charles-Gustave irrité de ce que l'Empereur & le Roi de Dannemarck faisoient avorter dans leur naissance les vastes Projets qu'il avoit formés sur la Pologne, s'en vangea sur la Sélande, où il fit une irruption, & força Fréderic III. de Dannemarck à signer la Paix de Roschild. A peine cette Paix fut-elle concluë que le Roi de Dannemarck la rompit, & le retour de la liberté détruisit l'ouvragre de la contrainte. Fréderic III., quoiqu'Aggresseur, sollicita les Secours de l'Electeur contre la Suède, & les obtint.

Fréderic-Guillaume établit le Prince d'Anhalt Gouverneur de ses Etats pendant son absence, & partit de Berlin à la tête de sa Cavalerie, & de

de 3000. Cuirassiers Impériaux. Il força les Suédois, qui étoient dans le Holstein, à se retirer au-delà de l'Eider, & mit Garnison Brandebourgeoise & Impériale dans Gottorp; & après avoir chassé les Suédois de l'Isle d'Alandt, il mit son Armée en Quartiers d'hyver dans le Jutland.

L'année d'après il ouvrit sa Campagne par la prise de Friderichsode, & de l'Isle de Fionie. Mais l'Entreprise qu'il forma sur l'Isle de Fuynen lui manqua; parce que 8. Vaisseaux de Guerre Suédois dissipèrent les Bateaux chargés de ses Troupes de débarquement.

Pour diviser davantage les Forces des Suédois, de Souches entra avec ses Impériaux, & 2000. Brandebourgeois (*) dans la Poméranie Citérieure. Lui & Staremberg s'emparèrent de quelques petites Villes & de l'Isle de Wollin, & mirent le Siége devant Stettin; Würtz qui en étoit Commandant fit une belle défense. La renommée annonça promtement cette Expédition en Dannemarck: Wrangel y apprit cette nouvelle, vola au secours de la Poméranie, débarqua à Stralzund, surprit 200. Brandebourgeois sur l'Isle d'Usedom, & jetta 16000. hommes de secours dans Stettin.

Würtz

(*) Commandés par le Général de Dhona.

Würtz ne laiſſa pas languir ſes Troupes dans une lâche oiſiveté ; il fit une furieuſe ſortie, chaſſa les Impériaux de leurs Approches, encloua leur Canon, porta la terreur dans leur Camp, & les obligea de lever ce Siége qui avoit duré 46. jours.

L'Electeur, qui voyoit que la Guerre ſe rapprochoit de ſes Frontiéres, quitta le Jutland avec ſes Brandebourgeois, & ſuivit Wrangel en Poméranie. Il prit Warnemund & Tripſée, battit en perſonne, auprès de Stralzund, un Détachement de 300. Chevaux, & finit ſa Campagne par la priſe de Demmin.

Pendant que la Guerre ſe faiſoit ainſi dans le Holſtein & en Poméranie, les Suédois avoient délogé en 1658. les Polonois & les Brandebourgeois du Grand, du Petit-Werder, & de la Ville de Marienbourg dans la Pruſſe; mais ils en furent rechaſſés en 1659. par les Impériaux & les Polonois; & Polentz avec ſes Brandebourgeois leur fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques Villes.

Je dois ajouter, pour un plus grand éclairciſſement de ces détails militaires, que la plûpart des Villes, qui ſoutenoient des Siéges alors, étoient de nature à ne pouvoir pas réſiſter 24. heures à la façon dont on les attaque de nos jours, à moins qu'une Armée ne ſoit à portée de les ſoutenir.

La

• La mode d'abdiquer étoit devenuë épidémique en Europe. La Reine Christine en avoit donné l'exemple; Jean-Casimir l'imita, & Michel Coribut fut élu à sa place.

Charles-Gustave vint à mourir à la fleur de son âge parmi ces troubles, & ces agitations dans lesquelles il avoit plongé le Nord; la minorité de son Fils Charles XI., qui n'avoit que 5. ans, modérant l'instinct belliqueux des Suédois, leur permit dans le calme des passions d'embrasser des sentimens plus pacifiques.

Les Parties belligérantes soupiroient toutes après le repos, & ne demandoient que leurs sûretés; leur animosité étoit morte avec celui qui en étoit l'objet. Toutes les Parties convinrent d'ouvrir les Conférences dans l'Abbaye d'Oliva, située auprès de Dantzick. Comme l'ambition n'avoit aucune part à ces Négociations, elles parvinrent bien-tôt à une heureuse fin. On garantit à l'Electeur le Traité de Braunsberg, & l'on reconnut la Souveraineté de la Prusse; & les autres Puissances convinrent entr'elles de rétablir l'ordre des Possessions, comme elles avoient été avant la Guerre.

Cependant la Prusse se soumettoit avec peine au Traité de Braunsberg. Les Etats de ce Duché prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de disposer d'eux. Un Gentil-homme, nom-

nommé Rhode, qui étoit des plus séditieux, fut arrêté. L'Electeur, accoutumé à surmonter de plus grands obstacles, vint facilement à bout d'appaiser ces premiers mouvemens de révolte, & reçut en personne l'Hommage des Prussiens à Konigsberg.

Fréderic-Guillaume, qui étoit le Défenseur de ses Sujets en tems de guerre, avoit la noble ambition de leur servir de Pere en tems de paix. Il soulageoit les Familles ruïnées par les Ennemis. Il relevoit les murailles abattuës des Villes; les Forêts, les Bêtes féroces qui les habitoient, disparoissoient pour faire place à des Colonies de Laboureurs, & à de nombreux Troupeaux, qui se nourrissoient dans les lieux que la desolation de la guerre avoit rendus sauvages. L'industrie, si utile & si méprisée, l'Oeconomie rurale, étoit encouragée. On voyoit journellement la création de quelques nouveaux Villages; l'excavation de quelques nouveaux Canaux commodes pour les habitans; & l'on parvint de plus à former le cours d'une Riviére artificielle, qui, joignant la Sprée à l'Oder, facilitoit le Commerce des différentes Provinces, en leur donnant le moyen de se communiquer mutuellement leur abondance. Ces sages arrangemens étoient dus à l'application continuelle de Frederic-Guillaume au Gouvernement, & à la bonté de son caractère. Ce Prince étoit peut-être plus grand encore par cet endroit, que par sa valeur héroïque, & par l'habileté de sa politique, qui

lui faisoit faire toutes les choses de la façon dont il le falloit pour réussir, & dans le tems où elles devoient être faites.

Les Turcs attaquèrent l'Empereur en Hongrie en 1665., & il lui envoya un Secours de 2000. hommes, que le Duc de Holstein eut ordre d'y conduire.

Les Polonois avoient une Guerre semblable à soutenir contre les Infidèles, & il assista Michel Coribut par un Renfort de ses troupes.

Il reçut l'Hommage éventuel de la Ville de Magdebourg, & y mit Garnison. Il acquit la Seigneurie de Regenstein, qui étoit un Fief du Duché de Halberstad, & maintint ses Droits contre les Prétentions du Duc de Brunswick. Il accorda en 1666. les Fils du Duc de Lunebourg, qui s'entredéchiroient pour l'Héritage paternel; il termina par un Traité les différends qu'il avoit le Duc de Neubourg touchant la Succession de Cléves; il fit une Alliance défensive avec la Suède, & conclut à la Haye une quadruple Alliance avec le Roi de Dannemarck, la République de Hollande, & le Duc de Brunswick, à laquelle l'Empereur accéda.

Toutes ces Alliances avoient pour objet d'assûrer la tranquillité de l'Allemagne. Il paroît cependant que la prévoyance, en multipliant trop

trop leur nombre, affoibliſſoit en même tems leur valeur.

Louïs XIV. troubla le repos de l'Europe en 1667., malgré ces précautions, par la Guerre qu'il fit en Flandre aux Eſpagnols. Une dot qui n'avoit point été payée à *Marie-Therèſe* fournit un Manifeſte à la France. Quoique ces raiſons ne paruſſent pas auſſi valables à Madrid qu'à Verſailles, Louïs XIV. crut procéder ſelon les règles, en envahiſſant les Païs-Bas-Eſpagnols; parce qu'ils étoient alors défendus par peu de Troupes.

La France, qui étoit attentive à prévenir les Ligues qui pouvoient ſe former pour le ſoutien de l'Eſpagne, crut que dans ces Conjonctures il lui convenoit de ménager l'amitié de l'Electeur; & ce Prince s'engagea de ne point ſe mêler de cette Guerre, qui en effet lui étoit étrangère.

Cependant dès l'année 1670. les deſſeins que Louïs XIV. formoit ſur les Provinces-Unies n'étoient pas ſi cachés, qu'il n'en tranſpirât quelque choſe. Ceux qui ſont les moins intéreſſés, dans les Affaires y ſont ſouvent les plus clairvoyans. Fréderic-Guillaume devina les intentions du Roi de France; il eſſaya de détourner les foudres qui menaçoient les Hollandois. Louïs XIV., bien loin d'adopter les ſentimens pacifiques de l'Electeur, eſſaya de l'entraîner lui-

F 2 même

même à faire la guerre aux Hollandois; il chargea de cette Commission le Prince de Furstemberg qui se rendit à Berlin; & ce Prince y vit avec étonnement un Souverain, qui préféroit les sentimens de l'amitié & de la reconnoissance aux amorces de l'interêt, & aux attraits séduisans de l'ambition.

Fréderic-Guillaume fit un Traité à Bilefeldt avec l'Electeur de Cologne, l'Evêque de Munster, & le Duc de Neubourg, pour le soutien des Provinces-Unies. A peine cet Engagement fut-il pris, que le Duc de Neubourg & l'Electeur de Cologne passèrent en transfuges dans le Parti contraire.

La Hollande attaquée par la France en 1672., harcelée par l'Electeur de Cologne, & par l'Evêque de Munster, étoit dans une situation à n'oser attendre des secours de la générosité de ses Alliés. Les malheureux peuvent faire une expérience certaine du Cœur humain; le déclin de leur fortune refroidit le zèle de leurs Amis; & comment espérer qu'un Prince eût l'Ame assez magnanime, pour affronter à la fois Louïs XIV. dans le cours triomphant de ses prospérités, & les malheurs que la République de Hollande avoit à craindre pour elle, & pour ses Libérateurs ? Cependant ce Défenseur se trouva, & Fréderic-Guillaume fit une Alliance avec cette République, lorsque l'Europe comptoit de la voir submergée par les flots, sur lesquels elle avoit régné avec un empire si absolu.

L'E-

L'Electeur lui promit un Secours de 20000. hommes, dont la moitié seroit entretenuë aux dépens de cette République. Les Parties s'engagèrent à ne point faire de Paix séparée. L'Empereur Léopold, à l'exemple de l'Electeur, accéda à cette Alliance.

L'invasion de Louïs XIV. avoit chargé la face du Gouvernement en Hollande; le Peuple, que la calamité publique rendoit furieux, s'en prit au Pensionnaire, & vangea sur les Freres de Wit les malheurs que la Hollande avoit à souffrir. Le Prince Guillaume d'Orange fut élu Stadhouder d'une commune voix. Ce Prince, âgé de 19. ans, devint l'Ennemi le plus infatigable que l'ambition de Louïs XIV. ait eu à combattre.

A peine l'Electeur eut-il formé son Armée, qu'il s'avança à Halberstad, où il attendit l'arrivée de Montécuculi avec 10000. Impériaux. Il continua sa marche vers la Westphalie; mais Turenne quitta la Hollande, prit quelques Villes dans le Païs de Cléves, & vint à sa rencontre à la tête de 30000. François. Cependant Groningue fut évacué par l'Evêque de Munster, & le Siége de Mastricht levé par les François; ce qui étoit les premiers fruits de cette diversion.

Montécuculi avoit un ordre secret de l'Empereur de ne point agir offensivement; l'Electeur vouloit combattre Turenne, & marcher tout droit au secours des Hollandois; mais Montécuculi n'y voulut jamais consentir, disant que les Brande-

bourgeois étoient trop foibles pour attaquer Turenne. Fréderic-Guillaume fut obligé de se conformer aux intentions de l'Empereur, & marcha du côté du Rhin vers Francfort, en donnant avis au Prince d'Orange des raisons de sa conduite. Cette marche obligea pourtant Turenne à repasser le Rhin à Andernach, & débarassa la Hollande de 30000. ennemis.

L'Electeur voulut suivre Turenne, & avoit fait tous les préparatifs nécessaires pour passer le Rhin à Nirstein; mais Montécuculi s'y opposa encore, & lui déclara que les Impériaux ne passeroient pas cette Riviére. La Campagne s'écoula ainsi infructueusement, & l'Electeur prit ses Quartiers d'hyver en Westphalie.

Turenne profita de ce repos; il passa le Rhin à Wesel, s'empara des Duchés de Clèves & de la Marck, & s'avança en Westphalie; l'Evêque de Munster osa même assiéger Bilefeldt, mais il ne put prendre cette Ville.

Le Prince d'Anhalt conseilla alors à l'Electeur d'attaquer Turenne, mais les mêmes raisons de ne le point faire subsistoient toûjours; l'Empereur, qui ne s'étoit point déclaré contre la France, ne vouloit pas que ses Troupes agissent contre elle, & les Brandebourgeois n'étoient pas assez forts pour oser se mesurer contre de pareils Ennemis.

Les Hollandois devoient tous les Subsides qu'ils s'étoient engagés de payer à l'Electeur; ni l'Espagne ni l'Empereur n'avoient pris parti ontre

contre la France, & tous les Etats de Westphalie étoient perdus. Fréderic-Guillaume se disposa dans ces conjonctures à faire son Accommodement avec Louïs XIV. La Paix fut concluë à Vossen, & le Roi de France la ratifia dans son Camp devant Mastricht. L'Electeur rentra en possession de tous ses Etats, hormis des Villes de Retz & de Wésel, que les François gardèrent jusqu'à ce que la Paix avec la Hollande fût concluë. L'Electeur s'engagea de ne plus assister les Hollandois, se réservant cependant la liberté de défendre l'Empire, au cas qu'il fût attaqué. Les autres Articles de ce Traité roulent sur des indemnités pour les dommages que les Troupes Françoises avoient faits, & que Louïs XIV. promit de payer à l'Electeur.

Malgré tous les efforts que l'on fit, on ne put jamais disposer les François à comprendre dans cette Paix la République de Hollande. Fréderic-Guillaume s'étoit sacrifié pour elle, & si les autres Puissances eussent imité sa générosité, du moins en partie, son Expédition seroit devenuë décisive, & il n'auroit pas été contraint de plier sous la puissance de Louïs XIV.

Il n'y eut pas jusqu'aux Ennemis de Fréderic-Guillaume, qui n'eussent occasion de connoître la magnanimité de son Ame.

Un François, nomme Villeneuve, qui etoit dans le Camp de Turenne, offrit à l'Electeur de le défaire du Général ennemi. Fréderic-Guillaume en eut horreur, & avertit Turenne de se

garder du Traître qu'il avoit dans son Armée; ajoutant qu'il embrassoit avec plaisir l'occasion de lui témoigner, que l'estime qu'il avoit pour son mérite étoit indépendante du mal que les François avoient fait souffrir à ses Etats de Westphalie.

La prospérité de Louïs XIV encourageoit son ambition. Il avoit terrassé les Hollandois, réduit les Alliés à les abandonner, & la terreur de ses armes contenoit les deux Maisons d'Autriche dans l'inaction. Dans ce tems même, ses Troupes commirent des excès énormes dans le Palatinat, en tirant des Contributions éxigées à toute rigueur, & maltraitant les Peuples. L'Electeur Palatin s'en plaignit à la Diète, & l'Empereur, qui avoit tranquillement vu subjuguer la Hollande, s'éveilla, lorsqu'il s'agit des suretés de l'Empire même. Il rompit avec la France; & c'est peut-être la seule Guerre que la Maison d'Autriche ait entreprise pour la sureté & la défense d'Allemagne.

Léopold s'unit avec l'Espagne & la Hollande; & Fréderic-Guillaume s'engagea de conduire 16000. hommes au Secours de l'Empire; ce qui lui étoit permis par sa Paix de Vossen. L'Espagne & la Hollande se chargèrent de le soulager dans l'entretien de ses Troupes.

Les commencemens de cette Campagne furent malheureux pour les Alliés; les Hollandois venoient d'être battus à Senef par le Prince de Condé; le Duc de Lorraine le fut à Sintzheim; & Mr. de Bournonville à Holtzheim en Alsace, tous deux par le Maréchal de Turenne.

L'Elec-

L'Electeur passa le Rhin à Strasbourg, & joignit les Impériaux peu de jours après leur défaite; il trouva les Généraux qui commandoient cette Armée divisés, se contrariant entr'eux, & plus occupés à se nuire qu'à vaincre l'Ennemi.

Cette Armée étoit forte de 50000. hommes depuis la jonction des Brandebourgeois; l'Electeur qui vouloit combattre, & qui cherchoit la gloire, ne put jamais déterminer Bournonville à tomber d'accord avec lui; le tems se perdit à observer Turenne. On marcha à Kokersberg; les Brandebourgeois prirent le petit Château de Woselsheim, & Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repassa la Sarre, & se retira en Lorraine.

L'Electeur établit ses Quartiers depuis Colmar jusqu'à Masmünster, & les Impériaux bloquèrent Brissac.

Turenne étoit toûjours bien fort vis-à-vis d'une Armée où régnoit la division & la jalousie; il reçut un Secours de 10000. hommes de l'Armée de Flandre. Il avoit reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'Electeur prévit ce qui arriva. Il conseilla à Bournonville de rassembler ses Troupes dispersées; mais ce Général n'obéïssoit point, & se croyoit en sûreté. Cependant Turenne passe par Tan & Bedfort, pénétre dans les Quartiers des Impériaux, dont il enleve une partie, bat Bournonville dans le Sundgaw auprès de Muhlhausen, & poursuit ce Général, qui joint à la

hâte l'Electeur auprès de Colmar. Turenne tourne ce Camp avec sa seconde Ligne. L'Electeur qui se trouvoit dans un terrein étroit, pris en flanc par Turenne, & contrarié par Bournonville, decampa pendant la nuit, & repassa le Rhin à Strasbourg.

Les Impériaux levèrent le Siége de Brissac, & les François redevinrent les Maîtres de l'Alsace.

Fréderic-Guillaume prit des Quartiers d'hyver en Franconie avec ses Brandebourgeois.

Ces mauvais succès ne doivent pas surprendre ceux qui connoissent les principes & la conduite de la Cour Impériale.

Le Conseil de Vienne & celui de Versailles étoient bien différens, & Bournonville n'étoit pas un homme comparable à Turenne.

A Vienne, des Ministres, qui n'étoient que politiques, faisoient dans la retraite de leurs Cabinets des Projets de Campagne, qui n'étoient point militaires; les Généraux n'en étoient que les Exécuteurs; & encore prétendoit-on les conduire à la lisiére dans une Carriére où il faut voler pour la remplir.

A Versailles, on instruisoit les Généraux des desseins de la Cour, & l'on croyoit les Condés & les Turennes d'assez grands Hommes pour s'en rapporter à eux, pour la façon & la maniére de les remplir.

L'Abbé Fouquet, Favori du Cardinal Mazarin, ayant osé s'émanciper jusqu'à montrer sur une Carte l'endroit où Monsieur de Turenne devoit passer

passer une Riviére, ce Maréchal lui donna séchement sur les doigts, & lui dit: „Monsieur l'Ab-„bé, votre doigt n'est pas un Pont.“

Les Généraux François étoient comme Souverains dans leurs Armées. On ne donnoit point d'entraves à leur habileté; ils suivoient en tout la libre impulsion de leur Génie, & profitoient des momens que leurs Ennemis perdoient dans l'envoi des Couriers, pour demander la permission de faire des choses qui n'étoient plus faisables à leur retour. De-là vint que Fréderic-Guillaume ne parut jamais si admirable à la tête des Impériaux qu'à la tête de ses propres Troupes.

L'Empereur, qui le décoroit de la représentation, mettoit sa confiance en ses propres Généraux. Aussi Montécuculi fit-il avorter tous les desseins de l'Electeur dans la Campagne de 1672.; parce que les Impériaux, n'ayant point declaré la Guerre aux François, évitoient d'agir contr'eux, & se contentoient de faire acte de comparation dans les Armées.

Dans la Campagne que nous venons de rapporter, Bournonville, qui avoit été battu à Holtzheim, avoit ordre de ne plus hazarder d'Affaire; il se peut aussi qu'il s'opposa aux Projets de l'Electeur par une jalousie personnelle, & afin qu'il ne fût point dit, que le grand génie de ce Prince réparât les fautes qu'il avoit faites par malhabileté.

Les François croyent n'en avoir pas fait assez en regagnant l'Alsace; ils voulurent af-

foiblir

foiblir l'Armée Impériale, qui leur auroit pu faire perdre facilement au Printems les avantages qu'ils s'étoient procurés pendant l'Hyver; ils suscitèrent pour cet effet des Ennemis à l'Electeur, qui l'attirèrent par leur diversion dans ses propres Etats.

Malgré l'Alliance défensive que l'Electeur avoit concluë avec la Couronne de Suède & le Duc de Neubourg dès l'an 1673., Wrangel entra en 1675. dans la Marche à la tête d'une Armée Suédoise.

Le Prince d'Anhalt, qui étoit Gouverneur de la Marche, se plaignit amérement de cette irruption. Wrangel lui répondit, que les Suédois retireroient leurs Troupes dès que l'Electeur feroit la paix avec la France.

Ce Prince informa Frederic Guillaume de la desolation de ses Etats, & des desordres que les Suédois y commettoient: mais ayant trop peu de Troupes à Berlin pour se présenter devant une Armée, l'Electeur trouva bon qu'il ne se commît point avec les Suédois, & qu'il attendît son arrivée.

Pendant que les Troupes de l'Electeur se refaisoient de leurs fatigues dans leurs Quartiers d'hyver de Franconie, les Païsans Brandebourgeois, impatiens de porter un joug étranger, & désespérés par les véxations des Suédois, s'attroupèrent, & remportèrent quelques avantages sur leurs Oppresseurs. Ils avoient formé entr'eux des Compagnies. Le nom de l'Electeur

teur étoit dans leurs Drapeaux, & on y lisoit cette Légende :

Pour le Prince, & pour la Patrie,
Nous sacrifions notre Vie.

La maladie de Wrangel augmenta le desordre & le pillage; les Eglises n'étoient point épargnées, & l'avide cruauté du Soldat le poussa aux plus grandes violences.

Pendant que les Marches soupiroient après un Libérateur, Fréderic-Guillaume se préparoit à confondre l'audace de ses Ennemis. Il partit de la Franconie, & arriva le 11. Juin à Magdebourg. Il fit fermer les Portes de cette Forteresse, & usa de toutes les précautions pour dérober à ses Ennemis les nouvelles de son approche. Vers le soir, son Armée passa l'Elbe, &, marchant par des chemins détournés, elle se trouva la nuit d'après aux Portes de Ratenow. L'Electeur fit avertir le Baron de Brist, qui y étoit alors, de l'arrivée de ses Troupes, & se concerta avec lui sur les moyens les plus propres à surprendre les Suédois.

Le Régiment de Wangelin étoit en garnison dans cette Ville; Brist invita les Officiers de ce Régiment à un grand Souper, ils se livrèrent sans retenuë, durant cette Fête bachique, aux charmes de la boisson; & pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'Electeur fit passer la Havel sur des Bateaux à differens Détachemens, pour assaillir la Ville de tous côtés.

Son

Son Général Dörfling, se disant un Parti Suédois, poursuivi par des Troupes Brandebourgeoises, entra le premier dans Ratenow, égorgea les Gardes, & en même tems toutes les Portes furent forcées. La Cavalerie nettoya les Ruës, & les Officiers Suédois se persuadèrent à peine à leur réveil, qu'ils étoient prisonniers d'un Prince qu'ils croyoient en Franconie à la tête de ses Troupes. L'avanture étoit assez singuliere pour ressembler à un Rêve.

L'Electeur, qui connoissoit de quel prix les momens sont à la Guerre, n'attendit point l'arrivée de son Infanterie. Dans cette conjoncture décisive, il marcha à Nawen, pour séparer & couper entiérement les deux Corps principaux des Suédois, dont l'un étoit auprès de Brandebourg, & l'autre auprès de Havelberg. Celui de Brandebourg venoit de passer à Nawen, une heure avant que l'Electeur en approchât. Il le suivit avec vivacité, & n'ayant pu l'atteindre, il apprit par des prisonniers & des deserteurs qu'ils marchoient à Fehrbellin, où ils s'étoient donné rendez-vous avec ceux qui étoient à Havelberg.

L'Armée Brandebourgeoise consistoit en 5600. Chevaux. Elle n'avoit point d'Infanterie, & menoit cependant 12. Canons avec elle. L'Electeur ne balança point à attaquer l'Ennemi, malgré l'inégalité du nombre, & la différence des troupes qui composoient les deux Corps d'Armées. Il n'avoit que de la Cavalerie, & les Suédois comptoient dix Régimens d'Infanterie, avec quelques Dragons.

Fré-

Fréderic-Guillaume donne le 18. Juin l'Avant-garde au Prince de Hombourg avec 1600. Chevaux, en lui enjoignant de reconnoître l'Ennemi sans s'engager à rien. Ce Prince part, & après avoir traversé un Bois, il trouve les Troupes Suédoises campées entre les Villages de Hackenberg & de Tornow, ayant un Marais à leur dos, le Pont de Fehrbellin au-delà de leur Droite, & une Plaine égale & unie devant leur front. Il pousse les Gardes du Camp, les culbute, & les mene battant jusqu'au gros de leur Armée, qui sort en même tems du Camp pour se former en Bataille. Ce Prince se laisse emporter à la vivacité de son tempérament, & s'engage dans un Combat, qui auroit eu pour lui une issuë funeste, si l'Electeur, averti du danger qui le menaçoit, ne fût accouru à son secours.

Fréderic-Guillaume, dont le coup d'œil étoit prompt & juste, & l'activité étonnante, profita d'une Butte de sable pour y placer une Batterie, dont l'effet fut merveilleux. L'Armée Suédoise commençant à flotter, il fondit en même tems avec toute sa Cavalerie sur la Droite des Ennemis, & la défit entiérement; les Régimens du Corps & celui d'Ostrogothie furent taillés en pièces par la Cavalerie Brandebourgeoise. La déroute de la Droite entraîna la Gauche; beaucoup de Suédois se jettèrent dans des Marais où ils périrent; le reste s'enfuit à Fehrbellin, où ils rompirent le Pont derriére eux.

L'Elec-

L'Electeur, qui étoit dépourvu d'Infanterie, ne put forcer ce Pont pour les poursuivre, & il se contenta d'établir son Camp sur le Champ de Bataille, où il avoit acquis tant de gloire. Il pardonna au Prince de Hombourg d'avoir exposé avec tant de legéreté la fortune de tout un Peuple, en lui disant: „Si je vous jugeois selon la „rigueur des Loix militaires, vous mériteriez de „perdre la vie; mais à Dieu ne plaise que je „souille mes Lauriers par le sang d'un Prince qui „a été un des principaux Instrumens de ma Vic„toire.“

Les Suédois perdirent 8. Drapeaux, 2. Etendarts, 8. Canons, 3000. hommes, & un grand nombre d'Officiers, dans cette célèbre & décisive Journée.

Dörffling les poursuivit le lendemain, leur fit beaucoup de prisonniers, & leur prit leur Bagage, avec la plus grande partie du Butin qu'ils avoient fait. L'Armée Suédoise, qui étoit fonduë jusqu'à 4000. hommes, se sauva par Ruppin & Wistock dans le Mecklenbourg. Il me semble qu'on pourroit appliquer à l'Electeur avec justice, au sujet de cette brillante & rapide Expédition, le *Veni, vidi, vici*, de César.

Les heureux succès des Armes Brandebourgeoises contribuèrent à ce que les Suédois furent déclarés Ennemis de l'Empire, pour l'avoir attaqué dans un de ses Membres. Si la fortune eut secondé les Suédois, peut-être auroient-ils trouvé des Alliés.

L'Elec-

L'Electeur, fort des Secours des Impériaux & des Danois, attaqua à ſon tour les Suédois chez eux; il entra en Pomeranie, & ſe rendit maître des trois principaux Paſſages de la Péne.

Les Brandebourgeois, qui ſe croyoient invincibles ſous la conduite de leur Prince, prirent la Ville de Wolgaſt & l'Isle de Wollin; & Wismar ne ſe rendit aux Danois qu'après que le Prince de Hombourg les eut joint avec un Renfort des Troupes Electorales.

L'Electeur, & le Roi de Dannemarck, que leurs interêts lioient également enſemble dans la guerre qu'ils faiſoient aux Suédois, reſſerrèrent encore en 1676. les nœuds de leur Engagement de la façon la plus étroite.

Cependant la Garniſon de Stralzund tenta pendant l'Hyver déloger les Brandebourgeois de l'Isle de Wollin; Mardefeldt y paſſa avec un Détachement, & aſſiégea les Troupes Electorales qui en défendoient la Capitale. La vigilance du Maréchal Dörffling leur fit payer aſſez cher la legéreté de leur Entrepriſe. Il raſſembla quelques-uns de ſes Quartiers, paſſa dans l'Isle de Wollin, battit Mardefeldt, & l'auroit entiérement défait, ſi le Suédois n'eût regagné ſes bords en hâte, & ne ſe fût ſauvé à Stralzund.

Au commencement de cette Campagne, la Baltique ſe vit couverte de deux puiſſantes Flottes, qui bloquèrent les Suédois dans leurs Ports, & les empêchèrent d'envoyer des Secours en Poméranie. La Hollandoiſe étoit commandée par

l'Amiral Tromp, le plus grand Marin de son Siécle; la Danoise étoit sous les ordres de l'Amiral Juhl, dont la réputation étoit également bien établie. Les Capres Brandebourgeois même faisoient des prises sur les Bâtimens Suédois.

Cette Nation, qui prévit ce qu'il lui en coûteroit de résister au nombre de ses Ennemis, hazarda de faire des Propositions à l'Electeur, pour le détacher de ses Alliés, ou peut-être même pour le commettre avec eux. Wangelin, qui fut fait prisonnier à Ratenow, sonda le terrein, & fit des ouvertures qui auroient pu acheminer à un Accommodement; mais Fréderic-Guillaume ne voulut entrer dans aucune sorte de négociation.

Ce Prince se mit à la tête de ses Troupes, & prit Anclam, malgré le Général Königsmarck, qui tenta de secourir cette Ville. Il tourna ensuite ses armes victorieuses vers Stettin, qu'il se contenta de bloquer, à cause que la Saison étoit trop avancée pour en faire le Siége dans les formes.

La Campagne suivante, l'an 1677., s'ouvrit sur Mer par une Bataille navale, où les Danois défirent la Flotte Suédoise.

Charles XI., qui avoit été Pupille jusqu'alors, commença à paroître comme Roi. Pour son coup d'essai, il gagna la fameuse Bataille de Lunden en Scanie, où Christian V. perdit 6000. hommes.

La fortune des Suédois, qui les favorisoit contre le Roi de Dannemarck, devenoit impuissante lorsqu'ils avoient l'Electeur à combattre; la Campagne

pagne de Poméranie fut bien malheureuſe pour eux.

L'Electeur fit ouvrir le 6. de Juin la Tranchée devant Stettin. Les Brandebourgeois attaquèrent cette Place par la Rive gauche de l'Oder: les Lunebourgeois, leurs Alliés, firent leurs Approches par la Rive droite; le Siége dura 6. mois.

La Fortification de Stettin conſiſtoit dans des Boulevards de terre, entourés d'un Foſſé, défenduë par une mauvaiſe Contreſcarpe. Les Ouvrages extérieurs de cette Place ne conſiſtoient qu'en deux Redoutes de terre. De nos tems cette Bicoque auroit coûté 8. jours de Siége. Alors les Troupes de l'Electeur, accoutumées aux Guerres de raſe Campagne, n'avoient point l'expérience des Siéges; elles ne connoiſſoient que les coups de main, & manquoient d'Ingénieurs.

Stettin ne capitula que le 14. Décembre. La Garniſon étoit réduite à 300. hommes, & les Relations de ces tems rapportent que ce Siége coûta 10000. hommes aux Aſſiégeans. Les Lunebourgeois ſe retirèrent alors chez eux. Les avantages brillans que l'Electeur remportoit ſur ſes Ennemis ne firent pas ſur la Cour Impériale l'impreſſion favorable qu'on en devoit attendre. L'Empereur vouloit avoir de foibles Vaſſaux, & de petits Sujets en Allemagne, & non pas de grands Seigneurs, & des Princes puiſſans. Sa Politique, qui tendoit au Deſpotiſme, ſentoit l'importance qu'il y avoit de tenir les Princes de l'Empire dans un état de médiocrité & d'im-

puiſſance, pour donner beau jeu à la Tyrannie que la Maiſon d'Autriche avoit deſſein d'établir en Allemagne. Les Conſeillers de l'Empereur, & entr'autres un certain Hocherus, osèrent bien dire, qu'on voyoit à Vienne avec chagrin, qu'un nouveau Roi des Vandales s'aggrandît ſur les bords de la Baltique. Cette Prophétie ſe vérifia dans la ſuite.

Pendant que les Campagnes de l'Electeur étaloient une ſuite de proſpérités & de triomphes, qui étoient les fruits de ſa prudence, les Hollandois négocièrent la Paix, & la conclurent ſéparément avec la France.

Fréderic-Guillaume reprocha à ces Républicains leur ingratitude. La France propoſa à ce Prince de rendre aux Suédois les Conquêtes qu'il avoit faites ſur eux, & de les indemniſer des frais de la Guerre. Louïs XIV. auroit-il pu preſcrire des conditions plus humiliantes à un Prince vaincu? Auſſi l'Electeur les rejetta-t-il. Ses voeux s'élevoient plus haut, & il aſpiroit à conſerver par des Traités ce qu'il avoit acquis par des Combats. Mais il fut toujours plus heureux par ſes Négociations que par ſes Victoires.

La Guerre continua donc en Poméranie.

Dès les commencemens de la Campagne ſuivante, l'an 1678., les Suédois enlevèrent ſur l'Isle de Rugen deux Détachemens Danois & Brandebourgeois, forts chacun 600. hommes. Le Roi de Dannemarck perdit de plus Chriſtianſtad & l'Isle de Blekingen.

La

La fortune de l'Electeur, ou, pour mieux dire, sa prudence n'étant assujettie à aucun caprice, étoit plus stable. Il reçut un Secours de 4000. Lunebourgeois, & fit, à l'aide des Vaisseaux Danois une Descente dans l'Isle de Rugen, en chassa les Suédois, & leur enleva la Fehrschantz. Il s'empara tout de suite de l'Isle de Bornholm, passa devant Stralzund, & fit bombarder cette Ville avec tant de vivacité, qu'elle se rendit au bout de 2. jours; il termina enfin cette belle Campagne par la prise de Gripswalde.

Il sembloit que le Destin se plût à fournir à ce Prince des occasions pour lui faire déployer ses grands talens. A peine avoit-il achevé cette Campagne, qu'il apprit qu'on l'attaquoit d'un autre côté, & que le Général Horn étoit sorti de la Livonie avec 16000. hommes pour entrer en Prusse.

L'Electeur reçut cette nouvelle sans s'étonner, & y remédia sans embarras. Son esprit prompt en expédiens lui fournissoit dans le moment même tous les Projets possibles & applicables à ce sujet; il pensa & exécuta, pour ainsi dire, en même tems. Il détache le Général Görtz avec 3000. hommes, qui s'avance à grands pas, passe la Vistule, & arrive heureusement à Konigsberg, où il le joint à Hohendorff, & y reste en panne jusqu'à l'arrivée de l'Electeur.

Dans le tems même de cette diversion, l'embarras & les mauvaises conjonctures empirèrent encore par l'abandon de l'Empereur & de l'Espa-

l'Eſpagne, qui firent à Nimégue, à l'exemple des Hollandois, leur paix avec la France, ſans y faire mention des interêts de l'Electeur. Ce Prince & le Roi de Dannemark reſtèrent ainſi les derniers dans la Carriére.

Fréderic-Guillaume, pour fortifier ſon Parti, conclut une Alliance defenſive avec ces mêmes Hollandois qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté; il leur fit la ceſſion réelle du Fort de Schenck, les diſpenſa de lui payer des Subſides arriérés, & n'en reçut en récompenſe que de vaines Garanties, que ces Républicains ingrats refusèrent même d'accomplir.

Les Suédois ne laiſſoient cependant pas de faire des progrès en Pruſſe. Ils avoient brûlé, en paſſant, le Fauxbourg de Ménel; ils s'étoient emparés de Tilſe & d'Inſterbourg; leurs Troupes s'étoient étenduës, & leurs Partis inondoient tout le Païs.

L'Electeur répara bientôt ces pertes par ſa prodigieuſe diligence. Il part de Berlin en 1679., ſe met à la tête de 9000. hommes, avec lesquels Dörffling avoit pris les devans. Il paſſe la Viſtule le 15. Janvier, précédé par la terreur de ſon nom, qui étoit devenu redoutable aux Suédois. Horn ſe confond à ſon approche; il perd l'eſpérance de réſiſter au Vainqueur de Fehrbellin; il ſe retire, & ſes Troupes ſe découragent. Gortz profite de ce trouble, le ſuit, le harcele, le retarde; & ce commencement de deſordre fait perdre 8000. hommes aux Suédois. Un grand nombre de Païſans,

Païsans, qui s'étoient joints au Corps de Görtz, prenoient prisonniers les traîneurs, & tous ceux qui s'écartoient de l'Armée ennemie.

L'Electeur, qui ne perdoit pas de momens dans l'oisiveté, se trouvoit sur les bords du Frisch-Haff. Il fait monter toute son Infanterie sur des Traîneaux, qu'il avoit fait préparer exprès; se transporte avec ses Troupes à 7. Milles de-là (*) le même jour, & continuë sa route de cette façon étrange & nouvelle. On étoit surpris de voir la course d'une Armée sur la glace unie du même Golfe qui, deux mois auparavant, avoit été couvert de Vaisseaux.

La marche de l'Electeur, avec son Armée, ressembloit au Spectacle d'une Fête galante & superbe; l'Electrice & toute la Cour étoient avec lui sur des Traîneaux, & ce Prince étoit reçu dans tous les endroits où il arrivoit comme le Libérateur de la Prusse.

Il détacha de Labiaw Trefenfeldt avec 5000. Chevaux, pour arrêter les Suédois, jusqu'à ce qu'il pût les joindre; il fit encore le même jour un chemin considérable sur le Golfe de Courlande, & arriva le 19. Janvier avec sa petite Armée à 3. Milles de Tilse, où les Suédois avoient leur Quartier. Il apprit le même jour, que Trefenfeldt avoit battu deux Régimens des Ennemis auprès de Splitter, & qu'il leur avoit

 pris

(*) Sept Milles d'Allemagne.

pris 28. Drapeaux (*) & Etendarts, 2. Paires de Timbales, & 700. Chariots de bagage. Il lui ordonne de pourſuivre ces avantages.

Les Suédois battus par Trefenfeldt, harcelés par Görtz, & intimidés par le voiſinage de l'Electeur, abandonnèrent Tilſe, & ſe retirèrent vers la Courlande. Görtz atteignit leur Arriére-garde, forte de 1400. hommes, entre Schultzen, Crug & Cuadjuc, & la défit entiérement. Il revint d'un côté, & Trefenfeldt de l'autre, tous deux chargés de trophées, conduiſant grand nombre de priſonniers, & ramenant le Butin que les Ennemis avoient fait.

La retraite des Suédois reſſembloit à une déroute; il ne rentra de leur Armée en Livonie que 3000. hommes; tout le reſte étoit fondu.

Ainſi ſe termina cette Expédition, unique dans ſon eſpèce, où le génie de l'Electeur ſe déploya tout entier; où la rigueur de la Saiſon dans ce Climat ſauvage, où la longueur de chemin pour une Armée juſqu'aux frontiéres de la Livonie, où rien enfin ne l'arrêta.

Cette Campagne, projettée avec tant de prudence & d'habileté, éxécutée avec tant d'audace & de fortune, ne valut à l'Electeur que de la réputa-

(*) Ou il falloit que les Suédois fuſſent extrêmement fondus; ou il faut qu'il y ait quelque faute au nombre des Drapeaux. J'aurois héſité à rapporter ce fait, ſi je ne l'avois pas trouvé conſtaté par différentes Relations conſervées dans les Archives.

putation. C'eſt la monnoye des Héros; mais ce n'eſt pas toûjours d'elle que les Princes ſe contentent.

Ses Ennemis l'avoient attiré du Rhin dans la Marche, & de la Poméranie en Pruſſe. A peine en a-t-il expulſé les Suédois, que les cris de ſes Sujets lui annoncent que les François ſont entrés dans le Païs de Cléves avec 30000. hommes.

Louïs XIV. inſiſtoit ſur l'entier rétabliſſement des Suédois, rien ne pouvoit le fléchir ſur cet Article. Toutes les Propoſitions que les Miniſtres de l'Electeur avoient faites à Colbert furent rejettées.

La partie n'étoit plus égale; l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Dannemarck ne pouvoient pas l'emporter de haute lutte ſur Louïs XIV. & Charles XI. enſemble. La vertu plia devant le nombre, & malgré la répugnance que l'Electeur avoit de ſe deſiſter de ſes Conquêtes, il fit une Trève de 15. jours avec les François, pour qu'on pût convenir de la Paix, & leur remit les Villes de Wéſel & de Lipſtadt jusqu'à ſon entiére concluſion.

Ce terme écoulé, Crequi entra avec 10000. hommes dans la Principauté de Minden. Les Luneboureois l'y joignirent, & ces Troupes renfermèrent conjointement entr'elles & le Wéſer un Corps de Brandebourgeois, que le Général Spaar commandoit.

Fréderic-Guillaume, qui ne recevoit que des excuſes, & des refus, de la part des Hollandois,

 ſur

ſur ce qu'ils n'éxécutoient point leur Garantie, ſe réſolut enfin à s'accommoder. Il envoya le Baron de Meynder à Saint-Germain-en-Laye, où l'on convint des conditions ſuivantes; à ſavoir, que le Traité de Weſtphalie ſerviroit de Baſe à cette Paix; que l'Electeur auroit en propriété tous les Péages des Ports de la Poméranie-Ultérieure; on lui céda les Villes de Camin, Gartz, Greiffenberg, & Wildenbruck. Il conſentit en revanche à rendre aux Suédois tout ce qu'il avoit pris ſur eux, & à ne point aſſiſter le Roi de Dannemarck, moyennant quoi la France retira ſes Troupes de tous ſes Etats, & lui paya 300000. Ducats pour l'indemniſer des maux que Créqui avoit fait ſouffrir à ſes Provinces.

Cette Paix, ainſi concluë, fut ratifiée & miſe en éxécution, ſans qu'aucune difficulté fît différer l'entiére évacuation de part & d'autre.

Le Roi de Dannemarck, qui reſtoit le ſeul Champion dans la lice, ne tarda pas à ſuivre l'exemple que l'Electeur lui avoit donné, & à faire ſa paix avec la France & la Suède à Fontainebleau: avec cette différence, que l'Electeur y gagna au moins quelque choſe, & que le Roi de Dannemarck, pour avoir trop attendu, n'en profita point du tout.

La Paix de St. Germain termina les Exploits guerriers & brillans de Fréderic-Guillaume; ſes derniéres années furent pacifiques, & s'écoulèrent avec moins d'éclat. Cependant on reconnoiſſoit toujours le grand Homme, & l'homme bien-

bienfaisant, jusque dans les moindres traits de sa vie.

La sagesse, la fermeté, la pénétration, & toutes les vertus de ce Prince, se modifioient selon les circonstances où il se trouvoit, & paroissoient, tantôt plus sublimes, tantôt plus douces & plus secourables; mais toujours assujetties aux principes de la Justice, & ne tendant qu'à la gloire de son Régne, & au bien de l'Humanité.

Un préjugé assez général fait que la plûpart des hommes idolâtrent l'heureuse témérité des Ambitieux; l'éclat brillant des Actions militaires offusque à leurs yeux les Vertus civiles; selon eux, les Erostrates auroient la préférence sur les Amphions modernes.

Fréderic-Guillaume étoit également admirable à la tête des Armées, avec lesquelles il étoit le Libérateur de ses Sujets, & à la tête de son Conseil, où il administroit la Justice à ses Peuples, à ses Voisins, & relevoit un Païs abîmé d'une espèce d'anéantissement où la Guerre l'avoit plongé.

Les Vertus de l'Electeur étoient trop répanduës pour n'être pas connuës. Ses belles qualités lui attirèrent la confiance de ses Voisins. Son Equité lui avoit élevé une espèce de Tribunal suprême, qui s'étendoit au-delà de ses Frontières, & d'où il jugeoit, ou concilioit, des Rois & des Souverains. Il fut choisi pour Médiateur entre le Roi de Dannemarck & la Ville de Hambourg. Christian V. reçut 125. mille Ecus de cette Ville, qui servoit d'Eponge aux Danois dans leurs

leurs besoins. Elle fut pressée alors; mais elle auroit été mise à sec, sans l'appui de Fréderic-Guillaume.

L'Orient rendit un hommage à la réputation de ce Prince, qui avoit pénétré jusqu'en Asie; Murad Geray, Kam des Tartares de Budziack, rechercha son amitié.

L'Ambassadeur des Barbares n'étoit vêtu que de haillons, qui ne couvroient pas même sa nudité. On fut obligé de le faire habiller, avant que de pouvoir l'admettre à la Cour. L'Interprête du Budziaque avoit un nés de bois & point d'oreilles. C'étoit pousser à l'excès la simplicité & le mépris du faste; du moins la jalousie Européenne ne fut-elle point excitée par cette famélique Ambassade.

L'Electeur, recherché des Tartares, se fit respecter des Espagnols. Cette Cour lui devoit des Subsides dont il n'auroit pu obtenir le payement. Il envoya vers la Guinée 9. petits Vaisseaux dont il s'étoit servi dans la Baltique, & cette soi-disante Escadre enleva un gros Vaisseau de Guerre Espagnol, qu'elle conduisit dans le Port de Konigsberg.

L'Electeur fit deux belles Acquisitions l'an 1680. L'Administrateur de Magdebourg vint à mourir, & ce Duché fut incorporé pour jamais à l'Electorat de Brandebourg. Il eut, comme Directeur du Cercle de Westphalie, la Commission Impériale de protéger les Etats d'Oost-Frise contre leur Prince, qui les chicanoit sur leurs Privi-

Privilèges; & comme il avoit la Succession éventuelle sur cette Principauté; il profita de l'occasion pour mettre Garnison Brandebourgeoise à Gritzil, & établir à Embden une Compagnie de Négocians, qui commercèrent en Guinée, & y bâtirent le Grand-Friederichsbourg.

Ces petits progrès de l'Electeur n'étoient rien en comparaison de ceux de Louïs XIV. Ce Monarque faisoit autant de Conquêtes en tems de paix qu'en tems de guerre. Par une méthode toute nouvelle, il avoit établi des Chambres de Réunion, qui, par l'examen d'anciennes Chartres, & de vieux Documens, lui ajugeoient des Villes & des Seigneuries dont il se mettoit en possession, comme étant originairement des Fiefs, ou des dépendances, de la Préfecture de Strasbourg & de l'Alsace. L'Empire, qui étoit épuisé par une longue Guerre, se contenta d'en faire des reproches par écrit à Louïs XIV. Mais l'Electeur, qui n'avoit pas été compris dans la Paix de Nimégue, refusa de signer cette Lettre en 1681., & conclut une Alliance avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hanovre, pour le maintien de la Paix de Westphalie & de St. Germain.

Louïs XIV., qui ne vouloit point être troublé par l'Empereur, ni par l'Empire, dans ses Conquêtes pacifiques, fit jouër des ressorts en Orient en 1682., qui ne tardèrent point à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.

Il

Il s'en falloit deux ans que la Trève que les Infidèles avoient faite avec les Chrétiens (*) ne fut écoulée; cependant les Turcs envoyèrent des Secours aux Hongrois, qui s'étoient revoltés contre la Maison d'Autriche, & vinrent enfin en 1683. avec une formidable Armée jusqu'aux Portes de Vienne.

Léopold, qui, comme tous les Princes de sa Maison, n'étoit pas Guerrier, se sauva à Lintz avec toute sa hauteur; il ne vouloit plier, ni devant la France, qui venoit de lui prendre Luxembourg, ni devant les Turcs, qui assiégeoient sa Capitale. L'Empire étoit cependant dans l'impuissance de résister à tant d'Ennemis. Les représentations du Pape, de Fréderic-Guillaume, de l'Electeur de Baviére, & des principaux Princes d'Allemagne, l'obligèrent enfin à donner les mains à la Trève qui fut concluë avec la France le 15. d'Août 1684.

L'Electeur fit la même année une Alliance avec les Cercles de la Basse-Saxe & de la Westphalie, pour leur commune défense. Il y étoit expressément stipulé, que les Princes qui rassembleroient les Troupes confédereés tireroient des Contributions des Etats voisins. Ces traits caractérisent trop les mœurs de ces tems pour qu'on les omette.

Fréderic-Guillaume avoit des Prétentions sur les Duchés de Jägerndorff, de Ratibor, d'Oppelen, de Brieg, de Wolaw & de Lignitz. Ces Du-

(*) Après la Bataille de St. Gottard.

Duchés lui étoient dévolus de juſtice par des Traités de Confraternité, faits avec les Princes qui les avoient poſſédés, & confirmés par les Rois de Bohême. Il crut que les conjonctures étoient favorables pour demander à l'Empereur juſtice de ſes Prétentions, & l'Inveſtiture de Magdebourg en même tems, Léopold, qui ne connoiſſoit de Droits que les ſiens, de Prétentions que celles de la Maiſon d'Autriche, & de juſtice que ſa fierté, accorda ce qu'il ne pouvoit pas refuſer; c'eſt-à-dire, l'Inveſtiture du Duché de Magdebourg. Il voulut néanmoins avoir des Troupes Brandebourgeoiſes; mais elles lui furent refuſés en 1685. L'Electeur accorda du Secours à Jean Sobiesky, que les Turcs attaquoient également, & ce Secours conſiſtoit en 2000. hommes.

Tous les Evénemens ſembloient concourir alors à l'Aggrandiſſement de l'Electeur. La France fut troublée par la fameuſe Révocation de l'Edit de Nantes; & il ſe fit une émigration dont on n'a point vu d'exemple dans l'Hiſtoire. Tout un Peuple ſortit de ce Royaume, par eſprit de parti, en haine du Pape, pour recevoir ſous un autre Ciel la Communion ſous les deux eſpèces, & pour détonner dans d'autres Temples les vieux Pſeaumes de Clément Marot. Deux cens mille Ames s'expatrièrent, & abandonnèrent tous leurs Biens, pour des motifs auſſi puiſſans, & apportèrent avec eux leur induſtrie, leurs Manufactures, & leurs Fabriques, dans les lieux de leur Azyle qui devinrent leurs nouvelles

Patries.

Patries. Vingt mille François s'établirent dans les Etats de l'Electeur; leur nombre répara en partie le dépeuplement causé par des Guerres. Fréderic-Guillaume les reçut avec la compassion qu'on doit aux malheureux, & la générosité d'un Souverain qui récompense les possesseurs d'une industrie utile à ses Peuples. Cette Colonie laborieuse fructifia, & récompensa son Bienfaiteur de son hospitalité & de sa protection. La Marche de Brandebourg put puiser depuis dans son propre Sein les ressources qu'elle avoit été obligée de chercher chez l'Etranger.

Louïs XIV. fut offensé de l'Azyle que l'Electeur accordoit aux Réfugiés. Fréderic-Guillaume, qui s'apperçut que sa pitié le brouilleroit avec la France, contracta de nouvelles liaisons avec l'Empereur, & lui envoya sous la conduite de Schoning 8000. hommes de Troupes auxiliaires contre les Turcs en 1686. Ces Troupes eurent grande part à la prise de Bude; elles acquirent une réputation distinguée à l'Assaut général de cette Ville, où elles entrèrent des premiers. On leur refusa malgré ces services des Quartiers d'hyver en Silésie, & elles retournèrent hyverner dans la Marche. L'Empereur céda cependant à l'Electeur le Cercle de Schwibuss, en forme de dédommagement.

Le Refuge des François à Berlin, & les Secours accordés à l'Empereur, achveèrent d'indisposer la France; elle rompit en quelque façon avec l'Electeur, en refusant de lui continner un

Sub-

Subſide annuel qui lui étoit accordé par la Paix de St. Germain. Louïs XIV. ne pouvoit s'empêcher de violer la Trève concluë avec l'Empereur; il ſoutenoit les Prétentions de *Charlotte*, Princeſſe Palatine, Epouſe du Duc d'Orleans, ſur quelques Bailliages du Palatinat, que cette Princeſſe revendiquoit, & l'on travailloit à force aux Fortifications de Huningue, quoique cela fût contraire à la Paix de Nimégue. Un Voiſin auſſi entreprenant donna l'alarme à l'Allemagne; les Cercles de Suabe, de Franconie & du Bas-Rhin firent une Alliance à Ausbourg, pour ſe garantir des Entrepriſes continuelles que formoit l'ambition de Louïs XIV.

Malgré tous les ſujets de plainte qu'avoit l'Empire, l'Empereur confirma en 1687. la Trève qu'il avoit concluë avec la France; les Turcs rendoient Léopold prudent & circonſpect. Nous verrons cependant dans la ſuite, comme l'Election que fit le Chapitre de Çologne du Prince de Furſtemberg, alors Evêque de Strasbourg, que la France protégeoit, obligea enfin l'Electeur de rompre avec un Voiſin dont les Entrepriſes ne gardoient aucunes meſures, & qui ne connoiſſoit aucunes bornes à ſa puiſſance.

L'Electeur n'eut point de part à cette Guerre, & mourut avant ce tems. Il accorda pour la ſeconde fois ſa protection à la Ville de Hambourg, que le Roi de Dannemark aſſiégeoit en perſonne avec 17000. hommes. Paul Fuchs & Schmettau, tous deux Envoyés de Electeur, détermi-

nèrent Fréderic V. à lever son Camp de devant cette Ville, & à rétablir toutes les choses sur le pied où elles avoient été avant cette nouvelle Entreprise. Dans le même tems, l'Accord eut lieu touchant les 4. Bailliages du Duché de Magdebourg, dont le Duc de Weissenfels étoit en possession; l'Electeur acheta le Bailliage de Burg pour 34000. Ecus, & renonça aux prétentions qu'il avoit sur ceux de Querfurt, Juterbock, & Damme.

Le Nord pensa être troublé de nouveau par les Différends que le Roi de Dannemarck eut avec le Duc de Gottorp, touchant la Paix de Roschild, par laquelle le Roi Charles-Gustave avoit procuré à ce Duc l'entiére Souveraineté dans ses Etats. Les Danois, en haine de cette Souveraineté, chassèrent ce Prince de Sleswick, & déclarèrent qu'ils prétendoient se conserver la possession de ce Duché, comme celle du Dannemarck même. L'Empereur Léopold voulut se mêler de ces Différends; mais le Roi de Dannemarck ne consentit à remettre ses interêts qu'entre les mains de l'Electeur. On tint des Conférences à Hambourg, & à Altena. Fréderic V. offrit au Duc de Gottorp de lui céder de certains Comtés, dont le produit égaleroit les Revenus de Sleswick, à l'exception de la Souveraineté. Le Duc refusa ces offres, & Fréderic-Guillaume ne vit point la fin de cette affaire; la mort termina son Régne glorieux.

Fré-

Fréderic-Guillaume avoit été attaqué depuis long-tems de la goutte. Cette maladie dégénéra en hydropisie; il sentit son mal empirer, & vit les approches de la Mort avec une fermeté inébranlable. Deux jours avant sa fin, il fit assembler son Conseil, & après avoir assisté aux délibérations, & avoir décidé toutes les affaires avec un jugement sain, & une liberté d'esprit entiére, il adressa un Discours à ses Ministres, pour les remercier de la fidélité qu'ils lui avoient témoignée, & pour les encourager à servir son Fils de même. Après cela, en s'adressant au Prince Electoral, il lui exposa tous les devoirs des Souverains, lui fit une courte analyse de l'état où il laissoit ses affaires, l'excita à secourir le Prince d'Orange dans l'Expédition d'Angleterre, qu'il méditoit alors, & lui recommanda sur-tout l'amour & la conservation de ses Peuples, comme un bon Pere auroit pû recommander ses Enfans. Ensuite il fit quelques actes de piété, & attendit tranquillement la mort. Il expira le 29. Avril 1688. avec la même égalité d'ame, & avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné des marques dans ses Victoires.

Il eut deux Femmes, *Henriette* d'Orange, Mere de Fréderic III., qui lui succéda, & *Dorothée* de Holstein, qui donna le jour aux Markgraves Philippe, Albert & Louïs, & aux Princesses *Elizabeth-Sophie*, & *Marie-Amélie*.

 Fré-

Fréderic-Guillaume avoit toutes les qualités qui font les grands Hommes, & la Providence lui fournit toutes les occasions propres à les déployer. Il donna des marques de sa prudence dans un âge où la Jeunesse indocile & fougueuse n'en donne que de ses égaremens. Il ne pervertit jamais sa valeur héroïque par un condamnable abus, & il n'employa son courage qu'à la défense de ses Etats, & au secours de ses Alliés. Il étoit prévoyant & sage; ce qui le rendit grand Politique. Il étoit laborieux & humain; ce qui le rendit bon Prince. Insensible aux séductions dangereuses de l'Amour, il n'eut de foiblesse que pour sa propre Epouse, & pour le Vin. Son tempérament vif & colere le rendoit sujet aux emportemens; mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement, il l'étoit toujours du second, & son cœur réparoit avec abondance les fautes qu'un sang facile à émouvoir lui faisoit commettre. Débonnaire, magnanime, charitable, humain, & se portant toujours à la vertu par inclination; ce Prince fut le Restaurateur & le Défenseur de son Païs, le Fondateur de sa puissance, l'Arbitre de ses Egaux, & l'honneur de sa Nation. Sa Vie fait son éloge; les traits qu'on voudroit y ajouter ne pourroient qu'en affoiblir l'éclat. Toucher à ses Lauriers, ce seroit les flétrir.

L'Europe avoit accordé alors le nom de *Grand* à trois Souverains, qui régnèrent presque en même tems; Cromwel, Louïs XIV. & Fréderic-Guillaume. A Cromwel, pour avoir sacri-

facrifié tous les devoirs d'un Citoyen à la gloire de régner fur l'Angleterre; pour avoir perverti fes talens, qui, au lieu de devenir utiles à fa Patrie, ne fervirent qu'à fon Ambition; pour avoir caché fes impoftures fous le masque du Fanatifme, affujetti fa Nation à la Tyrannie, en combattant pour fes libertés; pour être devenu le Bourreau de fon Roi, qu'il immola à fes fureurs; pour être hardi, artificieux, paffionné, injufte, violent & non vertueux; pour avoir de grandes qualités & manquer des bonnes. Cromwel ne mérita donc pas le nom de *Grand*, qui eft dû à la feule Vertu; & ce feroit déroger à Louïs XIV. & à Fréderic-Guillaume, que de leur oppofer un Concurrent femblable.

Ces deux Princes étoient regardés, chacun dans fa Sphère, comme les plus grands Hommes de leur Siécle. Souvent les Evénemens de leur vie fe reffemblent, & quelquefois des circonftances importantes en éloignent les rapports. Comparer ces Princes pour leur puiffance, c'eft vouloir mettre en parallèle Jupiter avec Philoctéte, les Foudres de l'Olympe avec les fléches de ce Héros. Mais fi, faifant abftraction des Dignités, nous ne confidérons en eux que le perfonnel, je me perfuade que ceux qui en jugeront fans prévention ne trouveront pas l'Ame & les Actions de l'Electeur inférieures à celles du Monarque.

Ils avoient tous les deux la phyfionomie prévenante & heureufe, des traits marqués, le nés

aquilin, des yeux où se peignoient les sentimens de leur Ame, l'abord facile, l'air majestueux, & le port Royal. Louïs XIV. étoit plus haut de taille, il avoit plus de douceur dans son maintien, & l'expression plus laconique que Fréderic-Guillaume, qui avoit contracté un air froid en Hollande, & aux Universités un genre d'éloquence plus diffus. Leur naissance fut également illustre. Les Bourbons comptoient au nombre de leurs Ayeux plus de Souverains que les Hohenzollern; ils étoient Rois d'une grande Monarchie; & les autres, Electeurs d'un Païs peu étendu, & alors dépendant en partie des Empereurs.

La jeunesse de ces Princes eut une destinée à-peu-près semblable. Le jeune Roi, étant dans son Royaume, avec sa Mere *Anne* d'Autriche, & son Ministre le Cardinal Mazarin, poursuivi par la Fronde & les Princes de son Sang, fut d'une Montagne éloignée le spectateur de ce Combat que ses Sujets rebelles livrèrent à ses Troupes au Fauxbourg St. Antoine. Le jeune Prince, dont le Pere avoit été dépouillé de ses Etats par les Suédois, fugitif en Hollande, fit son apprentissage de la Guerre sous le Prince Fréderic-Henri d'Orange, & se distingua aux Siéges des Forts de Schenck & de Breda. Louïs XIV., parvenu à la Régence, soumit son Royaume par le poids de l'autorité Royale. Fréderic-Guillaume, succédant à son Pere dans un Païs envahi, se mit en

en possession de son Héritage à force de politique, de Négociations & de Traités.

Richelieu, le Ministre de Louïs XIII., avoit été un Génie du premier ordre, dont l'habileté jetta les solides fondemens de grandeur sur lesquels Louïs XIV. n'eut qu'à bâtir. Schwartzenberg, Ministre de George-Guillaume, fut un Traître, dont la mauvaise administration plongea les Etats de Brandebourg dans l'abîme, où les trouva Fréderic-Guillaume en parvenant à la Régence. Le Monarque François mérite donc des louänges avec justice, pour avoir suivi le chemin de la Gloire que Richelieu lui avoit préparé; & le Héros Allemand me paroît tout divin d'avoir créé son Etat de nouveau, & de ne devoir son Aggrandissement qu'à la mâle activité de son Génie.

Ces Princes commandèrent tous deux leurs Armées, l'un ayant sous lui les plus célèbres Capitaines de l'Europe, les Turennes, les Condés, les Luxembourgs; encourageant les talens en tout genre, & excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire; regardant la Guerre comme au dessous de lui; mais faisant des Campagnes, assiégeant des Villes, & évitant les Batailles. Louïs XIV. assista à cette Expédition serrée & vive, par laquelle le Prince de Condé lui soumit la Franche-Comté en trois semaines. Louïs XIV. encouragea ses Troupes par sa présence, lorsqu'elles passèrent le Rhin au fameux Gué de Tolhuys, & chassèrent les Hollandois postés à l'autre bord;

Action

Action que l'idolâtrie de ses Courtisans, & la flatterie des Poëtes, fit passer pour miraculeuse. L'autre, n'ayant aucun Général habile, suppléa lui seul à tout; il formoit ses desseins, & les éxécutoit; & s'il pensoit en Général, il ne savoit pas moins combattre en Soldat. Au passage du Rhin, j'oppose la Bataille de Varsovie, qui dura trois jours, & dans laquelle le Grand Electeur fut un des principaux Instrumens de sa Victoire. A la Conquête de la Franche-Comté, la surprise de Ratenow, & la Bataille de Fehrbellin, où notre Héros, à la tête de 5000. Chevaux, enfonça l'Armée Suédoise, & la défit; & si ce n'est pas assez, j'y ajoute l'Expédition de Prusse, où son Armée vola sur des Mers glacées fit 40. Milles en 8. jours, & où le seul nom de ce grand Prince chassa, pour ainsi dire, sans combattre, les Suédois de toute la Prusse.

Fréderic-Guillaume paroît d'autant plus admirable dans ses Actions, que son Génie & son courage y font tout, qu'avec peu de moyens il entreprend les Projets les plus audacieux; éxécute les Entreprises les plus difficiles; & qu'il paroît que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles qui le traversent s'augmentent.

Les Actions du Monarque François nous éblouïssent par la magnificence qu'il y étale, par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe, & par la multitude de Troupes qui concourent à sa gloire. Celles du Héros Allemand

mand nous surprennent par leur audace, par leur rapidité, & nous enlevent par le caractère d'Enthousiasme qu'elles portent.

Les succès de Louïs XIV. ne se soutinrent que pendant la vie des Colberts, des Louvois, & des grands Capitaines que la France avoit produit. La fortune de Fréderic-Guillaume fut presque toujours constante & égale. Il paroît donc que la grandeur de l'un étoit l'ouvrage de ses Ministres & de ses habiles Généraux, & que l'Héroïsme de l'autre étoit inhérent à sa Personne.

Le Roi ajouta la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace, & en quelque maniére l'Espagne à sa Monarchie, par ses Conquêtes, & attira sur lui la jalousie de toute l'Europe. L'Electeur fit l'acquisition de la Poméranie, de Magdebourg, de Halberstad & de Minden, par ses Traités, en profitant avec tant d'adresse de l'envie qui régnoit alors entre ses Voisins, qu'elle les rendit les Artisans de son Aggrandissement.

Louïs XIV. devint l'Arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en imposoit aux plus grands Rois. Fréderic-Guillaume devint l'Oracle de ses Voisins par sa Vertu, qui lui attira l'estime & la confiance de tous les Princes. Pendant que les uns portoient impatiemment le joug du Despotisme que le premier leur imposoit; les autres recherchoient avec prédilection les Jugemens impartiaux & équitables du second.

François I. avoit essayé vainement d'attirer les Beaux-Arts en France; Louïs XIV. les y établit;

I sa

ſa Protection fut éclatante, le goût Attique & l'urbanité Romaine renaquîrent à Paris. Uranie eut un Compas d'or entre ſes mains. Les Lauriers de Calliope furent arroſés des eaux du Pactole, & des Temples ſomptueux ſervirent d'Azyle aux Muſes. George-Guillaume fit des efforts inutiles pour conſerver l'Agriculture dans ſon Païs; la Guerre de 30. ans, comme un Torrent débordé & ruïneux dans ſon cours orageux, dévaſta tout le Nord de l'Allemagne. Fréderic-Guillaume le repeupla; il changea des Marais en Prairies, des Deſerts en Villages, des Ruïnes en Villes; & les Bêtes feroces des Bois en Troupeaux nombreux, dont le laitage & les toiſons enrichirent les Peuples. Les Arts utiles ſont les Aînés des Arts agréables; il faut qu'ils les précédent.

Le nom de Louïs XIV. mérite l'immortalité par ce ſeul trait de ſa vie; celui de l'Electeur ſera cher jusqu'à ſes derniers Neveux, pour n'avoir pas déſeſpéré de ſa Patrie. Les Sciences doivent des Autels à l'un, dont la Protection libérale ſervit à éclairer le Monde; le Genre Humain en doit à l'autre, dont l'humanité repeupla la Terre. La médiocrité de l'un ne moiſſonnoit que des bleds; l'opulence de l'autre cueilloit des fleurs.

Mais le Roi chaſſa les Réformés de France, & l'Electeur les recueillit dans ſes Etats. En ce point, le Prince ſuperſtitieux eſt bien inférieur au Prince tolérant & charitable. La Politique & l'Hu-

l'Humanité s'accordent à donner sur cet article une préférence entiére à l'Electeur.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de vastes desseins, de magnificence, la somptuosité Françoise l'emporte sur la frugalité Allemande; Louïs XIV. avoit autant d'avance sur Fréderic-Guillaume que Lucullus sur Achille.

L'un donna des Subsides, en foulant ses Peuples; l'autre les reçut, en soulageant les siens. Aussi la France fut-elle épuisée à un point, que Samuel Bernard, pour sauver l'honneur de la Couronne, fit Banqueroute pour elle; & aucune Banqueroute pareille ne flétrit le crédit du Gouvernement Brandebourgeois. La Banque des Etats se soutint, & paya, malgré l'irruption des Suédois, les pillages d'Autrichiens, & les fléaux de la Peste.

Tous deux firent des Traités & les rompirent; l'un par une ambition insatiable, l'autre par une violente nécessité. Les plus puissans éludent l'esclavage de leur parole, par une volonté libre & indépendante; les plus foibles manquent à leurs Engagemens, parce qu'ils y sont contrains par la force.

Le Monarque se laissa gouverner vers la fin de son Régne par sa Maîtresse, le Héros par son Epouse. L'Amour propre du Genre Humain seroit trop humilié, si la fragilité de ces Demi-Dieux ne nous avertissoit pas qu'ils sont mortels comme nous.

 Ils

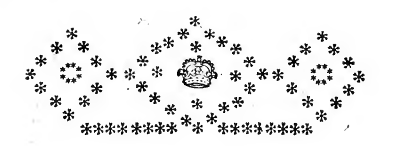
Ils finirent tous deux en grands Hommes, comme ils avoient vécu; voyant les approches de la Mort avec une force inébranlable; quittant les plaisirs, la fortune, la gloire & la vie avec une indifférence Stoïque; conduisant d'une main sûre le Gouvernail de l'Etat jusqu'au dernier moment; recommandant en mourant leurs Peuples à leurs Successeurs avec une tendresse paternelle; & justifiant par une vie pleine de gloire, de vertus, & de merveilles, le surnom de *Grand*, qu'ils reçurent de leurs Contemporains, & que la Postérité leur confirme & confirmera d'une commune voix.



SUITE
DES
MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
BRANDEBOURG
De Main de Maître.



IMPRIMÉ
Pour la Satisfaction du Public
1750.



FREDERIC III.

PREMIER ROY DE PRUSSE.

Frèderic III. naquit à Königsberg en Prusse le 22. de Juillet 1657. de Louïse Henriette d'Orange, premiere femme du Grand Electeur. Sa Mère mourut, & l'Electrice Dorothée sa Belle Mère lui donna dans sa jeunesse des chagrins violens. Elle trouva le moyen d'aigrir l'esprit de Frèderic Guillaume contre ce fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'education avoit été assés négligée. L'aigreur du Pere alla jusqu'au point, qu'il auroit vû sans regret passer sa Succession au Prince Philippe son second fils.

On osa soupçonner dans ces tems l'Electrice d'avoir tenté de se défaire par le poison de

ſon Beau-fils, mais outre qu'on n'en apporte aucune preuve certaine, & que ce fait eſt avancé aſſés legèrement, il ne doit point trouver place dans l'Hiſtoire; qui, étant l'Archive de la vérité, ne doit point fouïller la mémoire des Grands, par des forfaits atroces, ſans avoir en main la conviction de ces crimes.

Les faits juſtifient l'Electrice; Car ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que Frèderic III. vécut, qu'il épouſa en 1679. en prémieres Nôces Elizabeth Henriette, fille de Guillaume VI. Landgrawe de Heſſe; qu'il ſe remaria (1684.) aprés ſa mort avec Sophie Charlotte, fille du Duc d'Hanovre Erneſt Auguſte, & Soeur de George, qui depuis devint Roy d'Angleterre.

L'Electrice Dorothée en vouloit plutôt aux biens, qu'à la vie de ce Prince. On aſſure que le Grand Electeur ſe détermina ſur ſes ſollicitations à faire un Teſtament, par lequel il partagea toutes les acquiſitions qu'il avoit faites pendant ſon Regne entre ſes enfans du ſecond lit. Le parti Autrichien ſe ſervit habilement de ce Teſtament pour indiſpoſer l'Electeur contre la France. L'Empereur s'engagea d'annuler cette diſpoſition paternelle, à condition que Frèderic III. lui rendit le Cercle de Swibus; nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire comment cette Convention s'exécuta.

L'Ave-

L'Avenement à la Régence de Frederic III. (1688.) devint l'Epoque d'une nouvelle Guerre. Louïs XIV. en fut l'Auteur; Il demandoit quelques Baillages du Palatinat, comme devant revenir à Madame d'Orléans. Il se plaignoit de l'injure que les Princes Allemans lui avoient faite de se liguer à Augsbourg contre la France; Il déclaroit que son honneur étoit engagé à soutenir l'Election que les Chanoines de Cologne avoient faite du Prince de Furstemberg, à laquelle l'Empereur s'opposoit.

Cette Déclaration de Guerre fut soutenüe par des Armées. Les Maréchaux de Duras & de Montglas prirent Worms, Philipsbourg, & Mayence. Le Dauphin fit en personne les Siéges de Manheim & de Franckendahl. Presque tout le cours du Rhin passa en moins d'une Campagne sous la domination Françoise.

L'Electeur qui chargeoit la France de tous les chagrins que sa Belle-Mére lui avoit donnés, à cause qu'elle eut ses raisons pour engager Frèderic Guillaume dans le parti de Louïs XIV. (1689.) étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit François. Les Partisans de l'Empereur nourrissoient soigneusement cette haine, dont il ne pouvoit résulter pour eux que des avantages; ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la Monarchie Universelle de Louïs XIV. avec lequel ils enforceloient la moitié de l'Europe.

L'Allemagne fut ſouvent émûë par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout à fait étrangéres; mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'émouſſer, ces argumens perdirent inſenſiblement la force de l'illuſion, & les Princes Allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un Deſpotiſme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

Dans ces tems là le charme étoit encore dans ſa premiere force, & il opera avec efficace ſur un eſprit préparé par ſes préjugés à en recevoir l'impreſſion favorablement. Frèderic III. ſe crut donc obligé de ſecourir l'Empereur. Il envoya le General Schöning avec un Corps conſidérable ſur le Haut Rhin. Les Brandebourgeois s'emparerent de Rhinbergue; l'Electeur prit en perſonne le commandement de l'Armée, & il mit le Siége devant Bonn. Mayence ſe rendit aux Alliés; Les troupes qui avoient pris cette Ville ſe joignirent à celles de l'Electeur, & empêcherent Bouffleurs de ſecourir Bonn; d'Asfeldt qui en étoit Gouverneur, rendit cette Ville par Capitulation le 12. d'Octobre.

L'Electeur fit encore la Campagne ſuivante, (1690.) & continua de fournir des ſecours conſidérables aux Alliées contre la France.

Guillaume d'Orange avoit entrepris la Conquête de l'Angleterre, peu de tems aprés la mort du grand Electeur. Un Juif d'Amſterdam,

ſterdam, nommé Schwartzau, lui prêta 2. Millions pour cette expedition, en lui diſant: Si vous êtes heureux, je ſais que vous me les rendrez; Si vous êtes malheureux, je conſens de les perdre. Guillaume paſſa avec cette ſomme en Angleterre, détrona le Roy Jaques ſon Beau-Pére, battit le parti des Opposans, & devint en quelque façon Souverain légitime de ces trois Royaumes, par l'approbation du Peuple qui ſembla autoriſer ſon Uſurpation. Jaques, qui n'avoit pû ſe faire conſiderer ſur le Trône, ni régner ſur une Nation dont il devoit reſpecter les Privi-léges, laiſſa échapper le Sceptre de ſes mains, & pourſuivi par ſes propres enfans qui lui avoient arraché la Couronne, il ſe réfugia en France, où ſa Dignité & ſes Malheurs ne purent le faire eſtimer.

Le nouveau Roy d'Angleterre prit le Commandement de l'Armée des Alliés (1691). Il gouvernoit l'Europe par ſes intrigues, en excitant la jalouſie de tous les Princes contre la Puiſſance de Louïs XIV. qu'il haïſſoit. Le Monde étoit armé & en guerre, pour lui conſerver le Deſpotiſme avec lequel il gouvernoit les Provinces Unies, qu'il auroit perdu en tems de paix. On l'appelloit le Roy d'Hollande, & le Stadthouder d'Angleterre. Malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu; fécond & vigilant à réparer ſes pertes; c'étoit l'Hidre de la fable qui ſe reproduiſoit ſans ceſſe, & qui étoit auſſi re-

ſpeɛ̃té de ſes Ennemis aprés ſes défaites, que Louïs XIV. l'étoit aprés ſes Victoires. Il eut une entrevüe avec l'Electeur au ſujet des Intérêts politiques du tems.

Les Caractéres de ces Princes étoient trop différens pour qu'il pût réſulter quelque choſe d'important de leurs délibérations. Guillaume étoit froid, ſimple dans ſes mœurs, & rempli de choſes ſolides; Frèderic III. étoit inquiet, impatient, préoccupé de ſa Grandeur & de ſa Magnificence, réglant ſes moindres actions ſur l'exact compas du Cérémonial, & ſur les nuances des Dignités. Un fauteuïl & une chaiſe à dos penſérent brouiller ces Princes pour jamais. Cependant 15000. Brandebourgeois joignirent l'Armée de Flandres que le Roy Guillaume commandoit, & l'Electeur envoya un autre ſecours conſidérable à l'Empereur contre les Infideles. Ces troupes ſe diſtinguerent à la Bataille de Salanquemen, que le Prince Eugene gagna ſur les Turcs.

Le Roy Guillaume, ou moins heureux, ou moins habile, perdit en Flandres (1692.) les Batailles de Leuſen & de Landen.

Le Duc Erneſt Auguſte de Hanovre, Beau-Pére de Frèderic III. fournit également à l'Empereur un Corps de 6000. hommes pour la Guerre d'Hongrie, (1693.) & en récompenſe de ce ſecours il obtint la Dignité Electorale. La Création de ce neuviéme Electorat rencontra beaucoup d'oppoſitions dans l'Em·

l'Empire. Il ne ſe trouva que les Electeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuyerent, mais l'Empereur qui avoit beſoin de ſecours réels, ne crût pas les acheter trop cher en les payant par des titres frivoles.

Il ſembloit que c'étoit la ſaiſon où l'ambition des Princes devoit germer & éclorre. Le tems pour leur accroiſſement étoit ſi favorable, que Guillaume d'Orange étoit devenu Roy d'Angleterre, & Erneſt d'Hanovre, Electeur. Auguſte de Saxe étoit ſur le point de devenir Roy de Pologne, & Frèderic III. rouloit déjà dans ſa tête le deſſein de ſa Royauté.

Comme c'eſt un des articles principaux de la vie de ce Prince, un événement important à la Maiſon de Brandebourg, & que le projet de la Royauté eſt un nœud auquel tiennent toutes les actions de Frèderic III. il eſt néceſſaire que j'expoſe ici ce qui y donna lieu, par quels moyens on l'éxécuta, & quelques détails qui influerent dans la Politique de ces tems.

L'Ambition de Frèderic III. ſe trouvoit reſſerrée, tant par ſon Etat que par ſes poſſeſſions; ſa foibleſſe ne lui permettoit pas de s'agrandir ſur des Voiſins auſſi forts & auſſi puiſſans que lui; il ne reſtoit de reſſources à ce Prince que l'enflure des Titres, pour ſuppléer à l'intrinſéque de la Puiſſance. Auſſi tous ſes Vœux ſe tournerent du coté de la Royauté.

On trouve dans les Archives un Mémoire raisonné qu'on attribüe au Pére Vota, Jesuite : il roule sur les choix des titres de Roy des Vandales, ou de Roy de Prusse, & sur les avantages qui reviendront de la Royauté. Il paroit que c'est abusivement qu'on attribüe cet Ouvrage à ce Jesuite, d'autant plus que sa Societé ne pouvoit prendre aucun interêt à l'agrandissement d'un Prince Protestant; il est plus naturel de supposer que l'elévation du Prince d'Orange, & les espérances d'Auguste de Saxe, donnerent de la jalousie à Frèderic III. & exciterent en lui l'émulation de se placer sur un Trône comme eux. On se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions & du cœur humain, les principes des actions des hommes.

Ce projet étoit si difficile dans son éxecution qu'il parut chimèrique au Conseil de l'Electeur. Ses Ministres, Danckelmann & Fuchs, se récrioient sur sa frivolité, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoyoient à le faire réüssir, sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, & sur la pésanteur du fardeau dont on se chargeoit par une Dignité onereuse à soutenir, qui, dans le fonds ne rapporteróit que de vains honneurs. Mais toutes ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'un Prince imbu de ses idées, jaloux de ses Voisins, & avide de Grandeurs & de Magnificence.

Danckel-

Danckelmann data sa disgrace de ce jour. Il fut envoyé à Spandow dans la suite pour avoir dit ses sentimens avec hardiesse, & pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adoucissement à une Cour corrompüe par la flatterie, & contredit un Prince vain dans les projets de sa Grandeur.

Il y a un milieu entre le poison de la flatterie & la rigidité salutaire de la vérité, qui se peut concilier avec le caractére d'un homme d'honneur. Les leçons d'un Misantrope revoltent, mais les conseils dont on modifie la rudesse, sont comme ce miel dont on a frotté les bords d'un vase rempli d'absynthe. C'est un véhicule qui en dérobe l'amertume. Heureux sont les Princes dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscretes ; mais c'est un effort de vertu, dont peu d'hommes sont capables.

A la faveur de Danckelmann succeda un jeune Courtisan peu connu par son génie & par ses talens ; c'étoit le Baron de Colbe, depuis Comte de Wartemberg. Sans avoir ces qualités brillantes qui enlévent les suffrages, il possedoit l'art de la Cour, qui est celui de l'assiduïté, de la flatterie, & en un mot de la bassesse ; il entra aveuglément dans les vües de son Maître, persuadé que servir ses passions, c'étoit affermir sa fortune particuliere.

Colbe

Colbe n'étoit pas affés privé de lumiére pour ne pas s'appercevoir qu'il avoit béfoin d'un guide habile dans fa nouvelle carrière. D'Ilgen, Secretaire dans le Bureau des affaires étrangeres, gagna fa confiance, & le dirigea avec tant de prudence que Colbe fut declaré Premier Miniftre, & qu'il fut mis à la tête du Département des Affaires Etrangéres.

Dans le fonds Frèderic III. n'étoit flatté que par les dehors de la Royauté, par le fafte de la repréfentation, & par un certain travers de l'amour propre, qui fe plait a faire fentir aux autres leur Infériorité. Ce qui fut en effet l'ouvrage d'une vanité bourgeoife & puérile, fe trouva dans la fuite un Chef d'œuvre de Politique: car la Royauté tira la Maifon de Brandebourg de ce joug de fervitude, où la maifon d'Autriche tenoit alors tous les Princes d'Allemagne. C'étoit une amorce que Frèderic III. jettoit à toute fa Poftérité, & par laquelle il sembloit leur dire:

„ Je vous ai acquis un Titre, rendez-vous „en digne; j'ai jetté les fondemens de „vôtre Grandeur; c'eft à vous d'achever „l'Ouvrage.

Frèderic III. fut obligé de remuër tous les refforts de la Politique, & d'épuifer toutes les reffources de l'intrigue, pour conduire fon projet jusqu'à fa maturité. C'étoit un préalable de s'affurer des bonnes difpofitions

tions de l'Empereur ; ſon approbation entrainoit les ſuffrages de tout le Corps Germanique. Pour prévenir l'eſprit de ce Prince favorablement, l'Electeur lui remit le Cercle de Swibus, & il ſe contenta de l'expectance ſur la Principauté de Friſe, & la Baronie de Limbourg, ſur leſquelles la Maiſon Electorale avoit d'ailleurs des droits inconteſtables. Par les mêmes principes les Troupes Brandebourgeoiſes ſervirent dans les armées Impériales en Flandre, au Rhin, & en Hongrie, quoique l'Electeur n'eut directement, ni indirectement, part à ces guerres, & qu'il eût été plus avantageux à ſes intérêts d'obſerver une exacte neutralité.

Pendant que l'Europe étoit déchirée par des guerres violentes, (1695.) l'Electeur accommoda à l'exemple de ſon Pére, les Ducs de Mecklenbourg Schwerin & de Strelitz, qui avoient entr'eux des démêlés de Succeſſion. L'Univerſité de Halle fut fondée (en 1696). Il fit conſtruire ces belles Ecluſes ſur la Salle, qui facilitent le negoce & le tranſport des Sels, (1697.) & il reçût chez lui cette Ambaſſade unique & ſingulière, à la ſuite de laquelle ſe trouvoit le Czar Pierre Alexiowiz.

Ce jeune Czar s'étoit apperçû à force de génie qu'il étoit un Barbare, & que ſa Nation étoit ſauvage ; il ſortit alors pour la premiere fois de ſes Etats, ayant formé le noble projet de s'inſtruire, & de rapporter dans le ſein

ſein de ſa Patrie, les lumiéres de la Raiſon, & l'induſtrie qui lui manquoient. La Nature avoit fait de ce Prince un grand homme, mais un défaut total d'education l'avoit laiſſé ſauvage. De là réſultoit ſans ceſſe dans ſa conduite un mêlange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de ſingularités, de reparties ſpirituelles & de manieres groſſieres, de deſſeins ſalutaires & de vengeances cruelles. Il ſe plaignoit lui-même de ce que, parvenant à policer ſa Nation, il ne pouvoit encore dompter ſa propre ferocité. En morale c'étoit un Phénomene bizarre, qui inſpiroit l'admiration & la terreur. Pour ſes ſujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les Clochers & les Arbres, & dont la pluye rendoit les Contrées fécondes. De Berlin il ſe rendit en Hollande, & de là en Angleterre.

L'Europe s'acheminoit dés lors à grands pas vers la Paix générale. Les Alliés étoient rebutés du mauvais ſuccés de leurs Armes; & Louïs XIV. qui voyoit Charles II. Roy d'Eſpagne ſur ſon déclin, d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, ſe prêta facilement à la paix; quoiqu'il rendit ſes Conquêtes presque ſans reſtriction, il ſacrifia ces avantages paſſagers à des deſſeins plus importans. Il lui falloit l'aiſance de la paix pour les préparatifs d'une nouvelle guerre, dont l'objet étoit de la derniere conſéquence pour la maiſon de Bourbon. La Paix fut con-

concluë à Ryswick, & l'Electeur qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaisance, n'en retira non plus aucun avantage.

Dans le Nord, Auguste de Saxe fut élû Roy de Pologne, & les intrigues de Flemming son Ministre, & son Général, l'emporterent sur les liberalités du Prince de Conti. (1698.) Le nouveau Roy de Pologne s'étoit épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea de vendre à Frèderic III. l'Avocatie de l'Abbaye de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle (1699).

L'Electeur profita des troubles de la Pologne, & s'empara d'Elbing, pour se rembourser d'une somme que les Polonois lui devoient. On moyenna un accommodement par lequel les Polonois lui engagerent une Couronne & des bijoux Russiens. Aprés quoi l'Electeur fit évacuer la Ville, & conserva, du consentement de la République, la possession du territoire d'Elbing.

L'Europe ne tarda pas d'être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce Siécle, à cause de la Succession de Charles II. Roy d'Espagne qui vint à mourir. La Maison de Bourbon, & celle d'Autriche, se la disputoient.

On avoit essayé de prévenir les guerres sanglantes auxquelles cette Succession donneroit lieu. Louïs XIV. étoit convenu avec les Puissances maritimes d'un Traité de partage. On avoit ensuite pris d'autres arrangemens,

gemens, mais il étoit écrit dans le livre des Destins qu'il n'en feroit rien. Le jeune Prince de Bavière, destiné au Trône d'Espagne, mourut même avant Charles II.

L'Empereur protestoit d'ailleurs contre tout partage; il soutenoit l'indivisibilité de la Monarchie Espagnole, & prétendoit qu'étant d'une même Maison, divisée en deux Branches, elles avoient droit de succeder les unes aux autres, celle d'Espagne à celle d'Autriche, & celle d'Autriche à celle d'Espagne. L'Empereur Leopold & Louïs XIV. étoient au même dégré, tous deux petits-fils de Philippe III. Tous deux avoient épousé des filles de Philippe IV. Mais le droit d'aînesse étoit dans la Maison de Bourbon, & Louïs XIV. fondoit principalement ses droits sur ce fameux Testament de Charles II. que le Cardinal Porto-Carrero, & son Confesseur, lui firent signer, agonisant & d'une main tremblante. Ce Testament changea la face de l'Europe.

Louïs XIV. céda ses droits à son Petit-fils, Philippe d'Anjou, esperant d'applanir par le choix de ce Prince éloigné du Trône de France les difficultés & les obstacles que la jalousie de l'Europe pourroient porter à sa Grandeur. Philippe passa en Espagne; il fut reconnu Roy par tous les Princes, à l'exception de l'Empereur Joseph.

Au

Au commencement de cette Guerre, la France étoit au comble de sa Grandeur. Elle se voyoit victorieuse de tous ses ennemis. La Paix de Ryswick faisoit l'eloge de sa modération. Louïs XIV. déployoit dans l'Univers entier sa Splendeur & sa Magnificence; Il étoit craint & respecté. La France étoit comme un Athléte, préparée seule au combat, qui entroit dans une lice où il ne paroissoit encore aucun adversaire; rien n'étoit épargné pour les préparatifs des Armemens de terre & des Armemens de Mer, également nombreux. Dans ses plus violens efforts, cette Monarchie entretint 400. mille Combattans, mais les grands Généraux étoient morts, & il se trouva, (avant que le merite de Villars se fut fait connoître,) que la France avoit 800. Mille bras, mais point dé tête: tant il est vrai de dire, que la fortune des Etats, ne dépend souvent que d'un seul homme!

La Maison d'Autriche étoit bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse; elle étoit presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenüe. Son Gouvernement étoit dans la langueur & dans la foiblesse, & cette Puissance jointe au Corps Germanique ne pouvoit rien sans le secours des Hollandois, & des Anglois; mais avec moins de ressources & de troupes que la France, elle avoit à la tête de ses Armées le Prince Eugene de Savoye.

Le Roy Guillaume, qui guvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe, en apprenant cette nouvelle, & il reconnut le Duc d'Anjou Roy d'Eſpagne par une eſpece de précipitation: mais dés que la réfléxion l'eut ramené à ſon flegme náturel, il ſe déclara pour la maiſon d'Autriche, parce que la Nation Angloiſe le vouloit, & que ſon interêt ſembloit le demander.

Le Nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII. portoit en Dannemarck; la Jeuneſſe de ce Prince avoit inſpiré à ſes voiſins l'audace de l'attaquer; mais ils trouverent un Prince qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

Frèderic III. qui étoit en paix, ſe laiſſa entrainer dans la grande Alliance contre Louïs XIV. dont le Roy Guillaume étoit l'ame, pour ſe frayer le chemin de la Royauté par ce ſervice, pour ſubvenir par ſes ſubſides à l'entretien d'un Corps nombreux de troupes, & pour que cet argent étranger ſoulagea la prodigalité de ſa magnificence.

Il eſt difficile de comprendre, comment cettte eſpece de fierté qu'ont les ames généreuſes, peut ſe concilier avec la baſſeſſe qu'il y a d'être aux aumônes de ſes égaux. Les tentatives de la France furent vaines pour détacher l'Electeur de cette Alliance; il étoit lié

lié par des fubfides, par fon inclination, & par fes efperances.

Ce fut dans ces conjonctures que fe négocia à Vienne le Traité de la Couronne, par lequel l'Empereur s'engagea de reconnoître Frèderic III. Roy de Pruffe, moyennant qu'il lui fournit un fecours de dix mille hommes à fes dépens pendant le cours de toute cette guerre; qu'il entretint une Compagnie de Garnifon à Philipsbourg, qu'il allât de concert avec l'Empereur dans toutes les affaires de l'Empire, que fa Royauté n'alterât en rien les obligations de fes Etats d'Allemagne, qu'il renonçât au Subfide que la Maifon d'Autriche lui devoit, & qu'il promit de donner fa voix pour l'Election des enfans mâles de l'Empereur Jofeph: „à moins qu'il „n'y eut des raifons graves & importantes „qui ne l'obligeaffent d'élire un Empereur „d'une autre Maifon.„

Ce Traité fut figné & ratifié. Rome cria, & Varfovie fe tût. L'Ordre Teutonique protefta contre cet Acte, & ofa revendiquer la Pruffe; le Roy d'Angleterre qui ne cherchoit que des Ennemis à la France, les achetoit à tout prix. Il avoit befoin des fecours de l'Electeur dans la grande Alliance, & il le reconnut des premiers. Le Roy Augufte qui affermiffoit fa Couronne fur fa tête, y foufcrivit. Le Dannemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suède, s'y prêta facilement. Charles XII. qui foutenoit une guerre diffi-

cile ne crut pas qu'il lui convint de chicaner ſur un titre pour augmenter le nombre de ſes Ennemis, & l'Empire fut entrainé par l'Empereur, comme on l'avoit prévû. Ainſi ſe termina cette grande Affaire qui avoit trouvé de l'oppoſition dans le Conſeil de l'Electeur, dans les Cours étrangéres, chez les Amis comme chez les Ennemis, à laquelle il fallut une complication de Circonſtances auſſi extraordinaires pour qu'elle put réüſſir, qu'on avoit traitté de chimérique, & dont on prit bientôt une opinion différente. Le Prince Eugene dit en l'apprenant, que l'Empereur devroit faire pendre les Miniſtres qui lui avoient donné un conſeil auſſi perfide.

Le Couronnement ſe fit l'année ſuivante. Le Roy que nous appellerons déſormais Frèderic I. ſe rendit en Pruſſe, (1701.) & dans la Cérémonie du Sacre, on obſerva qu'il ſe mit luy-même la Couronne ſur la tête. Il créa en mémoire de cet événement l'Ordre des Chevaliers de l'Aigle noir.

Le Public ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette Royauté. Le bon ſens du vulgaire déſiroit une augmentation de puiſſance avec une augmentation de Dignités. Ceux qui n'étoient pas Peuple, penſoient de même; il échapa à l'Electrice de dire à quelqu'une de ſes femmes ; „Qu'elle étoit au „déſeſpoir d'aller jouër en Pruſſe la Reine de „Théa-

„Théatre vis à vis de ſon Eſope.„ Elle écrivit à Leibnitz. „Ne croyez pas que je préfére ces Grandeurs & ces Couronnes, dont „on fait ici tant de cas, aux charmes des entretiens Philoſophiques que nous avons eûs „à Charlottenbourg.„

Aux preſſantes ſollicitations de cette Princeſſe, ſe forma à Berlin l'Academie Royale des Sciences, dont Leibnitz fut le fondateur & le Chef. On perſuada à Frèderic I. qu'il convenoit à ſa Royauté d'entretenir une Academie, comme on fait accroire à un nouveau Gentilhomme qu'il eſt ſéant d'entretenir une meute de chaſſe. On ſe propoſe de parler en ſon lieu de cette Academie avec plus d'étendüe.

Le Roy s'abandonna aprés ſon couronnement au penchant qu'il avoit aux Cérémonies & à la magnificence, ſans plus y mettre de bornes. A ſon retour de Pruſſe, il fit une entrée ſuperbe à Berlin.

Pendant le divertiſſement de ces Fètes & de ces Célébrités, on apprit que Charles XII. cet Alexandre du Nord, qui auroit reſſemblé en tout au Roy de Macedoine, s'il eut eu ſa fortune, venoit de remporter ſur les Saxons auprés de Riga une Victoire complette. Le Roy de Dannemarck & le Czar avoient attaqués, comme on l'a dit, ce jeune Héros, l'un en Norwegue, & l'autre en Livonie. Charles XII. força dans ſa Capitale le Monarque Danois à faire la paix ; De là il paſſa

avec 8000. Suedois en Livonie, defit 80. mille Ruſſes auprés de Nerva, & battit 30. mille Saxons au paſſage de la Dwina.

La fuite des Saxons les entraîna vers les limites de la Pruſſe. Frèderic I. en fut d'autant plus inquiet que la plus grande partie de ſes troupes ſervoît dans les Armées Impériales, & que la Guerre s'approchoit de ſon nouveau Royaume. Charles XII. promit cependant, en conſidération des interceſſions de l'Empereur, de l'Angleterre & de la Hollande, la neutralité pour la Pruſſe.

Ces années (1702.) étoient l'Epoque des triomphes du Roy de Suéde; il diſpoſoit en Souverain de la Pologne, ſes négociations étoient des ordres, & ſes Batailles des Victoires: mais ces Victoires toutes brillantes qu'elles étoient, conſumoient les Vainqueurs, & obligoient le Héros à renouveller ſouvent ſes armées. Un transport de troupes Suédoiſes ſe rendit en Pomeranie; Berlin en prit l'allarme, ces troupes n'en traverſerent pas moins l'Electorat, & ſe rendirent en Pologne au lieu de leur deſtination.

Le Roy leva 8000. hommes de nouvelles troupes. Au lieu de les employer à la ſureté de ſes Etats, il les envoya en Flandres à l'Armée des Alliés, il ſe rendit lui-même au Pays de Cléves pour recueïllir l'héritage de Guillaume d'Orange Roy d'Angleterre, auquel Anne, ſeconde fille du Roy Jaques, ſucceda au Trône.

Les

Les droits de Frèderic I. se fondoient sur le Testament de Frèderic Henri d'Orange qui avoit substitué ses biens, en cas d'extinction des mâles, sur se chef de sa fille, Epouse du Grand Electeur. Le Roy Guillaume laissa un Testament tout contraire en faveur du Prince Frison de Nassow, dont les Etats Généraux devoient être les Exécuteurs. Les biens de la Succession consistoient dans la Principauté d'Orange, de Mœurs, & dans différentes Seigneuries & fonds de terre situés en Hollande & en Zélande.

Frèderic I. menaçoit de retirer ses troupes de la Flandre, si on ne lui rendoit justice. Cette menace persuada aux Hollandois que ses droits étoient légitimes. On parvint cependant à régler un accord provisionel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales. Un gros Diamant fut d'abord remis à Frèderic I. & il consentit à laisser ses troupes en Flandre. Louïs XIV. mit le Prince de Conti en possession d'Orange ; le Roy s'en trouva grièvement offensé, il augmenta son Armée, & prit même des troupes de Gotha & de Wolffenbuttel à son service. Il déclara peu aprés la Guerre à la France, à cause que l'Armée de Boufflers avoit commis quelques excés dans le Païs de Cléves. Louïs XIV. ne s'apperçût pas qu'il eut un nouvel ennemi, & le nouveau Roy fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts: il manifestoit sa haine pour la France

dans toutes les occasions; il obligea le Duc Antoine Ulrich de Wolffenbüttel à renoncer aux engagemens qu'il avoit pris avec Louïs XIV. aprés que les Ducs d'Hanovre & de Zell eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moyen des subsides François.

Dans ce tems (1703.) l'Angleterre faisoit des efforts prodigieux pour la Maison d'Autriche. Ses flottes transporterent l'Archi-Duc Charles, (qui depuis devint Empereur,) dans ce Royaume, qu'une Armée Angloise devoit aider à lui conquerir. L'Enthousiasme de l'Europe pour la Maison d'Autriche surpassoit tout ce qu'on en peut dire.

Dans cette Guerre de Succession, les Troupes Prussiennes soutinrent avec éclat la réputation qu'elles avoient acquises sous le grand Electeur. Sur le Rhin, elles prirent Keyserswerth en Allemagne; dans cette action de Höchstedt, où Villars surprit & battit Stirheim, le Prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les 8000. Prussiens qu'il commandoit. Je lui ai ouï dire, que lorsqu'il s'apperçut de la confusion & de la fuite des Autrichiens, il forma un quarré de ses troupes, & traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois qu'il gagna vers la nuit, sans que la Cavalerie Françoise osât l'entamer.

Le succés des Troupes Prussiennes sur le Rhin, & leur bonne conduite en Söuabe ne rassurérent pas Frèderic I. contre l'apprehension

ſion que lui donnoit le voiſinage des Suédois; rien ne leur réſiſtoit alors. Le gènie de Pierre I. la magnificence d'Auguſte, étoient impuiſſans contre la fortune de Charles XII. Ce Héros étoit à la fois plus valeureux que le Czar, & plus vigilant que le Roy de Pologne. Pierre préferoit la ruſe à l'audace, Auguſte les plaiſirs aux travaux, & Charles l'amour de la gloire à la poſſeſſion du Monde entier. Les Saxons étoient ſouvent ſurpris ou battus, les Moſcovites avoient appris à leurs dépens l'art de ſe retirer à propos; ils ne faiſoient qu'une Guerre d'incurſions, les armées Suédoiſes étoient ſeules aſſaillantes, & victorieuſes jusqu'alors. Mais Charles XII. dont l'inflèxible opiniatreté ne molliſſoit jamais, ne ſavoit éxecuter ſes projets que par la force: il domptoit la fortune comme ſes Ennemis. Le Czar & le Roy de Pologne ſuppléoient à cette valeur d'enthouſiasme par les Intrigues dù Cabinet; ils eveilloient la jalouſie de l'Europe, & ſuſcitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune Prince ambitieux, implacable dans ſes haines, & qui ne ſavoit ſe venger des Rois ſes ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'êmpecherent pas Frèderic I. qui n'avoit point de troupes à ſa diſpoſition, de conclurre une Alliance défenſive avec Charles XII. qui avoit une Armée victorieuſe dans le voiſinage. Frèderic I. & Stanislas reconnurent reciproquement leur

B 5 Royau-

Royauté ; le Traité ne dura qu'autant que la fortune de Charles XII. ne se démentit point.

Malgré cette Alliance le Roy fournit (1703.) toutes ses Places de la Prusse, de garnisons suffisantes, & (1704.) il envoya de nouveaux secours à l'Armée Alliée en Söuabe. Les Prussiens y eurent une part considerable au gain de la fameuse Bataille de Höchstedt ; ils étoient à la droite sous les ordres du Prince d'Anhalt, & de ce Corps d'Armée que le Prince Eugene commandoit. A la premiere attaque la Cavalerie & l'Infanterie Impériale plierent devant les François, & les Bavarois, mais les Prussiens soutinrent le choc, & enfoncerent les ennemis ; le Prince Eugene vint se mettre à leur tête, piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens, il dit qu'il vouloit combattre avec de braves Gens, & non pas avec des Troupes qui lâchoient le pied. C'est un fait connu, que Milord Marlborough fit une partie de l'Infanterie & de la Cavalerie Françoise prisonniére au Village de Blenheim, & que le gain de cette Bataille fit perdre aux François la Baviére & la Söuabe.

Milord Marlborough se rendit à Berlin, aprés avoir terminé cette glorieuse Campagne, pour disposer Frèderic I. à l'envoy d'un Corps de ses troupes en Italie. Cet Anglois qui avoit jugé des projets de Charles XII. en voyant une Carte Geographique étendüe sur

sa

ſa table, pénétra facilement le caractére de Fréderic I. en jettant un regard ſur ſa Cour: il étoit rempli de ſoumiſſions & de ſoupleſſes devant ce Prince, il flattoit adroitement ſa vanité & s'empreſſoit a lui préſenter l'éguiere, lorsqu'il ſe levoit de table. Fréderic ne put lui réſiſter, & il accorda aux flatteries du Courtiſan ce qu'il auroit peut-être refuſé au mérite du Grand Capitaine, & à l'habileté du profond Politique, & le Prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de 8000. hommes.

La mort de la Reine Sophie Charlotte (1705.) mit alors toute la Cour en deuïl. C'étoit une Princeſſe d'un merite diſtingué, qui joignoit tous les appas de ſon Sexe aux graces de l'eſprit & aux lumières de la raiſon. Elle avoit voyagé dans ſa jeuneſſe en Italie & en France, ſous la conduite de ſes Parens. On la deſtinoit pour le Trône de France; Louïs XIV. fut touché de ſa Beauté, mais des raiſons de politique firent échoüer ce mariage. Cette Princeſſe amena en Pruſſe l'eſprit de la Société, la vraye Politeſſe, & l'Amour des Arts & des Sciences. Elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'Academie Royale. Elle appella Leibnitz, & beaucoup d'autres Savans à ſa Cour: ſa curioſité vouloit ſaiſir les premiers principes des choſes. Leibnitz qu'elle preſſoit un jour ſur ce ſujet, lui dit; „Madame, il n'y a pas moyen „de vous contenter: vous voulez ſavoir le „pour-

„ pourquoi du pourquoi.„ Charlottembourg étoit le rendés-vous des gens de goût; toutes ſortes de divertiſſemens & de fêtes variées à l'infini rendoient ce ſéjour délicieux, & cette Cour brillante.

Sophie Charlotte avoit l'ame forte, ſa Religion étoit épurée, ſon humeur douce, ſon eſprit orné de la Lecture de tous les bons Livres François & Italiens. Elle mourut à Hanovre dans le ſein de ſa famille. On voulut introduire un Miniſtre Réformé dans ſon appartement: „ Laiſſez-moi mourir, lui „ dit elle, ſans diſputer. „ Une Dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup, ſe fondoit en larmes. „ Ne me plaignez pas, reprit elle, „ car je vais à preſent ſatisfaire ma curioſité „ ſur les principes des choſes, que Leibnitz „ n'a jamais pû m'expliquer, ſur l'eſpace, ſur „ l'infini, ſur l'Etre, & ſur le Néant, & je „ prépare au Roy mon Epoux le Spectacle de „ mon Enterrement, où il aura une nouvelle „ occaſion de déployer ſa magnificence. „ Elle recommanda en mourant les Savans qu'elle avoit protégés, & les Arts qu'elle avoit cultivés, à l'Electeur ſon frere. Frèderic I. ſe conſola par la cérémonie de cette Pompe funébre, de la perte d'une Epouſe qu'il n'auroit jamais aſſés pû regretter.

En Italie la Guerre (1706.) commençoit à devenir plus vive. Les Pruſſiens que Milord Marlborough y avoit fait marcher, furent battus à Caſano avec le Prince Eugene, & à Calci-

Calcinato, lorsque le Général Reventlau qui les commandoit, y fut surpris par le grand Prieur.

Le Prince Eugene pouvoit être battu, (1707.) mais il savoit réparer ses pertes en grand homme, & l'echec de Casano fut bientôt oublié par le gain de la fameuse Bataille de Turin, auquel les Prussiens eurent la part principale. Quoique le Duc d'Orleans proposât aux François de sortir de leurs retranchemens, son avis ne fut point suivi; la Feuillade & Marsin avoient des Ordres de la Cour, qui portoient, à ce qu'on assure, de ne point hazarder de bataille. Celle de Höchstedt avoit rendu, à ce qu'il paroit, le Conseil de Louïs XIV. plus circonspect.

Les François qui auroient été du double superieurs aux Alliés, s'ils les avoient attaqués hors de leurs Retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cause que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre, étoient d'une étendüe immense, & de plus séparés.

Les Prussiens qui avoient l'aile gauche de l'Armée des Alliés, attaquerent la droite du retranchement François qui s'appuyoit à la Doria. Le Prince d'Anhalt étoit déjà aux bords du fossé, & la résistance des ennemis rallentissoit la vigueur de son attaque, lorsque 3. Grenadiers se glisserent le long de la Doria, & tournerent le Retranchement François par un endroit où il n'étoit pas bien ap-

puyé

puyé à cette Riviére. Tout d'un coup une voix s'entendit dans l'armée Françoise : nous ſommes coupés ; elle abandonne ſon poſte, prend la fuite, & en même tems le Prince d'Anhalt eſcalade le retranchement, & gagne la Bataille. Le Prince Eugene en fit un Compliment au Roy, où l'eloge de ſes troupes devoit lui faire d'autant plus de plaiſir qu'il partoit d'un Prince qui devoit bien s'y connoître.

Frèderic I. fit pendant cette guerre quelques acquiſitions pacifiques. Il acheta le Comté de Tecklenbourg en Weſtphalie du Comté de Solms Braunsfels ; & Madame de Némours qui étoit en poſſeſſion de la Principauté de Neufchâtel, venant de mourir, le Conſeil d'Etat de Neufchâtel prit la Régence, & élut quelques uns de ſes Membres pour juger des prétentions que le Roy de Pruſſe formoit d'un côté, & tous les Parens de la Maiſon de Longueville d'un autre. La Principauté de Neufchâtel fut adjugée au Roy, comme ayant les meilleurs droits en qualité d'Heritier de la Maiſon d'Orange. Louïs XIV. s'éleva contre cette ſentence, mais il avoit de ſi grands interêts à diſcuter qu'ils firent évanouïr devant eux ces petits litiges, & la Souveraineté de Neufchâtel fut aſſurée à la Maiſon Royale par la Paix d'Utrecht.

Charles XII. étoit parvenu alors au plus haut période de ſes proſperités. Il avoit détrôné

trône Auguste de Pologne, & lui avoit prescrit les loix d'une paix dure à Alt-Ranstadt au milieu de la Saxe. Le Roy vouloit disposer ce Prince à quitter la Saxe, il lui envoya son Grand Marêchal Printz pour le prier de ne point troubler la paix de l'Allemagne par le séjour qu'il y faisoit avec ses troupes.

Charles XII. qui avoit d'ailleurs le dessein de quitter les Etats d'un Prince qu'il avoit mis aux abois, pour renouveller la même Scene avec le Czar à Moskow, trouva mauvais que Printz lui fit de pareilles propositions, & lui demanda ironiquement: „Si „les troupes Prussiennes étoient aussi bonnes „que les Brandebourgeoises.„ Oui, Sire, „lui répondit l'Envoyé, elles sont encore „composées de ces vieux Soldats qui se trou„verent à Fehrbellin.„ Charles XII. obligea l'Empereur, en passant par la Silésie, de restituer 125. Eglises aux Protestans de ce Duché. Le Pape en murmura, & n'épargna pas ses Censures. Joseph lui répondit, que si le Roy de Suède lui eut proposé de se faire Lutherien-lui même, il ne savoit pas trop ce qui en seroit arrivé.

Ces mêmes Suédois qui faisoient alors (1708.) la terreur du Nord, rétablirent avec les Prussiens & les Hannovriens le calme dans la Ville de Hambourg, qu'une sédition populaire avoit troublée. Frederic I. y envoya 4000. hommes pour soutenir les préro-

gati-

gatives des Echevins & des Syndics. Il eut quelques démelês avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette Ville avoit enfoncé les Portes du Résident Pruffien, qui tenoit une Chapelle Réformée dans sa Maison. Le Roy fit arrêter des Marchandises de Cologne, qui descendoient le Rhin, & passoient par Wesel, & il menaça d'interdire le culte Catholique dans ses Etats, sur le même pied qu'il en avoit usé, lorsque l'Electeur Palatin avoit persecuté des Protestants du Palatinat. La crainte de ces représailles fit rentrer la Ville de Cologne dans son devoir, & lui apprit que la tolérance est une vertu, qu'il est quelquefois même dangereux d'enfreindre.

La Cour de Frèderic I. étoit alors pleine d'intrigues. Ce Prince étoit comme une mer agitée par differens vents, poussé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais pendant ces orages qu'excitoient les Courtisans, d'Ilgen conduisoit toujours le Gouvernail de l'Etat d'une main ferme & sure. Les Favoris du Roy étoient des gens de peu de génie. Leurs intrigues étoient grossiéres, & leurs fourberies ouvertes ; le Prince Royal ne pouvoit déguiser le mécontentement qu'il avoit de leur conduite. Ces marques de sa mauvaise volonté leur fit penser à étayer leur credit d'un nouvel appuy, & ils persuaderent au Roy de se marier ; quoiqu'il fut trés infirme, qu'il ne vêcut que par l'art des Medecins, & qu'il

chica.

chicana par un reſte de tempérament un ſouffle de vie qui lui reſtoit. On lui choiſit une Princeſſe de Mecklenbourg-Schwerin, nommée Sophie Louïſe, dont l'age, la façon de penſer, & les inclinations ne s'accordoient point avec celles de ce Prince; il n'eut d'agrément que les Cérémonies de la Nôce, le reſte du mariage ne fut que malheureux.

Frèderic I. ne recevoit que de bonnes nouvelles de ſes troupes: elles ne ſe diſtinguerent pas moins en Flandres qu'en Italie, elles firent des merveilles ſous le Commandement du Comte de Lothum, à la bataille d'Oudenarde & au Siége de Lille.

La fortune ſe laſſa enfin de protéger les caprices de Charles XII. (1709.) Il avoit joui de 9. Années de ſuccès. Les 9. dernieres années de ſa vie ne furent qu'un enchainement de revers: il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une Armée nombreuſe, chargée des tréſors, des dépouilles des Saxons.

Leipzig fut la Capoüe des Suédois, ſoit que les dèlices de la Saxe euſſent amolli ces Vainqueurs; ſoit que la proſpérité enflât l'audace de ce Prince, & le pouſſât au delà de ſon but, il n'eut plus que des malheurs affreux à eſſayer. Il vouloit diſpoſer de la Ruſſie, comme de la Pologne, & détrôner le Czar, comme il avoit détrôné Auguſte. Dans ce deſſein il s'avança vers les frontiéres

C de

de la Moſcovie, où deux chemins le conduiſoient, l'un par la Livonie, où tous les ſecours de la Suède étoient à portée de le joindre, par lequel il auroit pû s'avancer jusqu'à la nouvelle Ville, que le Czar fondoit alors ſur les bords de la Balthique, & détruire pour jamais le lieu qui devoit joindre la Ruſſie avec l'Europe. L'autre chemin traverſoit l'Uckraine, & conduiſoit à Moſcow par des Déſerts impraticables. Charles XII. ſe détermina pour ce dernier; où, parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entrepriſe irrita ſon courage, ou parce qu'il comptoit ſur Matzepa, Prince des Coſaques, qui lui avoit promis de fournir ſon armée de vivres, & de la joindre avec un nombre conſiderable des ſiens. Le Czar fut averti des intrigues de ce Coſaque, il diſſipa les Troupes que Matzepa aſſembloit, & s'empara de ſes Magazins, de ſorte que lorſque le Roy de Suéde arriva devant la petite Ville de Pultawa, il ne trouva que des déſerts affreux, au lieu de Magazins, & un Prince fugitif qui venoit chercher un azile dans ſon Camp, au lieu d'un Allié puiſſant qui lui amenoit des ſecours.

Ces contretems ne rebuterent point Charles XII. Il aſſiégea Pultawa, comme s'il n'eut manqué de rien; lui, qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut bleſſé à la jambe, en s'amuſant à reconnoître cette bicoque de trop

prés.

prés. Son Général Löwenhaupt qui lui amenoit des vivres, des munitions, & un ſecours de 13. mille hommes, fut battu par le Czar à trois repriſes, & obligé dans cette néceſſité de bruler les Convois qu'il conduiſoit, il n'arriva au Camp du Roy qu'avec 3000. hommes de Troupes extenuées de fatigues.

Le Czar s'approcha bientôt de Pultawa, & dans cette plaine ſe donna cette Bataille ſi célébre entre les deux hommes les plus ſinguliers de leur Siécle.

Charles XII. qui jusqu'alors, comme l'Arbitre des Deſtins, n'avoit rien trouvé qui arrêtât ſes volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince bleſſé, & porté ſur des brancards. Pierre Alexiowitz, qui n'avoit été que Legislateur jusqu'alors, aſſiſté de Mentzikow, marqua dans cette journée qu'il poſſedoit les parties d'un grand Capitaine, & ſe ſurpaſſa. Mais tout étoit fatal aux Suèdois; la bleſſure de leur Roy qui l'empêchoit d'agir; la miſére qui leur otoit les forces pour combattre; un corps détaché qui s'égara le jour de cette bataille déciſive, le nombre de leurs ennemis, & le tems qu'ils avoient eu d'élever des Redoutes, & de diſpoſer avantageuſement leurs Troupes. Enfin les Suèdois furent battus, & perdirent, par un inſtant déciſif & malheureux, le fruit de neuf Années de travaux & de tant de prodiges de valeur.

Charles XII. fut réduit à chercher un azile chez les Turcs; ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaya vainement par ses intrigues de soulever la Porte contre les Moscowites. Il devint ainsi la victime de son infléxibilité d'esprit, qu'on auroit appellé opiniatreté, s'il n'eut pas été un Héros. Aprés cette défaite l'Armée Suèdoise mit bas les armes devant le Czar aux bords du Borysthène, comme l'Armée Moscovite l'avoit fait devant Charles XII. aux rives de la Balthique, aprés la Bataille de Narva.

Auguste qui vit son antagoniste renversé, se crût dégagé de sa parole, & du Traité d'Alt-Ranstadt, il s'aboucha à Berlin avec le Roy de Dannemarck & Frèderic I. Ensuite de quoi, Auguste rentra avec une Armée en Pologne, & le Roy de Dannemarck attaqua les Suèdois en Scanie. Frèderic I. que ces Princes ne purent ébranler, demeura neutre.

En Pologne tous les partisans Suèdois se tournerent du côté des Saxons. Stanislas étoit auprès de l'armée Suèdoise, que Crassaw commandoit. Ce Général se trouvant resserré par les Moscowites & les Saxons, traversa la Nouvelle Marche, & se rendit à Stettin sans qu'il en pût demander la permission à Frèderic I. qui voyoit avec déplaisir ces passages, & ces Armées nombreuses dans son voisinage.

Le Roy fit un voyage à Königsberg où il obtint du Czar, qui s'y étoit rendu, qu'il rétabli-

tabliroit le jeune Duc de Courlande, Neveu de Frèderic I. dans ses Etats, à condition qu'il épouseroit la Nièce de Pierre Alexiowitz.

Du coté du Sud la France faisoit à la Haye des propositions de paix, mais la fermentation des esprits étoit encore trop grande, & les espérances des deux partis trop vagues, & trop chimériques, pour qu'on pût s'accorder. Si les hommes étoient capables de raison, feroient-ils des guerres si longues, si acharnées, & si onereuses, pour en revenir pourtant à des conditions de paix, qui ne leur paroissent intolérables que dans les momens où la passion les gouverne, où dans lesquels la fortune leur rit?

Les Alliés ouvrirent la Campagne par la prise de Tournay & la Bataille de Malplaquet, où le Prince Royal se trouva en personne. Le Comte de Finck eut beaucoup de part à cette Victoire; il fut le premier qui força le retranchement François avec les Prussiens, il forma ses troupes sur le parapet, & de là il soutint la Cavalerie Impériale que les François repousserent par deux reprises, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes eussent pû mettre le dernier sceau à la Victoire.

En Poméranie les Suèdois (1710.) firent mine de nouveau de vouloir marcher en Saxe; le Roy craignit que la Guerre ne se portât enfin dans ses propres Etats, & dans l'intention d'assoupir les troubles du Nord, il prit

les mesures les plus justes pour les augmenter; il proposa l'entretien d'une Armée de neutralité, mais cette Armée ne s'assembla jamais. Crassaw consentit à une suspension d'armes. Charles XII. qui l'apprit, protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité : ce Traité ébauché fut rompu, & il eut le sort de tous ces Actes publics, que la nécessité & l'impuissance font faire dans un tems, & que la force secondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

La France renoüa les Négociations de la Paix à Gertrudenberg, & dés les premieres conferences elle s'engagea à reconnoître la Royauté de Prusse & la Souveraineté de Neufchâtel. L'ouvrage de la Paix avorta encore, & les Prussiens furent employés dans cette Campagne sous le Prince d'Anhalt au Siége d'Aire & de Doüai qu'ils prirent. Le Roy déclara alors qu'il ne rendroit pas la Ville de Gueldre, où il avoit garnison, que les Espagnols ne lui payassent les subsides qu'ils lui devoient. Aussi en conserva-t-il la possession par la Paix.

Dans ce tems mourut le Duc de Courlande, Neveu du Roy; les Moscowites s'emparerent de nouveau de la Courlande, ils prirent aussi Elbing, mais comme le Roy avoit des droits sur cette Ville, un Bataillon Prussien y fut mis en garnison.

Le passage & le voisinage de tant d'armées avoit porté la Contagion en Prusse; la diset-

difette qui commençoit à s'y faire fentir vivement, augmenta la violence & le venin de la Pefte. Le Roy abandonna ces Peuples à leur infortune, & tandis que fes revenus & fes fubfides ne fuffifoient pas même à la magnificence de fa dépenfe, il vit périr de fang froid plus de 200. mille Ames, qu'il auroit pû fauver par quelques liberalités.

Le Prince Royal revolté de cette dureté, & qui favoit que les Comtes de Witgenftein (Directeur des Finances) & de Wartemberg en étoient la caufe, fit joüer toutes fortes de refforts pour les déplacer. La Cour a fes orages, la faveur fes périls. Witgenftein fut envoyé à Spandow, & le Roy fe fépara en fondant en larmes du Grand Chambelan qu'il chériffoit. Wartemberg fe retira dans le Palatinat avec une Penfion de 20. mille Ecus.

Charles XII. avoit refufé la neutralité, (1711.) comme nous venons de le dire. Le Czar, les Rois de Pologne, & de Dannemarck fe fervirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie. Frèderic I. réfufa conftamment d'entrer dans cette Ligue, il ne vouloit point expofer fes Etats aux incurfions, aux ravages, & aux hazards de la Guerre, & il efperoit même de gagner, par fa neutralité, aux Guerres de fes voifins.

Le commencement des opérations ne leur furent pas favorables. Les Danois leverent le Siége de Wismar, & Augufte leva ceux de Stralfund & de Stettin.

Pendant que l'Europe étoit travaillée par ces convulſions, que l'eſperance & l'ambition ſouffloient la diſcorde dans les cœurs des deux partis, mourut l'Empereur Joſeph. L'Empire élut à ſa place l'Archi-Duc Charles, qui étoit alors bloqué dans Barcelone, aprés avoir été couronné, & chaſſé de Madrit, pour la perte de la Bataille d'Almanza.

La mort de Joſeph applanit le chemin à la Paix générale: les Anglois qui commencoient à ſe laſſer de tant de dépenſes, ouvroient les yeux ſur l'objet de cette Guerre. A méſure que les nuages de leur enthouſiasme vinrent à ſe diſſiper, ils ſe convainquirent que la Maiſon d'Autriche ſeroit aſſés puiſſante, en conſervant ſes pays héréditaires, le Royaume de Naples, le Milanés & la Flandre, & ils ſe diſpoſerent à tenir des conférences à Utrecht dans le deſſein de faire la paix.

Le Roy qui déſiroit de terminer les démêlés de la Succeſſion d'Orange par un Traité définitif, ſe rendit dans le pays de Cleves, pour régler cette affaire avec le Prince de Friſe; mais ce malheureux Prince ſe noya au paſſage du Mordik, en voulant ſe rendre à la Haye. En revanche Frèderic I. fit une autre acquiſition par l'extinction des Comtes de Mansfeldt. Ce Pays fut mis en ſequeſtre entre la Pruſſe & la Saxe; la Régence Pruſſienne ſe tint à Mansfelt, & la Saxonne à Eisleben.

Cepen-

Cependant tout s'achaminoit insensiblement à la Paix. (1712.) Les Conférences continuoient à Utrecht; les Comtes de Döhnhoff, de Meternich & de Biberstein, s'y rendirent en qualité de Plénipotentiaires du Roy.

Pendant qu'on tenoit ces Conférences, il arriva en Angleterre une Révolution, dont l'Europe accusa le Maréchal de Tallard, alors prisonnier à Londres; soit que ce Maréchal, ou que ce qu'on appelle le hazard, en fussent la cause, le parti de Milord Marlborough fut culbuté; ceux de la Nation qui désiroient la paix, l'emportérent. Le Duc d'Ormond eut le Commandement des troupes Angloises en Flandre, & il se sépara des Alliés au commencement de la Campagne. Le Prince Eugéne, quoiqu'affoibli par la défection des Anglois, continua l'offensive. Le Prince d'Anhalt & les Prussiens furent chargés du Siége de Landreci, mais Villars marcha à Denain, fondit sur le Camp que Milord Albemarle y commandoit, & le battit avant que le Prince Eugéne put le secourir. Cette Victoire remit au pouvoir des François Marchienne, le Quesnoi, Doüai, & Bouchain.

Les Alliés suivirent l'exemple des Anglois, & songerent sérieusement à la paix. L'Empereur étoit le seul qui voulut continuer la guerre, soit que la lenteur de son Conseil n'eut pas le tems de se décider, ou que ce Prince se crut assés fort pour résister seul à

Louïs XIV. Sa condition n'en devint que plus mauvaise.

Le Roy fit alors surprendre la Garnison Hollandoise qui étoit à Mœurs, & maintint par la possession les droits qu'il avoit sur cette place.

Mais les sentimens pacifiques du Sud n'influerent point sur le Nord. Le Roy de Dannemarck entra dans le Duché de Bréme, & prit Stade. Le Czar & le Roy de Pologne tenterent une descente dans l'Isle de Rügen, que les bonnes mesures de Suèdois firent manquer. Les Alliés ne furent pas plus heureux au Siége de Stralsund qu'ils furent obligés de lever ; car Steinbock venoit de remporter une Victoire sur les Saxons & sur les Danois, à Gadebusch dans le Mecklenbourg; & un renfort de 10. mille Suèdois étant arrivé en Poméranie, tout ce Pays fut delivré d'ennemis. Les Danois obligés d'abandonner Rostock, remirent cette Ville aux Troupes du Roy, comme Directeur du Cercle du la Basse Saxe, mais les Suèdois en délogerent les Prussiens. La neutralité de Roy n'en souffrit aucune atteinte, & il continua de négocier, pour porter les esprits à quelque conciliation, & pour conjurer les orages qui s'assembloient à l'entour de ses Etats.

Au commencement de 1713. Frèderic I. mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis longtems miné ses jours: il ne vit point la consommation de la Paix, ni le rétablisse-

ment

ment du repos dans ſon voiſinage. Il eut trois femmes; la premiére fut une Princeſſe de Heſſe, dont il eut une fille, mariée au Prince héréditaire de Heſſe, à préſent Roy de Suède. Sophie Charlotte d'Hanovre mit au monde Frèderic Guillaume qui lui ſuccèda; & il répudia la troiſiéme, qui étoit une Princeſſe de Mecklenbourg, à cauſe de ſa démence.

Nous venons de voir tous les évenemens qui ſe paſſerent pendant la vie de Frèderic I. Il ne reſte qu'à jetter rapidement quelque regards ſur le caractère de ce Prince. Son éſprit étoit fléxible à toutes ſortes d'impreſſions, comme ces Miroirs qui reflêchiſſent avec verité tous les objets qui s'y préſentent. Emporté par caprice, doux par nonchalance; confondant les choſes vaines avec la véritable Grandeur; aimant les fleurs, négligeant les fruits; plus attaché à l'éclat qui éblouït, qu'à l'utile qui n'eſt que ſolide; il ſacrifia 30. mille hommes de ſes ſujets, pour parvenir à la Royauté, dans les diffèrentes Guerres que fit l'Empereur, & il n'ambitionnoit cette Dignité, que pour aſſouvir ſa hauteur, & juſtifier ſous des prétextes apparens ſes faſtueuſes diſſipations.

Il étoit magnifique & génereux, mais au prix de quelles paſſeſſes n'acheta-t-il pas le plaiſir de contenter ſes paſſions? Il trafiquoit du Sang de ſes Peuples avec les Anglois, & les Hollandois, comme ces Tartares, qui ven-

vendent leurs Troupeaux aux Bouchers de la Podolie pour les égorger. Il étoit sur le point de retirer 15. mille hommes de Flandre: on lui remit un gros brillant de la succession du Prince d'Orange, & les Troupes resterent aux Alliès.

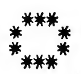
En remontant à l'origine des choses, pour discerner en quoi consiste la générosité d'un Souverain, nous trouvons qu'un Prince étant le prémier Serviteur de l'Etat, lui doit compte de l'usage qu'il fait des fonds publics, qu'il en doit destiner une certaine somme au soutien de sa Dignité, le reste à recompenser les services & le mérite, à rendre par ses largesses l'Etat opulent; entretenir l'égalité des conditions, ne pas fouler les Pauvres pour engraisser les Riches, secourir avec prodigalité les miseres publiques, soulager les malheureux en tout genre, de toute espece, de toute condition, mettre de la magnificence en tout ce qui interesse le corps de l'Etat en général, & diriger le but de ses dépenses au plus grand avantage de ses Peuples.

L'espece de dépense qu'aimoit Frèderic I. n'étoit pas de ce genre, c'étoit plûtôt la dissipation d'un Prince prodigue & vain. Sa Cour étoit une des plus magnifiques de l'Europe. Ses Ambassades étoient aussi brillantes que celles des Portugais. Ses Favoris recevoient de grandes pensions. Rien n'égaloit la magnificence de ses Bâtimens, ses Fêtes étoient superbes, son Ecurie remplie de che-

chevaux, ſes Offices de Cuiſiniers, & ſes Caves de Vin. Il donna un Fief de 40. mille Ecus à un Chaſſeur qui lui fit tirer un gros Cerf. Il fut ſur le point d'engager ſes Domaines de Halberſtadt aux Hollandois, pour acheter le *Pit*, gros brillant qui fut vendu à Louïs XV. du tems de la Régence. Ses Domeſtiques faiſoient leur fortune, lorsqu'ils avoient ſouffert des premieres ſaillies de ſon emportement. Mais ſes dépenſes n'avoient aucune proportion entr'elles; la bizarrerie de ſa dépenſe ne paroit plus évidente, que, lorsqu'on examine la totalité de ſon Etat & de ſes revenus. On y obſerve des parties d'un corps gigantesque, à côté d'autres membres deſſechés qui déperiſſent. Il vendoit 20. mille hommes pour en entretenir 30. mille. Sa Cour étoit comme ces grandes Riviéres, qui abſorbent l'eau de tous les petits ruiſſeaux. Ses Favoris régorgoient de ſes liberalités, tandis que la Lithuanie & la Pruſſe périſſoient par la famine & par la peſte, ſans que ce Prince généreux daignât la ſecourir. Un Prince avare eſt pour ſes Peuples, comme un Médecin qui laiſſe étouffer un malade dans ſon ſang; & le prodigue eſt comme celui qui le tüe à force de le ſaigner.

Frèderic I. n'eut jamais de faveurs conſtantes, ſoit qu'il ſe repentit de ſon mauvais choix, ſoit qu'il n'eut aucune indulgence pour les foibleſſes humaines. Depuis le Baron de

de Danckelmann jusqu'au Comte de Wittgenſtein, ſes Favoris eurent tous une fin malheureuſe. La mauvaiſe Education qu'il reçut dans ſa jeuneſſe, influa ſur toute ſa vie; ſon Eſprit étoit foible & ſuperſtitieux. Il eut un attachement ſingulier pour le Calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres Religions, & il eſt à croire qu'il auroit été Perſécuteur, ſi les Prètres ſe fuſſent aviſés de mêler de la magnificence & des Cérémonies aux Perſecutions. Il compoſa un livre de Priéres, que pour ſon honneur on n'imprima pas. S'il eſt digne de louänges, c'eſt pour avoir conſervé ſes Etats en Paix pendant tout ſon Régne, tandis que ceux de ſes voiſins étoient ravagés par des Guerres, pour avoir eu le cœur naturellement bienfaiſant, & pour n'avoir jamais donné atteinte à la vertu conjugale. Il étoit en un mot grand dans les petites choſes, & petit dans les grandes; & ſon malheur a voulu qu'il fut placé dans l'Hiſtoire entre un Pére & un Fils, dont les talens ſupérieurs le font éclipſer.



DES

DES

MOEURS, DES COUTUMES,

DE

L'INDUSTRIE, DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN DANS LES ARTS ET DANS LES SCIENCES.



Pour acquérir une Connoiſſance parfaite d'un Etat, il ne ſuffit pas d'en ſavoir l'Origine, les Guerres, les Traités, le Gouvernement, la Religion, les Revenus du Souverain. Ces parties ſont à la verité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'Hiſtoire. Il en eſt cependant encore d'autres, qui, ſans avoir le brillant des premieres, n'en ſont pas moins utiles; je compte de ce nombre tout ce qui ſe rapporte aux mœurs des Habitans, comme l'origine des nouveaux uſages, l'abolition des anciens, la naiſſance de l'induſtrie, les cauſes qui l'ont dévelopée, les raiſons de ce qui a hâté, ou rallenti les progrès de l'Eſprit humain, & ſur-

tout

tout ce qui caractérise le plus le génie de la Nation dont on parle. Ces objets intéresseront toujours les Politiques & les Philosophes, & j'ose avancer avec hardiesse que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'Histoire.

Je ne présente au Lecteur dans cet Ouvrage qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractéristiques du Génie des Brandebourgeois en chaque Siécle: mais quelle différence entre ces Siécles? Des Nations qu'un Ocean immense sépare, & qui habitent sous les Tropiques les plus opposés, ne différent pas plus entre leurs usages, que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'Oiseleur; ceux de Henri l'Oiseleur à ceux de Jean le Ciceron, & enfin ceux-là aux habitans de l'Electorat sous Frèderic I. Roy de Prusse.

Le grand nombre des hommes distraits par la variété infinie des objets, regarde sans réfléxion la Lanterne magique de ce monde; il s'apperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les Usages, que l'on passe légérement dans une grande Ville sur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvû qu'elle y épargne le petit Cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié. Cependant aprés une courte absence, on trouve à son retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

Qu'il

Qu'il eſt inſtructif & beau de paſſer en revuë tous les Siécles qui ont été avant nous, & de voir par quelle analyſe ils tiennent à nos tems! Prendre une Nation dans la ſtupidité la plus groſſiére, la ſuivre dans ſes progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'eſt civiliſée, c'eſt étudier dans toutes ſes Métamorphoſes le Ver à ſoye, devenu Chryſalide, & enfin Papillon.

Mais que cette étude eſt humiliante! Il ne paroit que trop qu'une Loi immuable de la Nature oblige les hommes de paſſer par bien des impertinences pour arriver à quelque choſe de raiſonnable; remontez aux Origines des Nations, vous les trouverez également barbares. Les unes ſont arrivées par une allure lente, & par bien des détours, à un certain dégré de perfection. Les autres y ſont parvenuës par un effor rapide; toutes ont tenu des routes différentes; & encore la politeſſe, l'induſtrie & tous les arts, ont-ils pris un gout de terroir dans les différens païs où ils ont été transplantés, qu'ils ont reçus du Caractére indélebile de chaque Nation. Ceci ſe fera ſentir davantage ſi vous liſez des Ouvrages écrits à Padouë, à Londres, ou à Paris; ils ſe diſtingueront ſans peine, quand même les Auteurs y traiteroient la même matiére; je n'en excepte que la plus ſublime Géometrie.

La variété inépuiſable que la Nature jette dans ces caractères généraux & particuliers,

 eſt

eſt une marque de ſon abondance, mais en même tems de ſon Oeconomie : car quoique tant de Nations innombrables qui couvrent la terre, ayent chacune leur génie différent, il ſemble cependant que certains grands traits qui les diſtinguent des autres, ſont inaltérables. Tout peuple a un Caractère à ſoi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'Education qu'il reçoit, mais dont le fonds ne s'efface jamais. Je pourrois facilement appuyer cette opinion ſur des preuves Phyſiques, mais je ne prétens pas m'écarter de mon ſujet. Il s'enſuit donc que les Princes n'ont jamais totalement changé la façon de penſer des Peuples, qu'ils n'ont jamais pû forcer la Nature à produire les grands hommes, dont le nombre ſeul illuſtre les Siècles ; quoique le travail des mines ſoit ſoumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le ſont pas, elles s'ouvrent tout à coup, en fourniſſant des richeſſes abondantes, & ſe perdent, dans le tems qu'on les pourſuit avec le plus d'avidité.

Quiconque a lû Tacite & Ceſar, reconnoitra encore les Allemands, les François & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent : dix-huit Siècles n'ont pû les effacer. Comment donc un Règne pourroit-il effectuer ce que tant de Siècles n'ont pû faire ? Un Statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plait ; il en fera un Eſope, ou un Antinoüs, mais il ne changera jamais

jamais la Nature inhérente du bois. Certains vices dominans, & certaines vertus de choix, resteront toûjours à chaque Peuple. Si donc les Romains vous paroissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tibères, c'est que les crimes étoient sevérement punis; le vice n'osoit lever sa tête impure, mais les vicieux n'en subsistoient pas moins. Les Souverains donneront un certain vernis de politesse à leur Nation, ils maintiendront les Loix dans leur vigueur, & les Sciences dans la médiocrité, mais ils n'alteront jamais l'essence des choses; ils n'ajoutent que quelque nuance passagére à la Couleur dominante du Tableau.

C'est ce que nous avons vû de nos jours en Russie. Pierre I. fit couper la barbe à ses Moscovites, il leur ordonna de croire à la Procession du saint Esprit, il en fit habiller quelques uns à la Françoise, on leur apprit même des Langues; cependant on distinguera encore longtems les Russes des François, des Italiens, & des autres Nations de l'Europe.

Il n'y a, je crois, que la dévastation entière des Etats, & leur repeuplement par des Colonies étrangères qui puissent produire un changement total dans une Nation; mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est, dés lors, plus la même Nation, & il resteroit encore à sçavoir si l'air & la nourriture ne ren-

droient pas avec le tems ces nouveaux habitans ſemblables aux anciens.

Je me ſuis cru obligé de ſéparer ce morceau qui traite des Mœurs des Brandebourgeois, du reſte de l'Hiſtoire, à cauſe que dans celle-là je me ſuis reſtraint à la Politique & à la Guerre, & que ces détails qui regardent les uſages, l'induſtrie & les arts, étant répandus dans tout un Ouvrage auroient peut être échapé au Lecteur, au lieu qu'il les trouve à préſent ſous un ſeul point de vûë, où ils forment ſeuls un petit corps d'Hiſtoire.

Les Auteurs Latins m'ont ſervi de guide dans les commencemens de cet Ouvrage, au défaut total de ceux du païs. Lockelius, que j'aurai lieu de citer ſouvent, m'a éclairé dans les Régences ténébreuſes des Margrawes des quatre premieres races, & les Archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la Maiſon de Hohenzollern a poſſédé cet Electorat: ce qui nous ramene jusqu'à nos jours.

EPOQUE PREMIERE.

Dans la longue énumération que Tacite fait des Peuples d'Allemagne, il s'eſt trompé ſur le mot d'*Ingevoner*, qui ſignifie habitans, & ſur celui de *Germenier*, qui veut dire gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des Nations particulieres.

La

La quantité de ces guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

Les premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & aprés eux les Semnons, dont Tacite dit, que c'étoient les plus nobles d'entre les Suéves.

L'Allemagne étoit tout à fait barbare dans ces tems reculés ; les peuples grossiers & à moitié sauvages habitoient les forêts, ou de mauvaises Cabanes leur servoient de demeure ; ils se marioient jeunes, & peuploient d'autant plus, que les femmes étoient rarement stériles. La Nation alloit toûjours en se multipliant, & comme les enfans se bornoient à cultiver les Champs de leurs Péres, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas, (dans les meilleures années même,) à l'entretien d'un Peuple aussi nombreux, les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance ; de là ces grands débordemens de Barbares, qui inonderent les Gaules, l'Afrique & l'Empire Romain même.

Les Germains étoient Chasseurs par necessité, & Guerriers par instinct ; leur pauvreté rendoit les guerres intestines qu'ils se faisoient courtes, car l'interêt ne s'en méloit jamais. Leurs Généraux, qui depuis devinrent leurs Princes, s'appelloient *Fürsten*, ce qui est une dérivation du mot de Conducteur ;

ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robuftes, & endurcis aux travaux les plus pénibles ; leurs vertus principales étoient la valeur, & la fidelité avec laquelle ils obfervoient leurs engagemens. Ils célébroient ces vertus par des hymnes qu'ils apprenoient à leurs enfans, pour les transmettre à leur poftérité.

Les Auteurs Latins rendent eux-mêmes un illuftre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres Chefs des Armées Romaines. Si l'on applaudit au courage d'une Nation, qui, toutes chofes égales, eft victorieufe d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la Bravoure de ces Germains, qui, n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force, & une inflexible opiniâtreté à ne point céder, triompherent de la Difcipline Romaine, & de ces Legions qui avoient à peine achevé de fubjuguer la moitié du Monde connu?

Quoiqu'en ayent dit la plûpart des Hiftoriens, il n'en eft pas moins vrai que les Romains pafférent l'Elbe malgré les Suéves, car on a découvert auprés de Zoffen, (à 6. Milles de Berlin.) dans un Champ quarré de 800. pas quantité d'Urnes pleines de Médailles de l'Empereur Antonin, de l'Imperatrice Fauftine, & de quelques Affiquets dont fe paroient les Dames Romaines. Ce n'eft pas affurément un Champ de Bataille, car les Suéves

Suéves n'auroient pas enfouï ſous terre l'argent de leurs Ennemis, pour honorer leurs funérailles; on peut en conjecturer, ce me ſemble, avec certitude, que ce lieu ſervit de Camp à quelques Cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait paſſer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des Barbares.

Brandebourg eſt la plus ancienne Ville de la Marche; les Annales (Imprimées en 1595.) fixent ſa fondation l'an du Monde 3588; ce qui ſeroit 416. ans avant l'Ere Vulgaire. On dit qu'elle fut bâtie, & reçut ſon nom du même Brennus qui ſaccagea Rome. On entrevoit dans l'obſcurité les noms de quelques Rois Vandales, (Hoterus & Wenceslas.) qui furent apparemment plus ambitieux & plus inquiets que les autres. On trouve de plus dans les Annales, que Witikind Roy des Saxons, Hermanfried Roy de Thuringe, & Richimire Roy des Francs s'allierent, domptèrent les Semnons, & entourerent les premiers de murailles ces Villes conquiſes, pour contenir le Païs dans l'obéïſſance.

EPOQUE SECONDE.

Charlemagne prit enfin Brandebourg, (en 781.) & Henri l'Oiſeleur (en 928.) ayant entiérement ſubjugué les Saxons qui habitoient ces Contrées, établit les Margrawes, ou Gouverneurs de Frontiéres.

Les Mœurs s'adoucirent ſous les Margrawes, mais le païs étoit trés pauvre ; il ne produiſoit que les denrées les plus néceſſaires à la vie, il avoit beſoin de l'induſtrie de ſes voiſins, & comme perſonne ne recherchoit la ſienne, l'argent reſſortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit. Cette disproportion dans la circulation des eſpeces, qui alloit toûjours à leur diminution, baiſſoit le prix de toutes choſes : les denrées étoient à un ſi vil prix, que du tems de l'Electeur Jean II. d'Aſcanie, le boiſſeau de froment ſe vendoit à 28. liards, celui de ſeigle à 28. deniers, & 6. poules s'achetoient au marché pour 1. gros.

Les Berlinois paſſoient dés lors pour des maris auſſi fideles que jaloux; les Chroniques (Lockelius en 1364.) rapportent un exemple qui peint bien les mœurs de ces tems. Sous la Régence de l'Electeur Othon de Baviere, un Sécretaire de l'Evêque de Magdebourg voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rüe une jeune femme de Bourgeois, & lui propoſa en badinant de ſe baigner avec lui: la femme ſe trouva offenſée de cette propoſition, le peuple s'attroupa, & les Bourgeois de Berlin qui n'entendoient pas raillerie, trainerent le pauvre Sécretaire dans une place publique, où ils le décapiterent ſans autre forme de procès. S'ils ſont jaloux, du moins exer-

exercent-ils à présent des vengeances plus douces.

Le Païs croupissoit dans une misere affreuse sous la Régence des Princes des 4. premieres Races, & il n'en pouvoit sortir, passant sans cesse d'une main à l'autre. (en 1373.) Othon de Baviere fut obligé de vendre l'Electorat à l'Empereur Charles IV. Celui-ci s'établit à Tangermünde, il y tint une Cour brillante, & y bâtit une assés vaste Château, dont on voit encore les ruïnes. Pendant que Jodoce administroit le Brandebourg, les Vaudois persécutés en France se réfugierent dans la ville d'Angermünde, à laquelle on donna le surnom d'Héretique. Je ne vois pas pourquoi les Vaudois chercherent un azile dans le Brandebourg, qui étoit également Catholique, & pourquoi ils y furent reçus, quoiqu'on les détestât.

Les Princes de la Maison de Luxembourg foulerent les Peuples le plus impitoyablement, ils engageoient l'Electorat dans leurs besoins à ceux qui leur prêtoient les plus grosses sommes; & ces Créanciers qui regardoient ce malheureux Païs comme une Hypotheque, commettoient toutes sortes de véxations pour s'enrichir, & y vivoient à discretion, comme dans une Province ennemie. Les Voleurs infestoient les grands chemins, la Police étoit inconnüe, & la Justice hors d'activité. Les Seigneurs de Quitzau & de Neuendorff, indignés du joug odieux

que portoit leur Patrie, firent une guerre ouverte aux Sous-Tyrans qui l'opprimoient. Dans cette confusion totale, & pendant cette espece d'anarchie, le peuple gémissoit dans la misére, les Nobles étoient, tantôt les Instrumens, tantôt les Vengeurs de la Tyrannie, & le génie de la Nation abruti par la dureté de l'esclavage, & par la rigueur d'un Gouvernement barbare & Gothique, demeuroit engourdi & paralytique.

EPOQUE TROISIEME.

L'Empereur Sigismond (1414.) débrouïlla ce chaos, en conférant le Brandebourg & la Dignité Electorale à Frèderic de Hohenzollern, Burgrawe de Nüremberg. Ce Prince exigea l'hommage de ses nouveaux sujets, mais le Peuple qui ne connoissoit que des Maîtres cruels, eut de la peine à se soumettre à cette Domination douce & légitime. Frèderic I. réduisit les Gentilshommes à l'obéïssance par la terreur que répandit le gros Canon avec lequel il enfonçoit les Châteaux des Rebelles. Ce Canon étoit une piéce de 24. livres, en quoi consistoit toute son Artillerie.

L'Esprit de sedition ne se perdit pas si vîte. Les Bourgeois de Berlin se révolterent à différentes reprises contre leurs Magistrats. Frèderic II. appaisa ces émeutes avec douceur & sagesse. La nécessité obligea ce Prince d'hy-

d'hypothéquer les Péages de Schiffelbein & de Drambourg au Sieur Denis d'Often pour obtenir là somme de 1500. florins, dont il avoit besoin pour se rendre à la Diéte de Nürnberg.

Les choses resterent dans cette situation jusqu'a Jean Ciceron. Cet Electéur fit les premiers efforts pour tirer le Peuple de son imbécillité & de son ignorance; c'étoit beaucoup pour ces tems de s'appercevoir qu'on étoit ignorant. Quoique cette premiere Aurore du bon esprit ne fut qu'un foible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'Université de Francfort sur l'Oder. (en 1495.) Conrad Wipina Professeur de Leipzig, devint le premier Recteur de cette nouvelle Université, & il en dressa les Statuts. Mille Etudians se firent inscrire dés la premiere année dans les Fastes de l'Université.

Il arriva pour les progrés des Sciences que Joachim Nestor les protégea autant que son Pére: c'étoit le Leon X. du Brandebourg, il possedoit les Mathematiques, l'Astronomie & l'Histoire, il parloit avec facilité le François, l'Italien & le Latin; il aimoit les Belles Lettres, & il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

Ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour que de civiliser une Nation qui avoit été sauvage pendant tant de siécles; il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des Scien-

ces

ces ſe communique à tout un peuple ; les jeunes Gens étudioient à la vérité, mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens uſages, & à leur groſſiereté. Les Nobles voloient encore ſur les grands chemins. La dépravation des mœurs étoit ſi générale en Allemagne, que la Diéte de l'Empire aſſemblée à Tréves voulant y mettre un frein, defendit de blaſphemer & de s'abandonner à ces excés de débauche, qui ravalent l'humanité, & rendent les hommes inferieurs aux animaux.

Il y avoit dés lors des vignes plantées dans l'Electorat; le Baril de vin ſe vendoit de ce tems à 30. gr. & le boiſſeau de Seigle à 21. Liards. Les eſpeces commençoient à circuler davantage; Joachim Neſtor fit même conſtruire quelques Bâtimens, entr'autres le Château de Potzdam. Tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu prés à l'ancien habillement Eſpagnol, hormis que les hommes portoient de larges fraiſes. Les Princes, (Lockelius) les Comtes & les Chevaliers portoient des chaines d'or au cou; il n'étoit permis aux Gentilshommes que d'avoir trois anneaux d'or à la Cravate. L'habillement des femmes reſſembloit à celui des Augsbourgeoiſes, ou des filles de Strasbourg.

On commença alors à connoître un certain luxe proportionné à ces tems, mais comme on ne trouve point que l'Induſtrie, ni le Com-

Commerce du Brandebourg, s'étendiſſent en même tems, l'augmentation des richeſſes, & leur cauſe, demeurent un problême difficile à réſoudre.

Dés l'année 1560. on s'apperçoit d'une grande difference dans les dépenſes des Electeurs, car lorsque Joachim II. ſe rendit à la Diéte de Francfort, (1562. convoquée par l'Empereur Ferdinand III. pour l'Election d'un Roy des Romains.) il eut (Lockelius) 68. Gentilshommes à ſa ſuite, & 452. Chevaux dans ſes Equipages. Le grand jeu s'introduiſit en même tems; cette mode paſſa de la Cour à la Ville, où on fut obligé de la défendre, à cauſe que quelques Bourgeois avoient perdu plus de mille Ecus dans une ſéance.

Nous trouvons dans les Annales qu'au Mariage de Joachim II. avec Sophie fille de Sigismond Roy de Pologne, l'Electeur coucha la nuit des nôces armé de toutes pieces auprés de ſa jeune Epouſe, comme ſi les tendres combats de l'Amour demandoient des préparatifs auſſi redoutables? Un mêlange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les Coutumes de ces tems. Ces ſingularités venoient de ce que le Siécle vouloit ſortir de la Barbarie; il cherchoit le bon chemin & le manquoit. Sa groſſiereté confondoit les cérémonies avec la politeſſe, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaiſir, la pédanterie avec le ſavoir,

ſavoir, & les platitudes groſſieres des bouffons avec les ingénieuſes ſaillies de l'eſprit.

On doit rapporter à ces tems la fondation de l'Univerſité de Königsberg par Albert de Pruſſe.

Les dépenſes allerent encore en augmentant. Jean George fit des obſeques ſuperbes à ſon Pére: c'eſt la prémiere pompe funébre accompagnée de magnificence, dont l'Hiſtoire de Brandebourg fait mention. Le goût des Fêtes étoit la paſſion de ce Prince, il aimoit à donner ſa Grandeur en ſpectacle. Il célébra (Lockelius) la naiſſance de l'ainé de ſes Princes par des fêtes qui durérent quatre jours. Ces divertiſſements conſiſtoient dans des Tournois, des Combats de Barques, des Feux d'artifice, & des Courſes de bague. Les Seigneurs qui compoſoient les quatre Quadrilles, étoient vêtus en velours richement brodé en or & en Argent; mais le caractére du Siécle perçoit à travers toute cette magnificence. A la tête de chaque Quadrille étoit un bouffon qui ſonnoit du Cor d'une façon ridicule, & qui faiſoit cent extravagances, & la Cour monta au dongeon du Chateau pour voir tirer le feu d'artifice. (L'Electeur diſent les Annales, mit la tête hors d'une Lucarne & cria à l'Artificier: *Maître Jean, boute quand je ſifflerai.*) Au paſſage de Chriſtian Roy de Dannemarck par Berlin, l'Electeur lui fit une réception ſuperbe, il alla au devant du Roy, accompagné de

de nombre de Princes, de Comtes, de Seigneurs & d'une Garde de 300. Chevaux. Le Roy fit son entrée dans un char de velours noir galonné en Or, tiré par 8. Chevaux blancs, dont les Mors & les Caparaçons étoient d'argent. On l'accabla de fêtes dans le goût des précedentes.

Peut-être que le Luxe fut poussé trop loin, car Joachim Frèderic fit des Loix somptuaires : il employa ses revenus à des usages utiles, il fonda le College de Joachim, depuis transferé à Berlin par l'Electeur Frèderic Guillaume, où cette Ecole est de nos jours la plus florissante & la mieux réglée de tous les Etats de la Prusse.

Il manquoit encore du tems de Jean George beaucoup d'Inventions qui contribuënt à la commodité de la vie. L'usage commun des Carosses ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigismond ; il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce Prince rendit à Varsovie. Il eut à sa suite 36. Carosses à 6. Chevaux, outre un Cortege de 80. Chevaux de main. L'Ambassade qui se rendit à la Diéte de l'Empire pour l'Election de l'Empereur Matthias, eut 3. Carosses avec elle. C'étoient de mauvais Coches, composés de quatre ais grossiérement joints ensemble. Qui eut dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIII. Siécle au point qu'on feroit des Carosses pour 20000. Ecus, & qu'ils trouveroient des acheteurs?

Les

Les efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser n'étoient pas tout à fait inutiles ; le nombre des Universités augmentoit : celle de Halle fut fondée alors. En même tems se forma à Deſſaw une Academie pour la langue Allemande, sous le nom de *Société fructifiante*, qui auroit pû devenir utile : d'autant plus que la langue Allemande, divisée en une infinité de Dialectes, manque de régles suffisantes pour en fixer le véritale usage ; que nous n'avons aucuns Livres Classiques, & que s'il nous reste encore quelque chose de nôtre ancienne liberté Républicaine, c'est le stérile avantage d'estropier selon nôtre fantaisie une Langue grossiere & presque encore barbare.

Ces beaux Etablissemens qui nous auroient peut-être avancés d'un Siécle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la Guerre de 30. ans survint, qui détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

Les Etats de Brandebourg avoient eû jusqu'à George Guillaume (en 1621.) une entiére influence dans le Gouvernement ; on les consultoit sur toutes les affaires, & l'on suivoit leurs avis. Lorsque la Guerre s'approcha de l'Electorat, on songea à sa défense. Jusqu'alors les Princes n'entretenoient qu'une garde, & quand on vouloit assembler des Troupes, on convoquoit les Nobles qui étoient obligés de

com-

comparoître, & qui avec leurs ſuzerains formoient la Cavalerie; leurs Vaſſaux compoſoient l'Infanterie. L'Electeur (Sebaldus, Chronique.) & ſur tout ſon Miniſtre, le Comte Schwartzenberg, étoient portés à l'entretien d'une milice réguliere. Les Etats conſentirent à la levée de gens de guerre, & aprés qu'on en eut fait le choix, on leur ordonna de faire des quêtes dans le païs pour ſubvenir à leur ſubſiſtance, jusqu'au tems qu'on auroit beſoin de leurs ſervices. Un Edit fut publié en même tems, qui ordonnoit aux païſans de donner un liard par tête à ces miliciens, quand ils viendroient gueuſer, & des coups de bâton, s'ils ne s'en contentoient pas. Au lieu d'avoir des Soldats diſciplinés, cet Electeur inſtitua des Mendians privilégiés.

Le Comte de Schwartzenberg diminua depuis le pouvoir de ces Etats, dont cependant ils n'avoient jamais abuſé. Enfin dans le cours de cette cruelle guerre, l'année *1636.* fut la plus malheureuſe pour cet Electorat: les Suédois étoient à Werben, les Imperiaux à Magdebourg & Rathenau, Wrangel à Stettin, Moroſini dans la Nouvelle Marche, quand *36.* mille Autrichiens traverſerent le Païs, pillerent & déſolerent tout dans leur paſſage. C'en fut trop à la fois: le Brandebourg énervé par le nombre des Troupes qui en avoit ſubſiſté, & qui l'avoit pillé les années précedentes, ſuccomba en-

 fin:

fin: la cherté y devint exorbitante, un bœuf s'achetoit 100. Ecus, le boiſſeau de bled 5. l'Orge 3. & les eſpéces hauſſerent de prix par leur rareté, la valeur numeraire du Ducat fut évaluée à 10. Ecus. Quelques Gentilshommes qui avoient ſouſtrait leurs proviſion à l'avidité des Ennemis, voulurent profiter des circonſtances de la diſette; mais les païſans qui n'avoient pas dequoi acheter ces grains, réduits au déſeſpoir par la famine, aſſommerent ces Maîtres inhumains, & pillerent leurs greniers. La famine continua avec la même violence; la Peſte s'enſuivit, & la déſolation parvint à ſon comble. Les reſtes de ces malheureux habitans, que la mort & les ennemis avoient épargné ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnerent leur Patrie infortunée, & ſe réfugierent dans les païs voiſins.

Toute la Marche n'étoit qu'un affreux deſert; elle offroit le ſpectacle deplorable, de ruïnes, d'incendies, & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuſe entraine aprés elle. A peine découvroit-on ſous tant d'horreurs & de ſaccagement, dans des lieux devenus tout ſauvages, les traces des anciens Habitans.

C'en eut été fait du Brandebourg, ſi Frèderic Guillaume ne ſe fut obſtiné à ſon retabliſſement. (Frèderic Guillaume 1640.) Sa prudence, ſa fermeté & le tems vainquirent tous

tous ces obſtacles; il fit la paix, & mit d'abord la main à cette nouvelle Création.

Le Brandebourg devint effectivement un nouveau Païs, formé du mêlange des différentes Colonies de toutes ſortes de Nations, qui s'allierent dens la ſuite à ceux des anciens habitans, qui étoient echappés à ſa deſtruction. Soit que l'année fut abondante, ſoit défaut de conſommation, les denrées furent à un ſi bas prix, que le boiſſeau de bled ſe vendoit à 12. gros.

La Guerre de 30. ans, entre les maux qu'elle cauſa, détruiſit entr'autres le peu de Commerce que le Nord de l'Allemagne faiſoit. Nous tirions anciennement nos ſels de Hollande & de France: les proviſions qui ne pouvoient être renouvellées pendant ces troubles, s'épuiſerent. Ce manquement d'une denrée auſſi néceſſaire fit avoir recours à l'induſtrié, & l'on trouva des ſources ſalées à Halle, qui fournirent non ſeulement aux beſoins du Brandebourg, mais encore à ceux des Païs voiſins.

La primiere Colonie qui vint s'etablir dans l'Electorat, fut compoſée de Hollandois: ils renouvellerent l'eſpece des Profeſſionnaires & des Artiſans, ils formerent des projets pour la vente des Bois de haute futaye, qui ſe trouvoient en grande abondance; la ruïne de la Guerre de 30. ans ayant fait de tout le païs une vaſte forêt. Sur la vente de ces bois roula enſuite une des branches principa-

 les

les de nôtre Commerce ; l'Electeur permit même à quelques familles Juives de se domicilier dans ses Etats, le voisinage de la Pologne rendoit leur ministére utile pour débiter dans ce Royaume les rebuts de nos friperies.

Il arriva depuis un événement favorable qui avança considérablement les projets du grand Electeur. Louïs XIV. revoqua l'Edit de Nantes, (en 1684.) & 300. mille François sortirent pour le moins de ce Royaume : les plus riches passerent en Angleterre & en Hollande, les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugierent dans le Brandebourg au nombre de 20. mille, ou environ : ils aiderent à repeupler nos Villes désertes, & nous donnerent toutes les Manufactures qui nous manquoient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'Etat par cette Colonie, il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos Manufactures avant la Guerre de 30. ans, & de ce qu'elles devinrent aprés la Révocation de l'Edit de Nantes.

Nôtre Commerce rouloit anciennement sur la vente de nos grains, du vin & de nos laines ; quelques Manufactures de drap subsistoient encore, mais elles n'étoient pas considérables. Il n'y avoit du tems de Jean Ciceron que 700. Manufacturiers dans tout le païs. Durant la Régence de Joachim II. le Duc d'Albe opprimoit tyranniquement la li-

berté

berté des Flamans. La ſage Elizabeth Reine d'Angleterre ſe prévalut de la ſottiſe de ſes voiſins, en attirant dans ſes Etats les Manufacturiers de Gand & de Bruges; ils y travaillerent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendit la ſortie.

Nos Manufacturiers n'avoient fait jusqu'alors de bons draps, que par le mêlange des laines Angloiſes avec les nôtres; & comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tomberent. Les Electeurs de Saxe, Auguſte & Chriſtian, ſuivirent l'exemple de la Reine Elizabeth, en attirant dans leurs païs des Ouvriers Flamans, qui rendirent leurs Manufactures floriſſantes; le manque de laines étrangeres, la décadence de nos Manufactures, & l'accroiſſement de celles de nos voiſins, accoutuma la Nobleſſe de Brandebourg de vendre ſes laines aux Etrangers; ce qui détruiſit presque entierement nos Fabriques. Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ſes Etats; mais cette défenſe devint puérile, à cauſe que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le païs avoit beſoin, ce qui obligeoit d'avoir recours à l'induſtrie des voiſins. Il y a grande apparence qu'on auroit eu recours à des expédiens plus heureux, mais la Guerre de 30. ans ſurvint, & elle renverſa les projets, les Manufactures & l'Etat.

A l'avénement de Frèderic Guillaume à la Régence, on ne faisoit dans ce païs, ni chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucunes étoffes de laine. L'industrie des François nous enrichit de toutes ces Manufactures: ils établirent des fabriques de draps, de Serges, d'Etamines, de petites étoffes, de Droguets, de Grisettes, de Crepon, de Bonnets, & de bas tissus sur des métiers, de Chapeaux de Castor, de Lapin, & de poils de Liévre, des teintures de toutes les especes. Quelques uns de ces Réfugiés se firent Marchands, & débiterent en détail l'industrie des autres. Berlin eut des Orfèvres, des Bijoutiers, des Horlogers, des Sculpteurs; & les François qui s'établirent dans le plat Païs, y cultiverent le Tabac, & firent venir des fruits & des légumes excellens dans les Contrées sablonneuses, qui, par leur soin, devinrent des potagers admirables. Le grand Electeur, pour encourager une Colonie aussi utile, lui assigna une pension annuelle de 40. mille Ecus dont elle jouït encore.

Ainsi l'Electorat se trouva plus florissant vers la fin de la Régence de Frèderic Guillaume, qu'il ne l'avoit été sous aucun de ses Ancêtres, & la grande augmentation des Manufactures étendit les branches du Commerce, qui roula dans la suite sur nos Blés, sur le bois, sur les Etoffes & les draps, & sur nos sels. L'usage des Postes, inconnu jusqu'alors en Allemagne, fut introduit par

le

le grand Electeur dans tous ses Etats depuis Emmerick jusqu'à Memel. Les Villes payoient des taxes arbitraires, qui furent abolies; l'établissement de l'accise les remplaça. Les Villes commencerent à se policer, on pava les ruës, & on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer. Cette Police étoit d'une nécessité indispensable. Car les Courtisans étoient obliges d'aller en échasses au Chateau de Potzdam, lorsque la Cour s'y tenoit, à cause des bouës qu'il falloit traverser dans les ruës.

Frèderic Guillaume fut le premier Electeur qui entretint à son service un Corps d'Armée discipliné régulierement. Les Bataillons d'Infanterie étoient composés de 4. Compagnies à 150. têtes chacune, un tiers du Bataillon étoit armé de piques, le reste avoit des mousquets. L'Infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux. Les Cavaliers se pourvoyoient eux-mêmes d'armes & de Chevaux. Ils avoient la demi-armure, ils combattoient par Escadrons, & ils menoient souvent du Canon avec eux.

Le grand Electeur, quoique généreux & magnifique pour sa personne, fit des Loix somptuaires: sa Cour étoit nombreuse, & sa dépense se faisoit avec dignité. Aux Fêtes qu'il donna au mariage de sa Niéce la Princesse de Courlande, 56. Tables de 40. Couverts furent servies à chaque repas.

 L'acti-

L'activité infatigable de ce grand Prince donna à sa Patrie tous les Arts utiles ; il n'eut pas le tems d'y ajouter les agréables.

Les Guerres continuelles, & le mêlange des nouveaux habitans, avoient déjà fait changer les anciennes mœurs; beaucoup d'usages des Hollandois & des François devinrent les nôtres, les vices dominans étoient l'yvrognerie & l'interêt. La débauche avec les femmes étoit interdite à la Jeunesse, & certains souvenirs cuisans qu'on gagne en mourant de plaisir, étoient inconnus alors. La Cour aimoit les pointes, les équivoques & les bouffons; les enfans des Nobles se remettoient aux Etudes, & l'Education de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des François. Nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des maniéres plus aisées, que n'en ont ordinairement les Allemans.

Le changement qui arriva dans cet Etat aprés la Guerre de 30. ans, étoit universel: les Monnoyes s'en ressentirent ainsi que le reste; autrefois le Marc d'argent étoit sur le pied de 9. Ecus dans tout l'Empire jusqu'à l'année 1561. que les malheurs des tems forcerent le Grand Electeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'Etat. Il fit publier la même année (1651.) un Edit qui fixoit le prix des monnoyes courantes, & il fit battre des gros & des fennins, pour des sommes considerables,

rables, dont la valeur intrinſeque répondoit à peu prés au tiers de la valeur réelle de ces eſpéces. Le prix de cette monnoye étant idéal, elle fut auſſi-tôt décriée, & tomba à la moitie de ſa valeur. Les vieux Ecus de bon alloi monterent à 28. à 30. gros; & de là vient ce que nous appellons l'Ecu de banque. Pour remedier à ces abus, les Electeurs de Brandebourg & de Saxe (en 1667.) s'aboucherent à Cinna, & ils convinrent d'evaluër les Monnoyes ſur un nouveau pied, moyennant lequel le Marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le Stile de monnoye, ou le reméde, devoit être rendu au Public généralement dans toutes les eſpéces de monnoyes de l'Ecu jusqu'au fenin à 10. Ecus 16. gros. Depuis ce tems on frappa les florins & les demi florins, & le prix du marc d'Argent demeura fixé à 10. Ecus.

Depuis en 1690. Frèderic I. ſe concerta avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hanovre ſur les moyens de ſoutenir la monnoye ſur le pied de la Convention de Cinna, mais en ayant reconnu l'impoſſibilité, ils convinrent que l'eſpece courante des florins & des 8. gros ſeroit frappée dans leurs Etats à raiſon de 12. Ecus: c'eſt ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui ſubſiſte encore de nos jours.

Toutes les nouvelles Colonies que le grand Electeur avoit établies, ne furent véritablement floriſſantes que ſous Frèderic I.

Nous eûmes alors une Manufacture de hautelisse égale à celle de Bruxelles, nos Galons égalerent ceux de France, nos Miroirs de Neustadt surpasserent par leur blancheur ceux de Venise, l'Armée fut habillée de nos propres draps. L'année 1700. les Troupes changerent d'armes, on abolit l'usage des piques, & l'Infanterie eut des fusils; la Cavalerie ne conserva de son armure que la Cuirasse, & on lui donna des habits d'ordonnance.

La Cour étoit nombreuse & brillante, les especes y devenoient abondantes par les subsides étrangers, le Luxe parut dans les Livrées, les habits, les tables, les èquipages & les bâtimens. Le Roy eut à son service deux des plus habiles Architectes de l'Europe, & Schlüter qui ne leur cèdoit point en mérite, & dont la Sculpture relévoit l'Architecture des premiers. Bott fit la belle Porte de Wesel, il donna les desseins du Chateau & de l'Arsenal de Berlin, il bâtit la maison de Poste au coin du grand Pont, & le beau Portique du Chateau de Potzdam, trop peu connu des amateurs. Losander éleva la nouvelle aîle du Château de Königsberg, & la Cour des monnoyes qui fut abbatuë dans la suite. Schlüter décora l'Arsenal de ces trophées, & de ces beaux Mascarons, qui font l'admiration des Connoisseurs, & il fit fondre la Statuë equestre du Grand Electeur, qui passe pour un Chef d'Oeuvre. Le Roy embel-

embellit la Ville de Berlin de l'Eglise du Cloitre, des Arcades, & de quelques autres Edifices encore ; & il orna les Maisons de plaisance d'Orangebourg, de Potzdam & de Charlottenbourg, par toutes sortes d'augmentations & d'embellissemens.

Les beaux Arts, enfans de l'abondance, commencerent à fleurir. L'Academie des Peintres dont Pesne, Mayer, Widemann & Leigeber étoient les premiers Professeurs, fut fondée; mais il ne sortit de leur Ecole aucun Peintre de réputation. Ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui interesse le plus les progrés de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'Academie Royale des Sciences en 1700. La Reine Sophie Charlotte y contribua le plus. Cette Princesse avoit le génie d'un grand homme, & les connoissances d'un savant; elle croyoit qu'il n'étoit pas indigne d'une Reine, d'estimer un Philosophe; Vous sentez bien que ce Philosophe dont je vous parle, c'étoit Leibnitz: & comme ceux qui ont reçu du Ciel des ames privilegiées, s'élevent à l'égal des Souverains, elle Poëte. Leibnitz dans sa familiarité; elle fit plus. hen le proposa comme seul capable de jetter les fondemens de cette nouvelle Academie. Leibnitz qui avoit plus d'une ame, si j'ose m'exprimer ainsi, étoit bien digne de présider dans une Academie, qu'au besoin il auroit répresenté tout seul. Il institua 4. Classes, dont l'une de Physique & de Medecine, l'autre

de

de Mathematiques, la troifieme de la Langue & des Antiquités d'Allemagne, & la derniere des Langues & des Antiquités Orientales. Les plus célébres de nos Academiciens furent Meffieurs Basnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzöker, Herman, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels & Wolff. Depuis on y reçut Meffieurs de Beaufobre & Lenfant, Savans dont les plumes auroient fait honneur aux Siécles d'Augufte & de Louïs XIV.

Otton de Guericke fleuriffoit encore à Magdebourg: c'eft le même auquel nous devons l'invention de la pompe Pneumatique, & qui par une heureufe deftinée a rendu fon efprit philofophique & inventif héreditaire à fes defcendans.

Les Univerfités profperoient en même tems: Halle & Francfort étoient fournies de favans Profeffeurs. Thomafius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célebrité, & faifoient nombre de Difciples. Wolff commenta l'inge-rortiqu Syfteme de Leibnitz fur les Monades, connu ya dans une déluge de paroles, d'argu-[illegible]ns, de Corollaires & de Citations, quelques Problemes que Leibnitz avoit jetté, peut-être comme une amorce aux Métaphyficiens. Le Profeffeur de Halle écrivit laborieufement nombre de volumes, qui, au lieu de pouvoir inftruire des hommes faits, fervirent tout au plus de Catechifme de Dialectique

pour

pour des enfans. Les Monades ont mis aux prises les Metaphysiciens & les Géometres d'Allemagne, & ils se disputent encore sur la divisibilité de la matiére.

Le Roy fonda même à Berlin une Academie, pour des jeunes gens de Condition, sur le modele de celle de Luneville: malheureusement elle ne subsista pas longtems.

Ce Siécle ne produisit aucun bon Historien. On chargea Teissier d'écrire l'Histoire de Brandebourg; il en fit le Panegyrique. Puffendorff écrivit la vie de Frèderic Guillaume, & pour ne rien omettre, il n'oublia ni ses Clercs de Chancellerie, ni ses Valets de Chambre. Nos Auteurs ont, ce me semble, toûjours peché, faute de discerner les choses essentielles des accessoires, d'éclaircir les faits en les débrouillant, & de racourcir & resserrer leur prose trainante, & excessivement sujette aux inversions & aux nombreuses épithetes.

Dans cette disette de tout bon Ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon Poëte. C'étoit le Sieur de Canitz; il traduisit heureusement quelques Epitres de Boileau, il fit des vers à l'imitation d'Horace, & quelques Ouvrages où il est tout à fait Original. C'est le Pope de l'Allemagne, le Poëte le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des vers en nôtre langue. Communément en Allemagne le Pédantisme

affecte

affecte jusqu'aux Poëtes; la langue des Dieux est prostituée par la bouche de quelque Régent d'un College obscur, ou par quelque Etudiant dissolu; & ce qu'on appelle honnêtes gens sont, ou trop paresseux, ou trop fiers, pour manier la Lyre d'Horace, ou la Trompette de Virgile. Mr. *de Canitz*, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit & le talent de la Poësie ne dérogeoit pas: il le cultiva, comme nous l'avons dit, avec succés; il eut une Charge à la Cour, & puisa dans l'usage de la bonne Compagnie cette politesse & cette amenité qui plait dans son stile.

Les Spectacles Allemans étoient peu de chose. Ce qu'on appelle Tragédie, est communément un Monstre, composé d'enflure & de basse plaisanterie; les Auteurs Dramatiques ignorent jusqu'aux moindres régles du Théatre; la Comedie est plus pitoyable encore. C'est une farce grossiere qui choque le goût, les bonnes mœurs & les honnêtes gens. La Reine entretenoit un Opera Italien, dont le fameux Bononchini étoit le Compositeur; nous eumes dés lors de bons Musiciens. A la Cour il y avoit une Comedie Françoise qui donnoit dans les répresentations les chefs d'œuvre des Molieres, des Corneilles & des Racines.

Le goût du Théatre François passa en Allemagne avec celui des modes de cette Nation. L'Europe enthousiasmée du caractére

de

de grandeur que Louïs XIV. imprimoit à toutes ſes actions, de la politeſſe qui régnoit à ſa Cour, & des grands hommes qui illuſtroient ſon Régne, vouloit imiter la France qu'elle admiroit. Toute l'Allemagne y voyageoit; un jeune homme paſſoit pour un imbecille, s'il n'avoit ſéjourné quelque tems à la Cour de Verſailles. Le gout des François régla nos Cuiſines, nos Meubles, nos habillemens, & toutes ces bagatelles, ſur lesquelles la tyrannie de la mode exerce ſon empire: cette paſſion portée à l'excés dégenera en fureur, les femmes qui outrent ſouvent les choſes, la pouſſerent jusqu'à l'extravagance. (*a*)

La Cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangeres que la Ville; la magnificence & l'étiquette y décoroient l'ennui. On s'enyvroit même en Cérémonies. Le Roy inſtitua l'Ordre

(*a*) La Mere du Poëte Canitz ayant épuiſé la France en modes nouvelles, pour rencherir ſur les autres Dames de Berlin, commit à un Marchand de faire venir de Paris un Mari jeune, beau, vigoureux, poli, ſpirituel & noble, ſuppoſant que cette Marchandiſe s'y trouvoit auſſi communément que des pompons dans une Boutique. Le Marchand, tout nouveau dans cette eſpece de mêtier, s'acquitta de ſa commiſſion comme il pût. Ses Correſpondans trouverent enfin un Epouſeur. C'étoit un homme de 50. ans, il ſe nommoit le Sieur de Brinboc, d'un tempérament foible & valétudinaire; il arrive, Madame de Canitz le voit, s'effraye & l'épouſe. Ce fut un bonheur pour les Pruſſiens que ce mariage tourna au mécontentement de la Dame, autrement ſon exemple auroit été ſuivi; nos Beautés auroient paſſés dans les mains des François, & les Berlinois auroient été reduits comme les Romains à enlever les Sabines de leur voiſinage.

l'Ordre de l'Aigle noir, tant pour avoir un Ordre, comme en ont tous les Rois, que pour se procurer à cette occasion une Fête, qui ressemble assés à une Mascarade. Ce Roy qui avoit fondé une Academie par complaisance pour son Epouse, entretenoit des Bouffons pour satisfaire à sa propre inclination. La Cour de la Reine Sophie Charlotte étoit toute separée de l'autre. C'étoit un Temple où se conservoit le feu sacré des Vestales, l'Azile des Savans, & le Siége de la politesse. On regretta d'autant plus les vertus de cette Princesse qui celle (Princesse de Mecklenbourg, qui tomba ensuite en démence.) qui remplit le Trône aprés elle, se livra aux devots, & passa sa vie avec des hypocrites, race médisante, qui verse ses poisons sur la vertu, en sanctifiant ses propres vices. Enfin des adeptes parurent à la Cour; un Italien, nommé Cataneo, assura le Roy qu'il avoit le secret de faire de l'or, il en dépensa beaucoup, & n'en fit point. Le Roy se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, & Cataneo fut pendu.

L'Etat changea presque entierement de forme sous Frèderic Guillaume: (1713.) la Cour fut congediée, & les grosses pensions souffrirent une réduction; beaucoup de personnes qui avoient entretenu Carosse, marcherent à pied: ce qui fit dire au Public que le Roy avoit rendu l'usage des jambes aux perclus. Sous Frèderic I. Berlin étoit l'Athe-

l'Athenes du Nord: ſous Frèderic Guillaume elle en devint la Sparte. Tout le Gouvernement fut militaire ; l'augmentation de l'Armée ſe fit, & dans l'ardeur de ces premiers enrollemens, quelques Artiſans furent faits Soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui ſe ſauverent en partie: cet accident imprêvu cauſa de nouveau un dommage conſiderable à nos Manufactures.

Le Roy porta un prompt remede à ces abus, & il s'attacha avec une attention ſinguliere au rétabliſſement & aux progrés de l'induſtrie: il défendit par un arrêt ſevere la ſortie de nos Laines, il établit le Lagerhaus, (en 1714.) magaſin d'où l'on avance des laines aux pauvres Manufacturiers, qu'ils reſtituënt par leur ouvrage. Nos draps trouverent un débit aſſuré dans la conſommation de l'Armée, qui fut habillée de neuf tous les ans. Ce débit s'étendit jusques chez l'Etranger: la Compagnie de Ruſſie fut formée l'année 1725. nos Marchands fourniſſoient les draps pour toutes les Troupes Ruſſes ; mais les Guinées Angloiſes paſſerent en Moſcovie, & elles furent bientôt ſuivies de leurs draps, de ſorte que nôtre Commerce ceſſa, nos Manufactures en ſouffrirent au commencement, mais d'autres ſorties s'ouvrirent. Les Ouvriers n'eurent plus aſſés de nos propres laines, on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs, & dés l'année 1733. nos manufactures étoient ſi floriſſantes qu'elles debite-

rent 44. mille piéces de drap de 24. aunes chacune chez l'Etranger.

Berlin fut comme un Magazin de Mars: tous les Ouvriers qui peuvent être employés pour une Armée, y prospérerent, & leurs Ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne. On établit à Berlin des Moulins de poudre à Canon, à Spandow des Fourbisseurs, à Potzdam des Armuriers, & à Neustadt des Ouvriers, qui travailloient en ferronerie & en cuivre.

Le Roy donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui bâtiroient dans les Villes de tous ses Etats; il ajouta tout le Quartier de la Frèderic-Stadt à sa Capitale, & couvrit de maisons les places qu'avoit occupé l'ancien rempart. Il créa la ville de Potzdam, (à peine y avoit-il 400. habitans dans cette Ville, au lieu qu'il y en a present plus de 20. mille.) & il la peupla; il ne fit pas le moindre Bâtiment pour lui même, mais tout pour ses sujets. L'Architecture de son Régne est généralement infectée par le goût Hollandois, il seroit à desirer que les grandes dépenses que ce Prince, fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles Architectes; il eut le sort de tous les Fondateurs des Villes, qui, occupés par la solidité de leurs desseins, ont la plûpart negligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées davantage.

Berlin

Berlin aprés ſon augmentation reçut une Police nouvelle (en 1734.) ſur le pied à peu prés de celle de Paris. On établit dans tous les quartiers de la ville des Officiers de police; l'uſage des Fiacres s'établit en même tems; on purgea la Ville de ces fainéans qui ſe nourriſſent à force d'importunités, & ces malheureux objets de nos dégoûts & de nôtre compaſſion, envers lesquels la Nature n'a été qu'une marâtre, trouvérent des aziles dans les Hopitaux publics.

Pendant que tous ces changemens ſe firent, le luxe, la magnificence & les plaiſirs diſparurent, l'eſprit d'épargne s'introduiſit dans tous les états; chez le riche comme chez le pauvre. Sous les Régnes précedens, beaucoup de Nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons; cet abus ceſſa. Dans la plûpart des Etats Pruſſiens, les Gentilshommes ont beſoin d'une bonne Oeconomie pour ſoutenir leurs familles, à cauſe que le droit de primogéniture n'a point lieu, & que les Péres ayant beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne un revenu honnête à ceux qui après leur mort partageront leur maiſon dans les branches nouvelles.

Cette diminution dans la dépenſe du Public, n'empêcha pas beaucoup d'Artiſans de ſe perfectionner; nos Caroſſes, nos Galons,

 nos

nos Velours & nos Ouvrages d'Orfevrerie, ſe répandirent par toute l'Allemagne.

Mais ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faiſoit des arrangemens ſi utiles & ſi grands, on laiſſa tomber dans une décadence entiére l'Academie des Sciences, les Univerſités, les Arts liberaux & le Commerce.

On rempliſſoit mal & ſans choix les places qui venoient à vaquer dans l'Academie Royale des Sciences, & par une dépravation ſinguliere le Siécle affectoit de mépriſer une Societé, dont l'origine étoit auſſi illuſtre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la Nation que de l'eſprit humain. Pendant que tout ce Corps tomboit en léthargie, la Medecine & la Chymie ſe ſoutinrent. Pott, Margraff & Eller, combinoient & décompoſoient la matiere, & éclairoient le Monde par leurs découvertes; & les Anatomiſtes obtinrent un Théatre pour leurs diſſections publiques, qui devint une Ecole floriſſante de Chirurgie.

La faveur & les brigues rempliſſoient les Chaires des Profeſſeurs dans les Univerſités; les Dévots qui ſe mêlent de tout, acquirent une part à la Direction des Univerſités, ils y perſecutoient le bon ſens, & ſur tout la Claſſe des Philoſophes. Wolff fut exilé pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves ſur l'exiſtence de Dieu; la jeune Nobleſſe qui ſe vouöit aux armes, crut dé-

roger

roger en étudiant, & comme l'esprit humain donne toûjours dans les excés, ils regarderent l'Ignorance comme un titre de mérite, & le Savoir comme une Pédanterie absurde.

La même raison fit que les Arts liberaux tomberent en décadence. L'Academie des Peintres cessa. Pesne qui en étoit le Directeur, quitta les Tableaux pour les Portraits; les Menuisiers s'érigerent en Sculpteurs, & les Maçons en Architectes. Un Chymiste, nommé Böttcher, passa de Berlin à Dresde, & donna au Roy de Pologne le secret de cette Porcelaine, qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes & la finesse de la diaprure.

Nôtre Commerce n'étoit pas encore né; le Gouvernement l'étouffoit, en suivant des principes qui s'opposoient directement à ses progrés: il n'en faut point conclurre que la nation manque de Génie propre au négoce. Les Venitiens & les Génois furent les premiers qui le saisirent, la découverte de la Boussole le fit passer chez les Portugais & les Espagnols, ils s'étendit ensuite en Angleterre & en Hollande, les François s'y appliquerent les derniers, & ils regagnerent de vitesse ce qu'ils avoient négligé par ignorance. Si les habitans de Dantzig, de Hambourg, de Lubeck, si les Danois & les Suédois, s'enrichissent tous les jours par la navigation, pourquoi les Prussiens n'en fe-

roient-ils pas autant ? Les hommes deviennent tous des Aigles quand on leur ouvre les chemins de la fortune ; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, & que le Souverain les encourage. Les François ont été tardifs ; nous le sommes de même ; peut-être est-ce que nôtre heure n'est pas encore venuë.

On songeoit moins alors à étendre le Commerce, qu'à réprimer les dépenses inutiles. Les deuïls avoient été autrefois ruïneux pour les familles. On donnoit des festins aux Enterremens, la pompe funebre étoit même coûteuse. Toutes ces coûtumes furent abolies. On ne drapa plus les Maisons, ni les Carosses, on ne donna plus des livrées noires ; & depuis on mourut à fort bon marché.

Ce Gouvernement tout militaire influa dans les mœurs, & régla même les modes. Le public avoit pris par affectation un air aigre fin ; personne dans tous les Etats Prussiens n'avoit plus de 3. aunes de drap dans son habit, & moins de deux aunes d'épée penduës à son coté. Les femmes fuyoient la société des hommes, & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac & les bouffons. Enfin nos mœurs ne ressembloient plus, ni à celles de nos ancêtres, ni à celles de nos voisins ; nous étions Originaux, & nous avions l'honneur d'être copiés de travers

vers par quelques petits Princes d'Allemagne.

Vers les dernieres années de ce Régne (Eckert) le hazard conduisit à Berlin un homme d'un esprit malfaisant, obscur & rusé; c'étoit une espece d'Adepte, qui faisoit de l'Or pour le Souverain, aux dépens de la bourse de ses sujets; ses artifices lui réüssirent un tems, mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, & sa malheureuse science rentra dans les ténébres dont elle étoit sortie.

Telles ont été les mœurs du Brandebourg sous tous ses differens Gouvernemens. Le Génie de la Nation fut supprimé par une longue suite de Siécles barbares, il s'éleva de tems en tems, mais il s'affaissa aussi-tôt sous l'ignorance & le mauvais goût; & lorsque des circonstances heureuses semblerent favoriser ses progrés, survint une Guerre dont les suites funestes anéantirent l'Etat. Nous avons vû cet Etat renaissant de ses cendres; nous avons vû par quels nouveaux efforts la Nation parvint à se civiliser, & si ce beau feu n'a jetté que de foibles étincelles, il ne faut qu'une bagatelle pour le faire éclorre au grand jour. Comme les semences ont besoin d'un terrain propre pour leur dévelopement, de même les Nations demandent un concours de conjonctures heureuses, pour qu'elles sortent de leur engourdissement,

& qu'elles reçoivent pour,ainſi dire une nouvelle vie.

Tous les Etats ont eu un certain Cercle d'évenemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut dégré de perfection. Les Monarchies y ſont arrivées avec une allure plus lente, & s'y ſont moins ſoutenuës que les Républiques; & s'il eſt vrai de dire que la forme de Gouvernement la plus parfaite, eſt celle d'un Royaume bien adminiſtré, il n'eſt pas moins certain que les Républiques ont rempli le plus promptement le but de leur Inſtitution, & ſe ſont le mieux conſervées, par ceque les bons Rois meurent, & que les ſages Loix ſont immortelles.

Sparte & Rome, qui furent fondées pour être Guerrieres, produiſirent, l'une cette phalange invincible, l'autre, ces Légions qui ſubjuguerent la moitié du monde connu. Sparte enfanta les plus illuſtres Capitaines. Rome devint une pepiniere de Héros. Athenés, à laquelle Solon avoit donné des Loix plus pacifiques, devint le berceau des Arts. A quelle perfection ſes Poëtes, ſes Orateurs & ſes Hiſtoriens, ne parvinrent-ils point? Cet azile des Sciences ſe conſerva jusqu'à l'entiere ruine de l'Attique. Carthage, Veniſe, & même la Hollande, furent par leur inſtitution liées au Commerce, & elles le pouſſerent & le ſoutinrent conſtamment, reconnoiſſant que c'étoit le principe de leur grandeur, & le ſoutien de leur Etat.

Con-

Continuons encore cet examen pour un moment. En touchant aux Loix fondamentales des Républiques, on eſt ſûr de les renverſer de fond en comble, à cauſe que la ſageſſe des Législateurs a formé un tout, auquel les parties du Gouvernement tiennent eſſentiellement : rejetter les unes, c'eſt détruire les autres, par l'enchainure des Conſéquences qui les lie enſemble, & qui en forme un Syſtème aſſortiſſant & complet.

Dans les Royaumes la forme du Gouvernement n'a de baſe que le Deſpotisme du Souverain: les Loix, le Militaire, le Negoce, l'Induſtrie, & toutes les autres parties de l'Etat, ſont aſſujetties au caprice d'un ſeul homme, qui a des ſucceſſeurs qui ne ſe reſſemblent jamais; d'où il s'enſuit pour l'ordinaire qu'à l'avenement d'un nouveau Prince, l'Etat eſt gouverné par de nouveaux principes; & c'eſt ce qui porte préjudice à cette forme de Gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les Républiques ſe propoſent, & dans les moyens qu'elles employent pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais. Dans les Monarchies un fainéant ſuccede à un Prince ambitieux: celui-ci eſt ſuivi d'un dévot, celui-là par un Guerrier, celui-ci par un ſavant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la volupté; & pendant que ce Théatre mouvant de la fortune préſente ſans ceſſe de ſcenes nouvelles, le Génie de la Nation diverti par la

varieté des objets ne prend aucune aſſiéte fixe. Il faut donc que dans les Monarchies les Etabliſſemens qui doivent braver la viciſſitude des Siécles, ayent des racines ſi profondes qu'on ne puiſſe les arracher, ſans ébranler en même tems les plus ſolides fondemens du Trône.

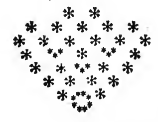
Mais la fragilité & l'inſtabilité ſont inſéparables des Ouvrages des hommes. Les Révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs cauſes dans les Loix immuables de la Nature. Il faut que les paſſions humaines ſervent de reſſorts, pour amener & mouvoir ſans ceſſe de nouvelles décorations, que la fureur audacieuſe des uns enleve, & que la foibleſſe des autres ne peut défendre; que des ambitieux effrenés renverſent des Républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la ſimplicité. Sans ces grandes ſecouſſes dont nous venons de parler, l'Univers reſteroit ſans ceſſe le même; il n'y auroit point d'égalité entre le deſtin des Nations. Quelques Peuples ſeroient toûjours civiliſés & heureux, & d'autres toûjours barbares & infortunés.

Nous avons vû des Monarchies naître & mourir, des peuples, de barbares qu'ils étoient, ſe policer & devenir le modele des Nations. Ne pourrions-nous pas en conclurre que ces Nations ont une revolution ſemblable à celle des Planetes, qui, ſelon le ſentiment de quelques Aſtronomes, aprés avoir

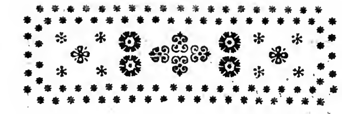
avoir parcouru en dix mille ans tout l'efpace des Cieux, fe retrouvent d'où elles étoient parties?

Nos beaux jours arriveront donc, comme ceux des autres; nos prétenfions font d'autant plus juftes que nous avons payé le tribut à la Barbarie, quelques Siécles de plus que les Méridionaux.

Ces Siécles précieux s'annoncent par le nombre de Grands hommes en tout genre qui naiffent à la fois. Heureux font les Princes qui viennent au monde dans des conjonctures auffi favorables! Les Vertus, les Talens, le Génie, les emportent, d'un mouvement commun avec eux, aux chofes grandes & fublimes.



RE-



RÉPONSE

DE

M. DE MAUPERTUIS.

APrès les Mémoires, Monfieur, que vous avez leus dans nos Affemblées précedentes fur l'Hiftoire de ce Païs, il ne nous reftoit plus à defirer que celui que nous venons d'entendre. On reconnoit dans tous le même Génie & le même Style : cependant, fi je [illegible] dire, celui-ci a fur les autres l'avantage que lui donne fon fujet.

Repréfenter les évenemens dans leur ordre, donner à chaque partie de l'Hiftoire fa proportion & fa mefure, écrire avec précifion & élegance; fuppofe un Efprit jufte, une Imagination heureufe, & une connoiffance parfaite de la Langue. Décrire les Mœurs & les

les Coutumes des peuples, remonter à leur origine, les suivre dans leur progrés ; marquer ce qui appartient à l'homme en général, ou à une Nation en particulier, n'est donné qu'à un Esprit profond.

Si un Ecrivain se trouve assés avantagé de la Nature pour pouvoir remplir à la fois tous ces differens objets, combien ne sera-t-il pas superieur, & à l'Historien qui ne rapporte que les faits, & au Philosophe qui s'en tient aux speculations ? C'est que les évenemens sont necessairement liés aux mœurs ; & en sont presque toûjours les suites, ou les causes. Un Esprit assés vaste embrasse cette rélation ; il pourroit en quelque sorte prévoir les mœurs qui doivent résulter d'une certaine châine d'évenemens ; prédire les évenemens, qui seront la suite des mœurs.

Si un tel homme se trouvoit appellé au Conseil des Rois ; s'il se trouvoit lui-même revêtu d'une grande puissance ; (car nous avons depuis Cesar l'exemple de grands Princes, qui ont été en même tems d'excellens Auteurs,) quel bonheur ne seroit-ce point pour les Peuples qu'il auroit à gouverner ! Quel bonheur ne seroit-ce point pour toute l'Europe !

* * * * *

DE LA
SUPERSTITION
ET DE LA
RELIGION.

Je divise en trois parties ce morceau qui concerne la Religion & la Superstition, & je présenterai pour plus de clarté & d'ordre la Religion sous le Paganisme, sous le Papisme, & sous la Réforme.

ARTICLE I.
De la Religion sous le Paganisme.

Le Brandebourg a suivi le culte different des divers Peuples qui l'ont habité. Les Teutons qui furent ses plus anciens habitans, adoroient un Dieu, nommé Tuiston. César dit

dit que c'eſt le *Dis Pater* engendré par la Terre, & qui avoit lui-même un fils nommé Man.

Le culte que les Germains rendoient à leurs Dieux étoit proportionné à leurs mœurs ſauvages, groſſieres & ſimples; ils s'aſſembloient dans des Bois ſacrés, chantoient des Hymnes à l'honneur de leurs Idoles, & leur ſacrifioient même des victimes humaines.

Il n'y avoit pas de Contrée qui n'eut ſon Dieu particulier; les Vandales en avoient un, nommé Triglaff. On en trouva encore un au Harlungerberg auprés de Brandebourg; il étoit repréſenté avec trois têtes, ce qui marquoit (Valentin Eichſtädt) qu'il régnoit au Ciel, ſur la Terre & dans les Enfers; c'étoit apparement la Trinité du Paganisme. Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de Chevaux blancs, qu'ils croyoient être inſtruits des Myſteres de leurs Dieux, & qu'on nourriſſoit un cheval noir pour la Déeſſe Trigla, qui paſſoit pour l'interprête de ſes volontés. (Alaus Arentzit.) Ces Peuples adoroient auſſi des ſerpens, & l'on puniſſoit de mort ceux qui en tuoient.

Dans le V. Siécle les Vandales abandonnerent leur Patrie pour inonder la France, l'Eſpagne, & même l'Afrique. (Oroſe & Grégoire de Tours.) Les Saxons qui revenoient alors d'Angleterre, firent une deſcente à l'embouchu-

bouchure de l'Elbe, & prirent possession de ces Contrées entre l'Elbe, la Sprée & l'Oder, que les naturels du Païs avoient abandonnées. Leurs Dieux & leur Religion devinrent ceux du Brandebourg. La principale de leurs Idoles s'appelloit Irmansëul, ce qui signifie Colomne d'Irman. Les savans Etymologistes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire dériver le nom d'Irman de Hermes, qui est le même que le Mercure des Grecs.

Il est connu à tous ceux qui sont versés dans la Litterature Allemande, que c'est une fantaisie générale parmi leurs Savans de trouver des rapports entre les Divinités de la Germanie, & celle des Egyptiens, des Grecs & des Romains. Il n'est malheureusement que trop vrai que l'erreur & la superstition semblent être le partage de l'humanité. Tous les Peuples ont eu la même pente pour l'Idolatrie; & comme ils ont tous à peu prés les mêmes Passions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre. La Crainte donna le jour à la crédulité, & l'Amour propre interessa bientôt le Ciel au destin des hommes. De là nâquirent tous ces cultes differens, qui n'étoient à proprement parler que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiser la colere céleste dont on redoutoit les effets. La Raison humaine, alterée & abrutie par la terreur que toutes sortes de calamités lui inspiroient, ne savoit à qui s'en pren-

prendre pour ſe raſſurer contre ſes craintes; & comme les malades ont recours aux remedes les plus inſenſés, pour eſſayer s'ils n'en trouveront point un qui les guériſſe; le Genre humain ſuppoſa dans ſon aveuglement une eſſence divine, & une vertu ſecourable, dans tous les objets de la Nature depuis les plus ſublimes jusqu'aux plus abjects. Tout fut adoré; l'encens fuma pour des Champignons, le Crocodile eut des Autels, les Statuës des Grands Hommes, qui les premiers avoient gouverné des Nations, eurent des Temples & des Sacrificateurs, & dans les tems où des afflictions générales déſoloient un païs, la ſuperſtition redoubloit. Les Savans Allemans ont raiſon de dire en ce ſens, que la ſuperſtition eſt la même chez toutes les Nations; quoiqu'elle ſoit en général une ſuite de la crédulité, elle ſe manifeſte cependant ſous des nuances variées à l'infini, & proportionnées au Génie des Nations. J'aurois peine à me perſuader que les Fables ingénieuſes des Grecs, que leurs Dieux, Minerve, Venus & Apollon euſſent été connuës dans ce Païs du tems du Paganisme. Mais nos profonds Etymologiſtes ne s'embaraſſent pas de ſi peu de choſe; ils croyent ennoblir leur Mythologie en donnant à leurs Dieux des origines Grecques, ou Romaines, comme ſi le nom de ces Peuples pouvoit rendre l'Idolatrie plus reſpectable, & que l'extravagance des Grecs valût mieux que celle des Allemans.

Irmansäul n'étoit pas le ſeul Dieu des Saxons. On trouva ſous une de leurs Idoles l'Inſcription ſuivante. *Je fus autrefois le Duc des Saxons, j'en ſuis devenu le Dieu.* Angelus ſoutient qu'ils adoroient le Soleil, ſous la forme d'une tête radieuſe, & que cette Idole donna ſon nom à la Ville de Sonnenbourg, où elle étoit placée. Le même Auteur prétend qu'ils adoroient de même Venus repréſentée à demi nuë, ayant la mammelle gauche percée par une flêche, & trois Graces plus petites qu'elle qui l'entouroient. Ces Peuples la nommoient Magda, ce qui veut dire fille; & Angelus aſſure qu'elle donna ſon nom à Magdebourg, où elle avoit ſes autels, (Annales de Magdebourg.) On voyoit encore des ruines de ſon Temple dans cette ville, avant que Tilly l'eut ſaccagée. Ce qui paroit de plus remarquable dans le Culte que les Saxons rendoient à cette Divinité, étoient les jeux qu'ils célébroient à ſon honneur. Ils conſiſtoient en des Tournois que repréſentoient tous les jeunes Gens des Bourgades voiſines; ils dépoſoient une ſomme d'argent entre les mains des Juges, pour doter une jeune fille qui étoit donnée en mariage comme un prix, à celui qui l'avoit emporté à la joute. Les Annales de Magdebourg témoignent que ces jeux ſe célébroient encore, comme des reſtes du Paganiſme, l'année 1279. & l'année 1387.

Le

Le Luxe s'introduisit dans la Religion, lors que les Richesses augmenterent. Anciennement les Peuples tenoient qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des Temples bâtis de main d'hommes, & ils les adoroient dans leurs Bois sacrés, mais à mesure que les mœurs s'adoucirent, leurs Dieux vinrent habiter les Villes. (Linderbrock.) Cependant l'ancien usage ne fut pas entierement aboli; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des Chênes, & de les arroser du Sang des victimes.

Les Prêtres (Freinshemius & Schmidt) de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le Peuple. Outre leur Sacerdoce ils exerçoient une triple Charlatannerie; ils fabriquoient des Oracles, & se mêloient de l'Astrologie & de la Médecine. Il ne falloit pas tant de ruses pour abuser un Peuple aussi grossier. Aussi-fut-il bien difficile de détruire une Religion ancrée par tant de superstitions dans les esprits. Toute l'Allemagne étoit encore attachée au Culte des Idoles, quand Charlemagne, & aprés lui Henri l'Oiseleur, entreprirent de convertir ces peuples. Aprés bien des efforts inutiles, ils n'y réüssirent qu'en noyant l'Idolatrie dans des torrens de sang humain qu'ils verserent.

ARTICLE II.

Converſion des Peuples au Chriſtianiſme; & de l'Etat de la Religion Catholique dans le Brandebourg.

La folie de tous les Peuples eſt d'illuſtrer la Nobleſſe de leurs Loix, de leurs Coutumes & de leur Religion, par l'antiquité de leur origine. Les Allemans non contens d'avoir dérobé leurs Dieux aux Grecs, ont voulu paſſer pour auſſi vieux Chrêtiens que les autres Nations de l'Europe. Ils ont trouvé St. Jerôme je ne ſai quel paſſage qui dit, à ce que Staphonius & Smitius prétendent, que l'Apôtre Thomas vint prêcher l'Evangile au Nord de l'Allemagne. Il n'y prècha en verité que l'incredulité; car le peuple demeura Payen, bien longtems aprés lui.

Quoiqu'on diſe, il ne ſe trouve aucune trace de Chriſtianiſme dans le Brandebourg que du tems de Charlemagne. (Dans le VIII. Siécle.) Cet Empereur, aprés avoir remporté differentes victoires ſur les Saxons & les Brandebourgeois, vint établir ſon Camp à Wormerſtedt (Henri Meibomius) auprés de Magdebourg, & il n'accorda la paix à ces Provinces qu'il avoit ſubjuguées, qu'à condition qu'elles embraſſeroient le Chriſtianiſme.

L'impuiſſance de réſiſter à un ennemi auſſi redoutable, & la crainte des menaces, con-

conduisit ces Peuples au Batême, qui leur fut administré dans le Camp de l'Empereur; mais la sécurité les ramena tous à l'Idolatrie, dés que l'Empereur se fut éloigné avec son armée de leur voisinage.

L'Empereur Henri l'Oiseleur triompha ensuite à l'exemple de Charlemagne, (928.) des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder, & aprés bien du sang répandu, ces Peuples furent subjugués & convertis. Les Chrêtiens détruisirent par zéle les Idoles du Paganisme, de sorte qu'il ne nous en est presque resté aucun vestige; les niches de ces Idoles vacantes furent remplies de Saints de toute espece; & de nouvelles erreurs succederent aux anciennes.

Ce Siécle que Léon X. illustra en Italie, en y ressuscitant les beaux arts & les sciences, ensevelies depuis longtems sous l'ignorance & le mauvais goût; ce Siécle, dis-je, n'étoit point aussi célébre pour les Ultramontains: l'Allemagne étoit encore plongée dans l'ignorance la plus grossiere, & elle languissoit sous un Gouvernement tout barbare; point de mœurs, aucunes connoissances, & la Raison humaine privée des lumiéres de la Philosophie demeuroit abrutie dans sa stupidité: les Convertisseurs, & les Néophytes, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

(Angelus.) Environ l'année 946. l'Empereur Othon fonda l'Evêché de Havelberg, & peu de tems aprés celui de Brandebourg. (960.) Il crut apparemment d'oppoſer par ce moyen une digue au débordement de l'Idolatrie, à laquelle ces Peuples étoient enclins, comme les Princes bâtiſſent des Citadelles dans des Villes nouvellement conquiſes, pour reprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

Le Brandebourg enfin converti au Chriſtianisme, tomba bientôt dans l'excés du faux zèle; il ſe rendit à la fois tributaire du Pape, de l'Empereur, & du Margrawe qui le gouvernoit. Le peuple ne tarda pas de ſe repentir de ſa ſottiſe, & il regretta ſes Idoles qui étoient des Objets palpables de ſon Culte, & qui lui étoient bien moins onéreuſes que les tributs qu'il payoit tous les ans au Pape, qu'il ne voyoit jamais. L'Amour de la Liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de ſon interêt, tout le ramena à ſes faux Dieux: Miſtevoyus, Roy des Vandales, ſe mit à la tête du Paganisme renaiſſant, & il rétablit l'ancien Culte, aprés avoir chaſſé le Margrawe Thierry de Brandebourg. Ce furent encore des Guerriers, qui pour la troiſieme fois rétablirent le Chriſtianisme dans le Brandebourg. La Religion Catholique triomphante y parut alors ſans contrainte, & entraina aprés elle les plus grands ſcan-

ſcandales ; les Evêques étoient ignorans, crüels, ambitieux, & de plus Guerriers ; ils porterent les armes en perſonne contre les Margrawes & contre d'autres voiſins, pillant, ravageant les Contrées, violant, faiſant les Incendiaires & s'arrogeant, (malgré une vie auſſi ſouillée de crimes,) un pouvoir abſolu ſur les conſciences.

Ces déſordres étoient ſi communs dans ces tems que l'Hiſtoire en fourmille d'exemples : je me contenterai d'en rapporter deux ſeulement. (Lockelius) En 1278. l'Archevêque Gunter de Brandebourg fit la guerre à l'Electeur Othon, ſurnommé le Sagittaire, le prit priſonnier & l'obligea de ſe rançonner moyennant une ſomme de 7000. Marcs d'argent. En 1391. l'Archevêque Albert qui étoit toûjours armé, ſe ſaiſit du Sieur de Bredow, qui étoit Gouverneur Général de la Marche ; prit la ville de Rathenau, & pénetra le long de la Havel, le flambeau d'une main, l'épée de l'autre, & déſola ainſi tout le païs.

L'ignorance craſſe où vivoient ces Peuples pendant le XIII. Siécle, étoit un terrain où la ſuperſtition devoit fructifier ; auſſi ne manqua-t-on pas de miracles, ni d'aucune ſupercherie, capable d'affermir l'autorité des Prêtres.

Lockelius raconte gravement, que le Prince Othon ayant été excommunié par Luitpoldt Archevêque de Brandebourg pour des raiſons frivoles, ſe moqua des Cenſures de l'Egliſe, mais qu'il fut bien attrapé à ſon tour, lorſqu'il vit que des Chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de ſa table, & il rentra en lui même: ces Chiens étoient ſans doute orthodoxes, malheureuſement l'eſpece en eſt perduë.

Les Vierges miraculeuſes, les Images ſecourables, & les Reliques des Saints avoient alors une vertu toute ſinguliere. (1249. Annales de Brandebourg.) Le Sang de Belitz entr'autres étoit fort renommé. Voici ce que c'étoit. Une Cabaretiére de cette Ville vola une hoſtie conſacrée, & l'enterra ſous un Tonneau dans ſa cave, pour avoir meilleur débit de ſa Biére; elle en eut des remords, (car les Cabaretiéres ont la conſcience delicate,) elle denonça ſon crime au Curé qui vint en proceſſion avec tout ſon attirail Pontifical pour déterrer l'hoſtie. En enfonçant la pêle en terre, on vit bouïllonner du Sang, & tout le monde cria, au miracle. L'impoſture étoit trop groſſiere, & l'on ſçut que c'étoit du Sang de bœuf que la Cabatiére y avoit verſé. Ces miracles ne laſſoient pas que de faire impreſſion ſur l'eſprit des Peuples, mais ce n'en étoit pas aſſés. (en 1270.) La Cour de Rome, toûjours attentive à éten-

étendre sa Domination sous l'ombre des Autels, ne négligeoit aucun des moyens qui pouvoient l'y conduire. Dans le XIII. Siécle se formerent la plûpart des Ordres Religieux. Le Pape en établit en Allemagne, & dans le Brandebourg, le plus qu'il pût, sous prétexte d'affermir par là les esprits dans le Christianisme. Les Misanthropes, les fainéans, les paresseux, & toutes sortes de gens qui s'étoient deshonnorés dans le monde, se refugièrent dans ces aziles sacrés; ils appauvrirent l'Etat de sujets, en se sequestrant de la Société, & en renonçant à la Bénédiction que Dieu donna à nos premiers Parens. Ils furent à la charge des Citoyens, ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites: & quoique ces Etablissemens fussent également contraires aux Loix de la Societé & de la bonne Politique, le Pape les introduisit dans toute l'Europe, & parvint sans opposition à lever une puissante armée de Prêtres, aux dépens de tous les Princes, & d'entretenir de grosses Garnisons dans des Païs sur lesquels il n'avoit aucune Souverainité. Mais dans ces tems les Peuples étoient abrutis, les Princes foibles, & la Religion triomphante.

Quand une fois le Christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des Fanatiques de toute espéce. (Cramer, Baronius, Lockelius.) La Peste ravagea le Brandebourg

en 1351. & c'en fut assés pour faire extravaguer la superstition. Pour appaiser la colore céleste, on batisa des Juifs par force, on en brula d'autres, on fit des Processions, des Vœux aux Images miraculeuses, & l'imagination échauffée par tant d'inventions folles, ou bizarres, enfanta enfin l'Ordre des Flagellans. C'étoient des Chrêtiens mélancholiques & atrabilaires, qui se fouëttoient avec des verges de fil d'archal dans les Processions publiques. Cependant le Pape eut horreur de ces macerations monstrueuses, & reprouva l'ordre & ses abus.

On tourna la dévotion du Public sur des objets plus doux. Le Pape Jean XXII. établit des Bureaux d'Indulgences dans le Brandebourg. Les Augustins trafiquoient de ces Indulgenoes, & en envoyoient le produit à Rome. Les miracles devinrent à la fin si fréquens, (Lockelius Annales de Brandebourg.) que les Auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500. une pluye de Croix rouges & blanches sur tous les passans. On trouva même de ces Croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le présage d'un grand malheur.

Dans ce tems où les Prêtres abusoient si grossierement de la crédulité des hommes, où ils se servoient de la Religion pour s'enrichir, où les Ecclesiastiques menoient la vie

vie la plus ſcandaleuſe, un ſimple Moine entreprit de réformer tant d'abus. Il rendit aux hommes par ſon exemple l'uſage de la Raiſon, qui leur avoit été interdit pendant tant de Siécles, & l'eſprit humain enhardi par le recouvrement de ſa liberté, étendit de tous côtés la ſphére de ſes connoiſſances.

ARTICLE III.

De la Religion ſous la Réforme.

Je ne conſidérerai point l'Ouvrage de la Réforme du coté de la Theologie & de l'Hiſtoire; les Dogmes de cette Religion, & les évenemens qu'elle fit naître, ſont ſi connus que ce n'eſt pas la peine de les répeter. Une Révolution ſi grande & ſi ſinguliere, qui changea preſque tout le Syſtème de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philoſophiques.

La Religion Catholique, qui s'étoit élevée ſur la ruïne de celle des Juifs & des Payens, ſubſiſtoit depuis XV. Siécles: humble & douce ſous les perſécutions, mais fiere aprés ſon Etabliſſement, elle perſécuta à ſon tour. Tous les Chrêtiens étoient ſoumis au Pape, qu'ils croyoient infaillible; ce qui rendoit ſon pouvoir plus étendu que celui du Souverain le plus deſpotique. Un miſerable Moine

Moine s'éleva contre une Puiſſance ſi ſolidement établie, & la moitié de l'Europe ſecoüa le joug de Rome.

Toutes les raiſons qui contribuerent à ce grand changement extraordinaire, ſubſiſtant longtems avant qu'il vint à éclorre, préparoient d'avance les eſprits à ce dénouëment. La Religion Chrêtienne étoit ſi dégénérée, qu'on n'y reconnoiſſoit plus les Caractéres de ſon Inſtitution. Rien ne ſurpaſſoit dans ſon origine la ſainteté de ſa Morale, mais la pente du Cœur humain à la corruption en pervertit bientôt l'uſage. Ainſi les ſources les plus pures du bien ſont devenuës des principes de toutes ſortes de maux pour les hommes. Cette Religion qui enſeignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le fer & par le feu. Les Prêtres des Autels dont la ſainteté & la pauvreté devoit être le partage, menerent une vie ſcandaleuſe; ils acquirent des richeſſes, ils devinrent ambitieux, quelques uns furent des Princes puiſſans. Le Pape, qui originairement relevoit des Empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire, & de les dépoſer, il fulmina des Excommunications, il mit des Royaumes en interdit, & il outra ſi prodigieuſement les choſes que, de quelque maniére que ce fut, il falloit à la fin que le Monde ſe revoltât contre tant d'abus.

La

La Religion changea ainsi que les mœurs, elle perdit de siécle en siécle sa simplicité naturelle, & à force de fard, elle devint méconnoissable. Tout ce qu'on y ajouta, n'étoit que l'Ouvrage des hommes, il devoit périr comme eux. Au Concile de Nicée, (321.) la Divinité (Origene & St. Justin, n'étoient pas de ce sentiment: le dernier dit dans son Dialogue p. 316. que la grandeur du Fils n'approche pas de celle du Pére.) du Fils fut déclarée égale à celle du Pére, & le St. Esprit annexé à ces deux personnes, forma la Trinité. On défendit aux Prêtres de se marier, par les Ordonnances du Concile de Tolède. (Tenu l'année 400.) Cependant ils ne se soumirent à la volonté de l'Eglise que dans le XIII. Siécle. Le Purgatoire prit naissance dans le VI. Siécle. Le Concile de Trente en fit un dogme. Le Culte des Images fut autorisé par le second Concile de Nicée, (Tenu en 781.) & la Transsubstantiation fut établie par les Péres du Concile de Trente. (1645.) Les Ecoles de Theologie soutenoient déjà l'Infaillibilité du Pape, depuis que les Evêchés de Rome & de Constantinople se trouverent en opposition. Quelques solitaires fonderent des Ordres Religieux, & rendirent toute spéculative une vie, qui doit se passer en action pour le bien de la societé; les Couvens se multiplierent à l'infini, & une grande partie du Genre humain y fut enséveli. Enfin toutes sortes de super-

supercheries s'inventerent pour surprendre la bonne foi du Vulgaire, & les faux miracles devinrent presque communs.

Ce n'étoit pas cependant par ces changemens qui regardoient l'objet de la foi, que la Réforme pouvoit venir dans la Religion. Du nombre des gens qui pensent, la plûpart tournent toute la sagacité de leur esprit du côté de l'interêt & de l'ambition; peu combinent des idées abstraites, & encore moins réfléchissent profondément sur des matieres aussi importantes; & le peuple, la plus respectable, la plus nombreuse & la plus infortunée partie de la Societé, suit les impressions qu'on lui donne.

Il n'en étoit pas ainsi du pouvoir tyrannique que le Clérgé exerçoit sur les consciences; les Prêtres dépouïlloient les hommes de leurs biens & de leur liberté.

Cet esclavage qui s'appésantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures. L'homme le plus stupide, comme le plus spirituel, dés qu'il a de la sensibilité, s'apperçoit du mal qu'il souffre; tous tendent à leur bien-être, ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échape, & les véxations que tant de Peuples souffroient, auroient immanquablement donné lieu à quelque réforme, si le Clergé Romain fortement agité par des dissensions

ſenſions inteſtines, n'eut enfin donné lui-même le ſignal de la liberté, en arborant l'étendart de la révolte contre le Pape. Les Vaudois, les Wiclefites & les Huſſites avoient déjà commencé à remuër, mais Luther & Calvin auſſi audacieux, & nés dans des conjonctures plus favorables, conſommerent enfin ce grand Ouvrage.

Les Auguſtins étoient en poſſeſſion du trafic des Indulgences, le Pape chargea les Dominicains de les prêcher; ce qui excita une querelle furieuſe entre ces deux Ordres. Les Auguſtins déclamerent contre le Pape; Luther qui étoit de leur Ordre, attaqua avec vehémence les abus de l'Egliſe, il arracha d'une main hardie une partie du bandeau de la ſuperſtition, il devint bientôt Chef de parti: & comme ſa Doctrine dépouilloit les Evêques de leurs Bénéfices, & les Couvens de leurs Richeſſes, les Souverains ſuivirent en foule ce nouveau Convertiſſeur.

La Religion prit alors une forme nouvelle, & ſe rapprocha beaucoup de ſon ancienne ſimplicité. Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner, s'il n'eut pas mieux valu lui laiſſer plus de pompe & d'exterieur pour qu'elle en impoſât davantage au Peuple, qui n'eſt frappé, & ne juge que par les ſens; il paroit qu'un Culte tout ſpirituel, & auſſi nud que l'eſt celui des Proteſtans, n'eſt pas fait pour

pour des hommes materiels & grossiers, incapables de s'élever par la pensée à l'adoration des plus sublimes vérités.

La Réforme fut utile au monde, & sur tout aux progrés de l'esprit humain. Les Protestans, obligés de réfléchir sur des matieres de la foi, se dépouïllerent tout d'un coup des préjugés de l'Education, & se virent en liberté de se servir de leur raison, de ce guide qui est donné aux hommes pour les conduire, & dont au moins ils devroient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie. Les Catholiques vivement attaqués furent obligés de se défendre. Les Ecclesiastiques étudierent, & ils sortirent de l'ignorance crasse & honteuse, dans laquelle ils croupissoient presque généralement.

S'il n'y avoit qu'une Religion dans le monde, elle seroit superbe & despotique sans retenuë; les Ecclésiastiques seroient autant de Tyrans, qui, exerçant leur séverité sur le peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes. La Foi, l'Ambition & la Politique leur asserviroient l'Univers. A présent qu'il y en a plusieurs, aucune de ces Sectes ne sort, sans s'en repentir, des voyes de la modération. L'exemple de la Réforme est un frein qui empêche le Pape de se livrer à son ambition, & il craint avec raison la défection de ses Membres, s'il abuse de son pou-

pouvoir; auſſi devient-il ſobre d'excommunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII. & le Royaume d'Angleterre. Le Clergé Catholique & Proteſtant, qui s'obſerve avec une diſpoſition égale à la critique, eſt retenu des deux côtés à garder au moins une décence exterieure. Ainſi tout reſte en équilibre. Heureux, ſi l'eſprit de parti, le fanatisme, & un excés d'aveuglement, ne les précipitent jamais dans des guerres, dont la fureur eſt le partage, & que des Chrêtiens ne devroient jamais ſe faire. En regardant la Religion ſimplement du côté de la Politique, il paroit que la Proteſtante eſt la plus convenable aux Républiques & aux Monarchies. Elle s'accorde le mieux avec cet eſprit de liberté qui fait l'eſſence des premieres. Car dans un Etat, où il faut des Négocians, des Laboureurs, des Artiſans, des Soldats, des Sujets en un mot, il eſt ſûr que des Citoyens qui font vœu de laiſſer périr l'eſpece humaine, deviennent pernicieux.

Dans les Monarchies la Religion Proteſtante, qui ne reléve de perſonne, eſt entierement ſoumiſé au Gouvernement; au lieu que la Catholique établit un Etat ſpirituel, tout-puiſſant, fécond en complots & en artifices, dans l'Etat temporel du Prince; que les Prêtres qui dirigent les conſciences, (& qui n'ont de ſuperieur que le Pape,) ſont

H plus

plus maîtres des Peuples, que le Souverain qui les gouverne, & que par une adreſſe à confondre les interêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le Pape s'eſt vû ſouvent en oppoſition avec des Souverains, ſur des ſujets qui n'étoient aucunement du reſſort de l'Egliſe.

Dans le Brandebourg, & dans la plûpart des Provinces de l'Allemagne, le peuple portoit impatiemment le joug du Clergé Romain. C'étoit une Religion trop onéreuſe pour des païs auſſi peu opulens. Le Purgatoire, la Meſſe des morts & des vivans, le Jubilé, les Annates, les Indulgences, les Péchés véniels & mortels, les Pénitences changées en Amendes pécuniaires, les Affaires matrimoniales, les Vœux, les Offrandes, étoient autant d'impôts que le Pape levoit ſur la crédulité, & qui lui donnoient des revenus auſſi ſolides que le Méxique en fournit à l'Eſpagne. Ceux qui les payoient, étoient épuiſés & mécontens. Il n'étoit donc pas même néceſſaire d'employer l'évidence des argumens pour diſpoſer ces eſprits à recevoir la Réforme; ils crioient contre le Clergé qui les opprimoit: un homme vint, qui promit de les en délivrer, & ils le ſuivirent.

Joachim II. fut le premier Electeur qui embraſſa la Religion Lutherienne. Sa Mère, qui étoit une Princeſſe de Dannemarck, lui com-

communiqua ses sentimens. Car la nouvelle Doctrine avoit penétré en Dannemarck, avant que d'être reçuë dans le Brandebourg. Le Païs suivit l'exemple du Prince, & tout le Brandebourg se fit Protestant. Matthieu Jagow, Evêque de Brandebourg, administra le Sacrement sous les deux espéces dans le Couvent des Moines noirs. Ce Couvent devint ensuite la Cathédrale de Berlin. Joachim II. se distingua dans le parti, tant par les Lettres de Controverse qu'il écrivit au Roy de Pologne, que par les discours éloquens, (Lockelius, Annales de Brandebourg.) (à ce que disent les Auteurs,) que ce Prince prononça à la Diéte d'Augsbourg en faveur des Protestans.

La Réforme ne put point détruire toutes les erreurs : quoiqu'elle eut ouvert les yeux du Peuple sur une infinité de superstitions, il s'en conserva encore beaucoup d'autres; tant la pente de l'esprit humain pour l'erreur est inconcevable. Luther, qui ne croyoit point au Purgatoire, admettoit les Revenans & les Démons dans son Systême; il soutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'éxorcisa en lui jettant un Cornet d'encre à la tête. Il n'y avoit alors presqu'aucune Nation qui ne fut imbuë de pareils préjugés. La Cour, & à plus forte raison le peuple, avoient l'esprit rempli de Sortileges, de Divinations, de Revenans & de Démons. En

1553. deux vieilles femmes passerent par l'épreuve du feu pour se purger de l'accusation de sorcellerie. La Cour avoit son Astrologue. L'un prédit à la naissance de Jean Sigismond, que ce Prince seroit heureux, à cause qu'au même tems on avoit découvert au Ciel une Etoile nouvelle dans la Constellation de Cassiopée. L'Astrologue n'avoit pas prédit cependant, que Jean Sigismond se feroit Reformé, pour gagner les Hollandois, dont les secours lui devinrent utiles dans la poursuite de ses droits sur le Duché de Cleves.

Depuis que le Schisme de Luther séparoit l'Eglise, les Papes & les Empereurs firent toutes sortes d'efforts pour amener les ésprits à la réünion. Les Théologiens des deux partis tinrent des Conférences, tantôt à Thorn, tantôt à Augsbourg. On agitoit les matieres de Religion à toutes les Diétes de l'Empire, mais toutes ces tentatives furent inutiles. Il s'ensuivit enfin une Guerre cruelle & sanglante, qui s'appaisa & se ranima à differentes reprises. L'ambition des Empereurs qui vouloient opprimer la Liberté des Princes & la Conscience des Peuples, l'alluma souvent. Mais la rivalité de la France & l'ambition de Gustave Adolphe, Roy de Suéde, sauverent l'Allemagne & la Religion du Despotisme de la maison d'Autriche.

Les

Les Electeurs de Brandebourg ſe conduiſirent dans ces troubles avec ſageſſe. Ils furent moderés & tolerans. Frèderic Guillaume, qui avoit acquis par la paix de Weſtphalie des Provinces qui lui donnoient des ſujets Catholiques, ne les perſécuta point; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ſes Etats, & leur accorda des Synagogues.

Frèderic I. fit quelque fois fermer les Egliſes Catholiques, par répréſailles des perſécutions que l'Electeur Palatin fit ſouffrir à ſes Sujets Proteſtans; mais le libre exercice de Religion fut toûjours rendu aux Catholiques. Les Reformés eſſayerent de perſécuter les Lutheriens dans le Brandebourg. Ils profiterent des diſpoſitions où le Roy étoit en leur faveur, pour établir des Prêtres Réformés dans des Villages où il y en avoit eu de Lutheriens. Ce qui prouve bien que la Religion ne détruit pas les paſſions dans les hommes, & que les Gens d'Egliſe, de quelque opinion qu'ils ſoyent, ſont toûjours prêts à opprimer leurs adverſaires, quand ils ſe croyent les plus forts.

Il eſt honteux à l'eſprit humain d'avouër qu'au commencement d'un Siécle auſſi éclairé que l'eſt le XVIII. toutes ſortes de ſuperſtitions ridicules ſe ſoient encore conſervées. Les gens raiſonnables, comme

 les

les esprits foibles, croyent encore aux Revenans. Je ne sai quelle tradition populaire portoit qu'un spectre blanc se faisoit voir à Berlin, toutes les fois qu'une Prince de la Maison devoit mourir. Le feu Roy fit saisir & punir un malheureux qui avoit joüé le Revenant; les esprits rebutés d'une aussi mauvaise réception ne se montrerent plus, & le Public fut désabusé.

En 1708. une femme qui avoit le malheur d'être vieille, fut brulée comme sorciere. Ces suites barbares de l'ignorance affecterent vivement Thomasius, savant Professeur de Halle; il couvrit de ridicule les Juges & les procés de sorcellerie, il soutint des Theses publiques sur les causes physiques & naturelles des choses, & déclama si fort qu'on eut honte de continuer l'usage de ces procés: & depuis lui le Sexe put vieillir & mourir en paix.

De tous les Savans qui ont illustré l'Allemagne, Leibnitz & Thomasius rendirent les plus grands services à l'esprit humain, ils enseignerent les routes par lesquelles la Raison doit se conduire pour parvenir à la verité. Ils combattirent les préjugés de toute espece, ils en appellerent dans tous leurs Ouvrages à l'analogie, & à l'experience, qui sont les deux Béquilles avec lesquelles nous nous traînons dans la carriere du

du raiſonnement, & ils firent nombre de Diſciples.

Les Réformés devinrent plus pacifiques, ſous le Régne de Frèderic Guillaume, & les querelles de Religion ceſſerent. Les Lutheriens profiterent de ce calme. Francke, Miniſtre de leur parti, établit par ſon induſtrie un College à Halle, où ſe formoient de jeunes Theologiens, & dont ſortirent dans la ſuite des eſſains de Prêtres, qui formerent une Secte de Lutheriens rigides, auxquels il ne manquoit que le Tombeau de Paris, & un Abbé Bécherand, pour gambader deſſus. Ce ſont des Janſeniſtes Proteſtans, qui ſe diſtinguent des autres par leurs rigidités myſtiques. Depuis parurent toutes ſortes de Quakers, les Zinzendorffiens, les Hychiliens, Sectes plus ridicules les unes que les autres, qui, outrant les principes de la primitive Egliſe, tomberent dans des abus criminels. (La Communauté des Biens, & l'égalité des Conditions. On dit même qu'ils uſent également des femmes dans leurs Aſſemblées.)

Toutes ces Sectes vivent ici en paix, & contribuënt également au bonheur de l'Etat, il n'y a aucune Religion qui ſur le ſujet de la Morale s'écarte beaucoup des autres; ainſi elles peuvent être toutes égales au Gouvernement, qui conſéquemment laiſſe à un cha-

chacun la liberté d'aller au Ciel par quel chemin il lui plaît. Qu'il ſoit bon Citoyen, c'eſt tout ce qu'on lui demande.

Le faux zéle eſt un Tyran qui dépeuple les Provinces. La Tolerance eſt une tendre Mère qui les rend floriſſantes.





